// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

TALKING HEADS

BREEDERS
LE NOUVEAU DEAL

LE MYSTÉRIEUX
JACK WHITE

MES DISQUES À MOI
AURELIEN MASSON

YO LA TENGO
FABIENNE SHINE
PAUL MAJOR

INSECURE MEN
GRETA VAN FLEET
JC SATAN

MAIS QU'EST-CE QUE C'ÉTAIT ?

(fa fa fa fa fa fa fa)

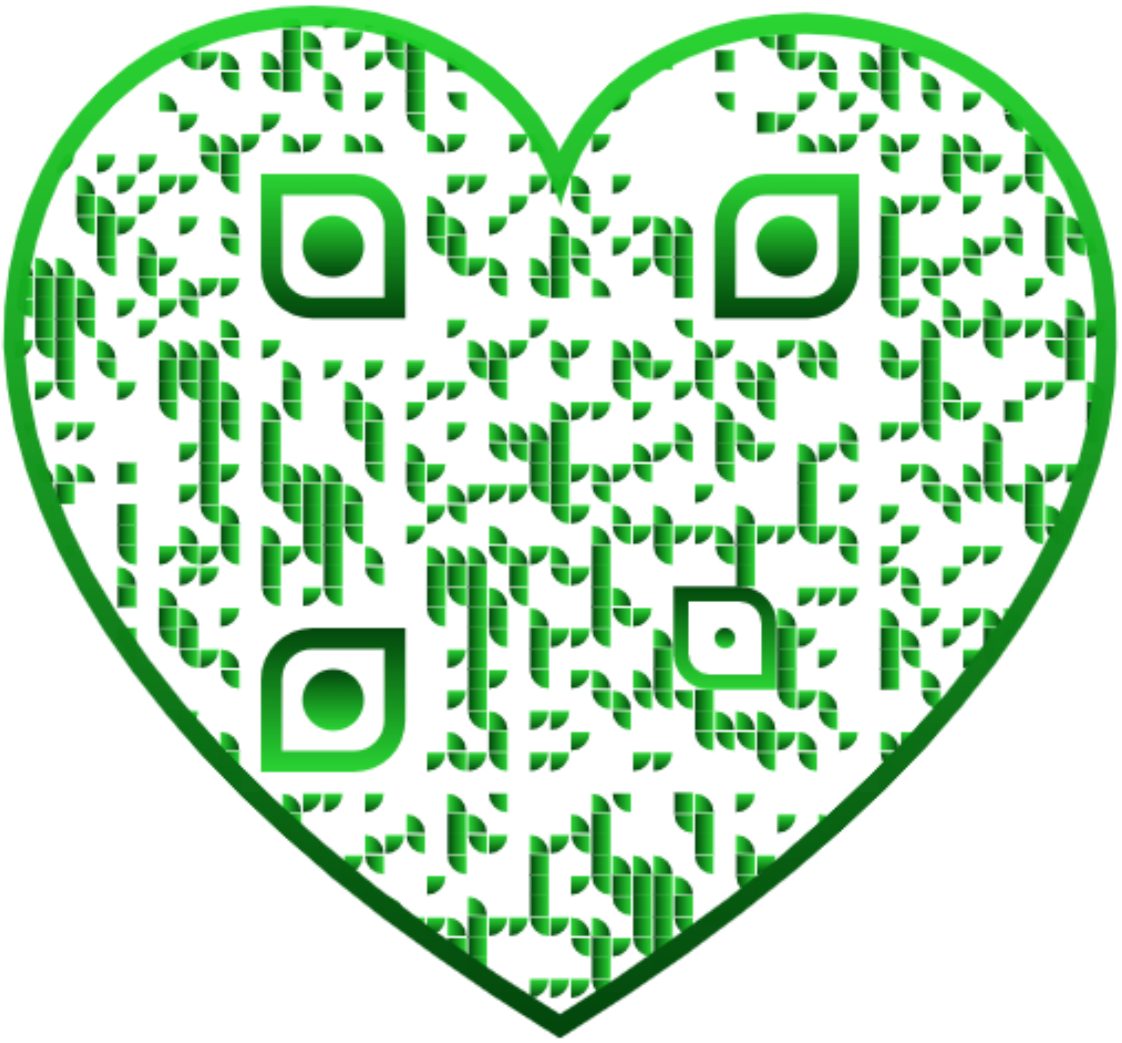
AVRIL 2018
N°608 / 6,50 € - MENSUEL

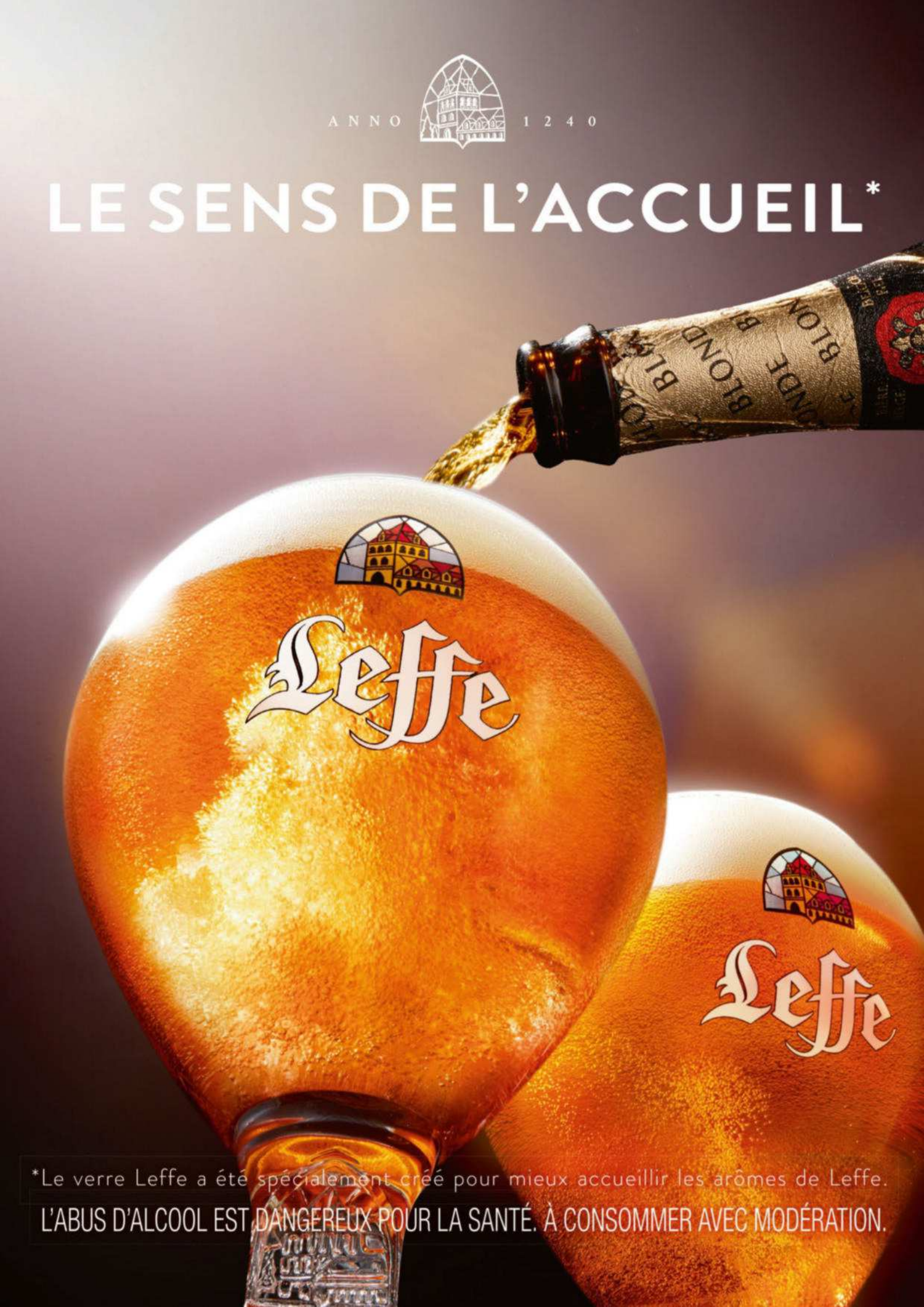
BEL 7,15 € / SUISSE 11,30 CHF
LUX 7,15 € / PORTUGAL CONT 7,40 €
CAN 11,30 $ CAN / ITA 7,40 €
DOM 7,40 € / N CAL (S) 975 XPF
POL (S) 1090 XPF
ESPAGNE 7,40 €
ILE MAURICE 7,40 €

L 19766 - 608 S - F: 6,50 € - RD

Editions Larivière

ROCK&FOLK N°608 ★ AVRIL 2018 ★ TALKING HEADS




ANNO 1240
LE SENS DE L'ACCUEIL*
BLONDE
Leffe
Leffe
*Le verre Leffe a été spécialement créé pour mieux accueillir les arômes de Leffe.
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Edito

Le son du silence

La France est coupée en deux. Divisée comme jamais.
Pire qu'aux pires heures de sa pire histoire.
Pire que d'être plus Stones que Beatles. Ou l'inverse. C'est dire.
D'un côté, les pro-Læticia Hallyday, de l'autre, les antis
qui désormais la surnomment la veuve, la belle-mère.
Semblant irréconciliables. Même pas autour d'un concert
acoustique de M. La haine, la détestation comme moteur.
C'est pas l'amour en héritage entre Los Angeles et
Marnes-La-Coquette ! Un camp n'hésitant pas à dégainer
Line Renaud, c'est dire le degré de violence.

L'amour ne semble pas être exactement non plus au centre
des relations, ou de ce qu'il en reste, si il en reste chez les
Talking Heads qui ne se parlent plus. Tina Weymouth et
Chris Frantz ne parlent plus à David Byrne qui lui-même ne leur
parle plus et qui ne nous a pas parlé non plus. Il sort un disque.
Chris Franz, lui, nous a répondu, il ne sort pas de disque.
Pourtant, souvenons-nous avec excitation de l'arrivée de cette
musique syncopée et dansante, différente. Ce funk blanc, cérébral,
urbain et insomniaque. Légèrement flippant. Américain. Cette
manière saccadée de danser, le col du polo Lacoste boutonné
jusqu'en haut. Inspiration de nos jeunes gens modernes.

Et puis, Jack White. On évoque ici la complexité, l'excentricité
maniaque, les tics et les tocs du patron de Third Man Records.
Finira-t-il reclus, réincarné en une sorte d'Howard Hugues
poussant au paroxysme son unicité et ses obsessions, habillé
en vampire ou en costume rouge et blanc ? Cloîtré dans sa Xanadu
a lui, Citizen White, à écouter ses disques encore et encore...
Ou toujours le même. Tellement secret, qu'il ne parle pas non plus.
Il sort aussi un disque.

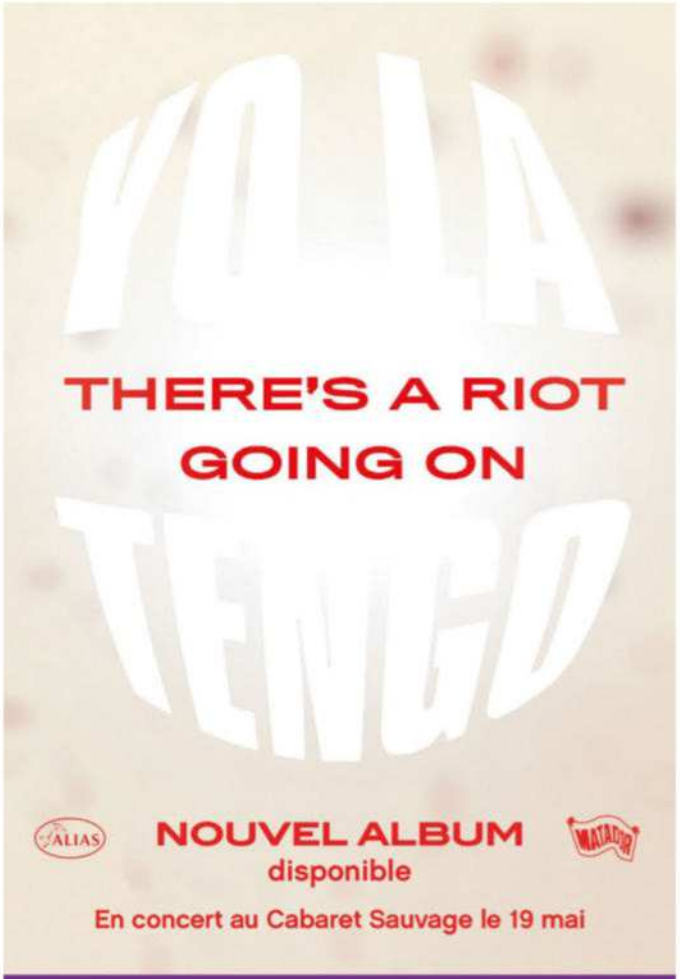
A l'heure où tout se sait si vite et si mal, Dave et Jacky semblent
vouloir reprendre le contrôle de leur parole. Se faire rare.
Parler peu. Ou pas. Que craignent-ils car, en vrai, on n'est pas
en politique, là et le off, n'existe pas dans le rock'n'roll.
Le *off*, c'est le *on*. Les déclarations limites, les partis pris
sont depuis toujours le sel et la poudre de notre musique.
N'est-ce pas Lemmy, Mark E, Liam ?

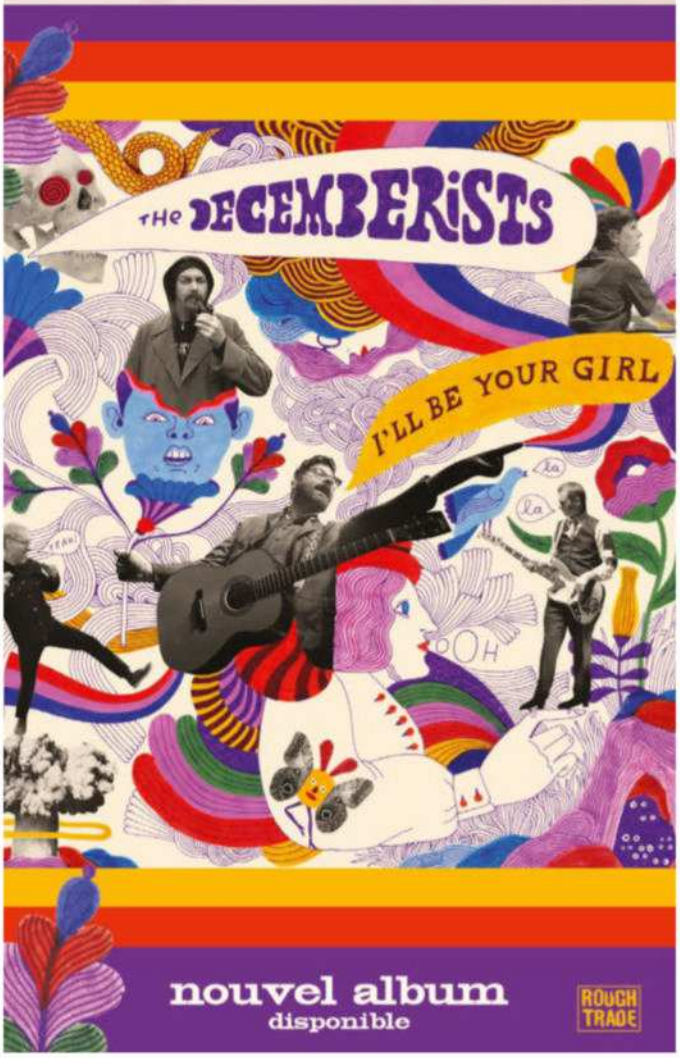
Kim et Kelley, elles, nous ont parlé.
Libres, drôles, miraculées, un peu.
Les Breeders sortent un disque aussi.

Allez, les intempéries, les Jeux olympiques d'hiver, les Césars,
les Oscars et la Champions League aussi, c'est fini !
Réécoutons Talking Heads.

Mais qu'est-ce que c'était ?

VINCENT TANNIERES





JACK WHITE
BOARDING HOUSE REACH
NOUVEL ALBUM
LE 23 MARS
XL
RECORDINGS
france inter

Sommaire 608

Parution le 20 de chaque mois

En Ville

Isabelle Chelley **PHILIPPE HAMON** 12

Mes Disques A Moi

Jérôme Soligny **AURELIEN MASSON** 16

Tête d'affiche

Jérôme Reijasse **INSECURE MEN** 20

Jérôme Soligny **LAURIE ANDERSON** 22

Jonathan Hume **GRETA VAN FLEET** 24

Jérôme Reijasse **JC SATAN** 26

En vedette

Bertrand Bouard **NATHANIEL RATELIFF** 28

Alexandre Breton **YO LA TENGO** 32

Thomas E. Florin **PAUL MAJOR** 36

Stan Cuesta **FABIENNE SHINE** 40

Isabelle Chelley **JACK WHITE** 44

Basile Farkas **THE BREEDERS** 50

En couverture

Benoît Sabatier **TALKING HEADS** 58

La vie en rock

Patrick Eudeline **L'AVANT-GARDE** 66

Photo Archives Rock&Folk-DR

50 The Breeders

58 Talking Heads

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : DEBORAH FEINGOLD/ PREMIUM/ GETTYIMAGES / GRAPHISME : FRANK LORIOU

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 071 DISQUES 072 REEDITIONS 080 VINYLES 084 REHAB' 086 DISCOGRAPHISME 088 HIGHWAY 666 REVISITED 090 QUALITE FRANCE 092 BEANO BLUES 094 ERUDIT ROCK 096 FILM DU MOIS 098 CINEMA 099 SERIE DU MOIS 101 DVD MUSIQUE 102 BANDE DESSINEE 104 LIVRES 105 AGENDA 106 LIVE 110 FAN ZONE 111 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 114

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Ont collaboré à ce numéro :** Christophe Favière

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard

Promotion Abonnements : Carole Rideau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 65,80 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.com **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2ème trimestre 2018. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

C'est le fantôme de Brian Jones qui parle

Illustration : Jampur Fraize

Etienne, Jean-Philippe, Lionel et Marie

Troisième une d'affilée avec un Français (et même une Française !). Ça doit être inédit. Comme on traduit rock en français ?

PIERRE

Réponse : La réponse est dans votre prénom.

Noel, Liam et Bono

Tu m'étonnes qu'ils s'entendent pas ! L'autre est fan de U2. J'aurais un frère fan de U2, je me poserais des questions niveau de la filiation !

STEVE LIPIARSKI

Post-punk-scriptum

Cher magazine, quelle belle surprise de découvrir le hors-série consacré à la musique post-punk/ new wave, tant cette période a été riche en tous genres. Merci donc à l'équipe qui a consacré son énergie à sa réalisation. Je souhaiterais également consoler monsieur Olivier Cachin qui regrette l'oubli ou l'indifférence dans lequel Cowboys International est relégué depuis quatre décennies. Tout d'abord, ce groupe n'est pas oublié, puisque nous sommes là, nous les inconditionnels musicalement nés avec la new wave et puis, il y a pire comme oubli : non seulement ce disque est ressorti à un titre près en 2003, mais ce n'est pas le seul album puisqu'il y a eu une suite en 1981 avec l'album solo de Ken Lockie (disponible seulement en téléchargement) et un autre album paru en 2004. On pourrait davantage parler d'oubli avec des albums comme ceux-ci : Extraballe, Comix, Mag & The Suspects, Strange Advance, Troy Tate, Sinceros, Perfect Zebras, WC3, Polyphonic Size et tant d'autres, dont il n'existe rien ou presque... Un volume 2 serait très apprécié et, pourquoi pas, un CD ? Encore merci...

JEAN-NOEL NEAU

Amazing garce

La garce ! C'était la tournée Bomber 1979/ 80. Vitrolles : la trainée de poudre passe à quelques kilomètres de chez moi. J'ai 16 ans et n'ai qu'un concert (Kiss à Avignon) au compteur. Jouissif, certes, mais là, c'est du brut ! *"La perle de metal"*, comme le chroniquait le magazine Best pour leur premier album. La garce ! J'ai 16 ans et elle m'invite chez elle en fin de journée. Le soir de la grand-messe métallique... Dilemme : le dépucelage ou l'adrénaline sonique ? Le stimulus hormonal l'emporte. La garce ! Je ne le savais pas encore, mais je ne verrais plus jamais le tiercé gagnant des *"accros au speed"*. La garce ! Je lui fais son analyse de français et remercie poliment ses parents pour le souper : le guet-apens parfait... J'aurais dû me méfier quand elle me fredonnait Michel Sardou pendant que je dessinais la pochette d' "Overkill" sur ma besace US. Ah, la garce... Du groupe, je n'ai racheté en version CD que les premiers albums, ceux du trio à ceintures de cartouches. Respect pour les suivants, mais le groupe original avait une alchimie — *"science occulte tendant à la réalisation du grand œuvre"* dixit le Robert — qui était parfaite. Un *Ace Of Spades*, le dernier, est tombé. "Make My Day, Back To Blues", son dernier album solo, était un retour à ses racines. Je vais faire de même en dépoussiérant mes vinyles. Repose en paix Fast Eddie Clarke. Ah, la garce !

LAURENT BOURELLY

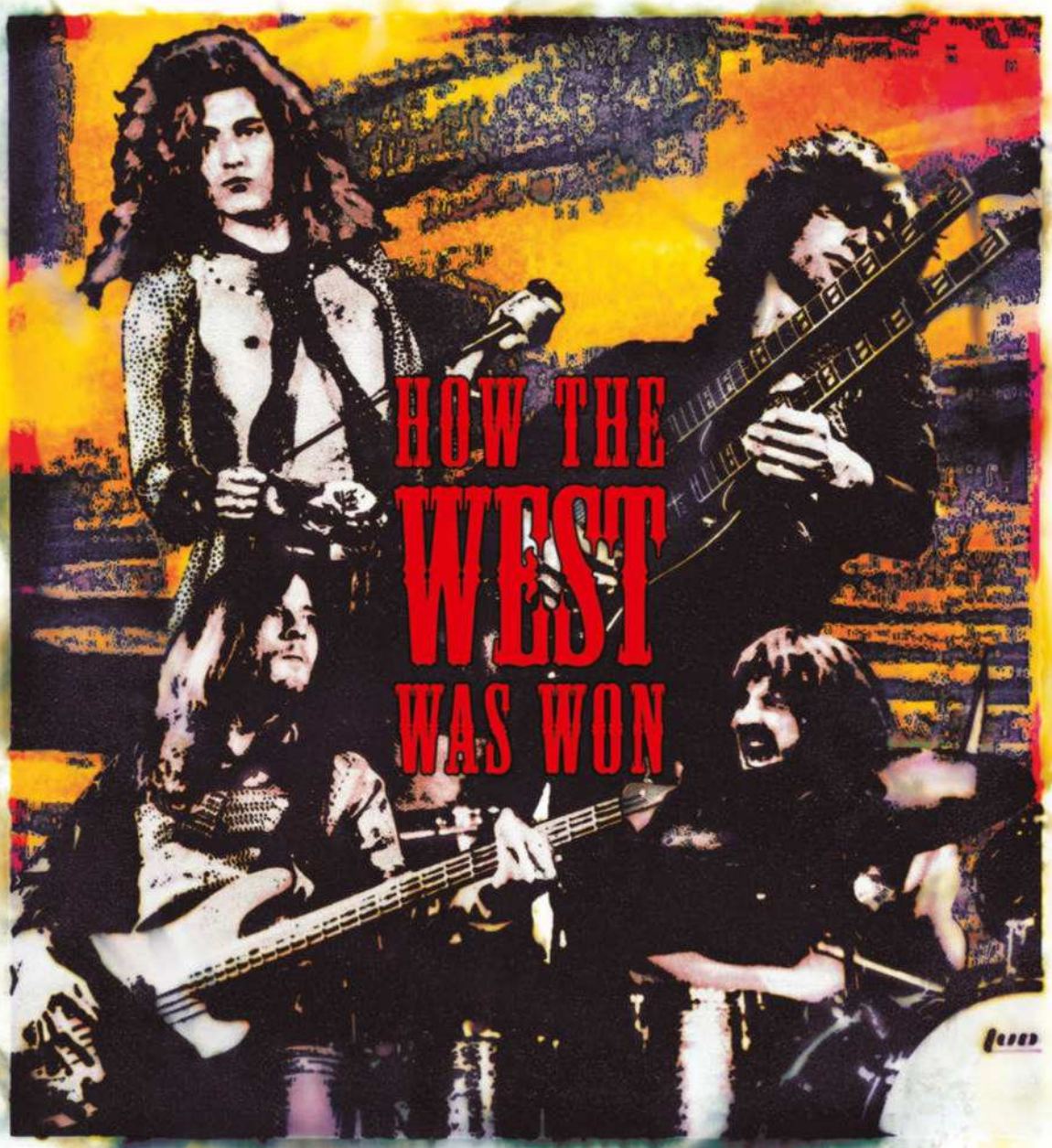
Hommage en franglais

"Brush his boots gonna comb his hair, Little Johnny's born a dancer !" sacré rythme, ce morceau, la *magic touch* due à Mimi. Et, oui, le meilleur groupe de rock du monde. *"I gotta learn to live with it"* ! Merci, Antoine pour ton hommage, "Too Much Class For The Neighbourhood" ! So long, drummer... A plus Rock&Folk.

LONELY PLANET BOY

PS : Thomas Baby Strange, est parti lui aussi...

LED ZEPPELIN



L'ALBUM LIVE "HOW THE WEST WAS WON"

RÉÉDITÉ ET REMASTERISÉ PAR JIMMY PAGE

DISPONIBLE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN VINYLE,
BLU-RAY AUDIO ET COFFRET SUPER DELUXE.
EGALEMENT DISPONIBLE EN FORMAT 3CD ET DIGITALE.

SORTIE LE 23 MARS

ATLANTIC

Courrier des lecteurs

Je regarde trop la télé ?

Irlande, 12 points

Johnny Rotten, il eut été préférable de le laisser entrer au club des 27 plutôt que le voir aujourd'hui à l'Eurovision.

PATRICK MOALIC

Réponse : Pour mémoire, en 1987, le Belge Plastic Bertrand représentait le Luxembourg à ce même concours. Il a terminé avant-dernier !

Tristesse contemporaine

"Les gens comptent désormais faire une belle carrière *avec leur musique. Ce n'est pas judicieux et, aujourd'hui, probablement impossible. Il est nécessaire de souffrir pour préserver l'intégrité du groupe en tant qu'*objet *(...). Bien qu'apparemment plus personne ne s'inquiète de savoir si un musicien est* un vendu *ou non, le groupe représente une esthétique, et des associations hasardeuses avec des manifestations, des personnes ou des structures ringardes (...) vont inévitablement salir l'aura de votre groupe."* C'est le fantôme de Brian Jones qui parle à Ian F Svenonius (dans le franchement tordant "Stratégies Occultes Pour Monter Un Groupe De Rock"). Un *faux* témoignage en l'occurrence, mais un *vrai* sujet : lequel, transposé à notre ère de la marchandisation, valide en tout cas cette intuition qui me dit que... Comme toute relation qui ne s'inscrit pas dans la nature des choses, la relation que notre époque entretient à la musique voit finalement l'un des deux capitaliser, essayer d'obtenir quelque chose, faire un profit, quitte à asservir l'autre : mais pour ce qui est de la *communion* ? C'est sûr, l'époque a depuis longtemps déserté ce champ d'altérité providentiel, qu'est le rock, au nom de cette idée très contemporaine selon laquelle tout le monde devrait pouvoir profiter du spectacle, mais sans jamais avoir à payer de sa personne... Graham Coxon exprimait son opinion à ce sujet, disant que *"les gens ne sont pas intéressés par le fait d'apprendre à jouer de leur instrument, ou de s'investir dedans, que ce soit en terme d'effort et de temps. Ce qu'ils veulent c'est l'immédiateté."* C'est comme McDonald's selon lui et c'est pratique... (On pourrait se méprendre et croire, à tort, que derrière cette incompétence prédomine une éthique. Punk peut-être ? Faux. Cette inaptitude recouvre en réalité la marque de l'apathie contemporaine, de l'ivresse de soi). Mark E Smith : *"Je préférerais que les gens réfléchissent davantage par eux-mêmes. Un truc s'est perdu chez pas mal de types d'aujourd'hui. Ils sont dénués d'émerveillement. Je pense que leurs parents leur en ont trop dit. Du coup, ils n'abordent pas l'existence avec l'idée de découvrir les choses par eux-mêmes"*. Ainsi, on a l'impression que nos contemporains veulent leur "Sgt. Pepper", leur "Dark Side Of The Moon", soit un album qui catalyse, marque son temps, un album qui soit le résultat d'une expérience collective, mais en y étant impliqué (paradoxalement) que de loin.

Or ça ne marche pas comme ça ! Dans la merveilleuse série documentaire "Soundbreaking", l'illustre Smokey Robinson confie, à propos de cette faillite de *"l'enregistrement résultant d'une expérience collective"* et qu' *"aujourd'hui, pendant les enregistrements, les chanteurs, les musiciens, qui bossent sur un même disque ne se croisent même plus"*. *"Il y en a un qui vient mercredi, un autre mardi, l'un est à Londres, l'autre à New York"* énonce-t-il. *"Lui, il passe à cinq, lui à dix. Alors qu'entrer en studio avec de super musiciens, chanter en même temps qu'ils jouent, les voir se nourrir les uns des autres, ça, c'est autre chose"*. Peter Hook a, lui aussi, un avis tranché sur la question : *"Tout ce qu'on a pu faire, jusqu'à 'Unknown Pleasures' compris, n'a vraiment existé que lorsqu'on était tous les quatre à jouer les chansons dans une pièce"*... Voilà ! *"Je trouve ça assez triste que les groupes d'aujourd'hui soient devenus comme ça (...)*, reconnaît Hooky. *"Ils ont loupé cette étape où on veut emmerder le monde et où on n'y pige que dalle. Il faut croire en soi, dur comme fer. Il faut être convaincu dès le début qu'on est génial et que le reste du monde n'a qu'à faire des efforts"*. CQFD. Geoff Emerick semble d'accord lui aussi : *"En ce temps-là* (à l'époque des Beatles) évoque l'ingénieur du son, *il fallait une équipe de gens pour obtenir le bon son et interpréter correctement la musique. Alors que, quand on entre aujourd'hui dans n'importe quel studio, tout ce que l'on voit, c'est quelqu'un en train de fixer un écran d'ordinateur, de déplacer une souris, de couper, de copier et de monter comme s'il mettait au point un tableur, tout est devenu trop clinique"*. Et moi, mon idée est que l'époque n'est pas unie, ou alors, si elle l'est, c'est juste pour la photographie, ou alors pour que quelqu'un d'autre *like* sa page : tout ceci est factice. Le problème en résumé est que nous sommes dans une ère du chacun pour soi qui dépasse l'entendement. Et que le rock ne peut fédérer là-dessus ! C'est ce qui fait qu'à terme on ne saura peut-être jamais de quoi l'époque était *vraiment* faite. Et si c'est le cas, ce sera sans doute le plus grand gâchis de l'histoire...

ELEONORE

Trop puriste

Pour ça, oui. L'époque a le don de banaliser les fulgurances esthétiques, ignorant de fait l'inouï, l'extraordinaire quand ils se présentent. Dernier forfait en date : ce titre de Tame Impala dont s'est entiché manifestement un annonceur en parfumerie. Niveau *univers rapporté* (qui fait tâche), on fait difficilement mieux. L'idée étant : chère ère de la musique fonctionnelle et/ ou décorative que, parfois, la musique se suffit à elle-même ! Mais qu'a-t-elle fait pour être ballottée ainsi, la musique ? Dans des pubs, sérieusement ? Mais, je m'emporte, là. Trop puriste, hein. Et R&F, je te vois venir. Tu vas me dire que je regarde trop la télé ? Sans doute. Mais doit-on faire comme si ça n'existait pas ? Et se boucher les yeux ? Cela dit, rassurez-vous : je ne suis pas si naïf. Juste déçu. Que le dernier territoire supposément inviolable, celui de la ligne artistique pure, censée nous venger de l'affairisme ambiant, soit vandalisé de la sorte. Même si ça ne date pas d'hier. Et puis c'est un juste retour des choses au fond : le VRP est bien sûr censé se mettre dans la tête de sa cible. Il fait son job : nous sommes tous potentiellement l'une de ses cibles. Et le monde entier est un VRP. Cela dit, ce n'est pas tant de l'eau de toilette qu'il nous vend mais l'idée qu'il a déjà privatisé la beauté, qu'il est le bailleur de notre sensibilité, qu'il peut interagir (comme qui le ferait sur cours de la bourse) sur les curseurs de nos affinités musicales. Tu m'en diras tant. Ce qui me frappe en définitive, c'est le rôle de subalterne de la musique dans cette entreprise purement démagogique. Son côté *porte-à-porte*, la musique étant un *à soi* à la porte duquel le VRP vient frapper pour nous vendre sa camelote, quelle qu'elle soit ; la musique étant juste censée amadouer, flatter, pour finalement motiver chez nous un acte consumériste. Est-ce bien là l'image que l'industriel se fait de nous ? Waow ! Mais ainsi va le monde (il a sans doute fallu aussi que les Tame Impala eux-mêmes autorisent l'exploitation de ce titre dans une publicité, alors...). Le pire là-dedans c'est que la laideur qui désigne cet idiome (la chanson) pour dissimuler ses véritables intentions, avancer à visage couvert, escompte sans doute, pressent, implore, immodeste, un coup de génie, mais formule finalement une injure à la place (à l'endroit de cette grâce, soudain bétonnée, essorée, modélisée en un échantillon tapageur de quelques secondes : un orgasme publicitaire). Et c'est assez symptomatique en somme de l'idée que notre époque se fait de la musique.

DESIRE DUROY

Réponse : Paraphrasons Alfred Hitchcock : cette missive fera sans doute essuyer une petite larme à Kevin Parker de Tame Impala dans le taxi qui le conduit à la banque.

Triple boucle piquée

Le rock serait-il désormais, ainsi que l'affirment certains (dont un ami), un *"musique de répertoire"* ? Euh, veulent-ils dire une musique de répertoire dans le sens *"musique de salon"* aussi ? Je dis ça parce que je viens de regarder les Jeux olympiques. Et que je reste assez circonspect quand même devant des patineurs artistiques canadiens qui ondulent, façon samba du démon et combinaisons moulantes à sequins, vous voyez le genre, sur "Sympathy For The Devil". Une confirmation, si elle était nécessaire, que dès lors qu'on les a offertes au monde, les chansons vivent leur vie ensuite, comme on dit. Pour le meilleur et pour le pire. Ainsi, l'émancipée "Sympathy For The Devil". Qui sera peut-être, en prélude d'un mambo et d'une rumba, un hit des thés dansants de 2018.

SYD DIDEROU

Réponse : C'est de bonne guerre, après tout. Mick Jagger n'a-t-il pas arboré parfois des tenues de patineur artistique ?

Trouille pour les citrouilles

Les Smashing Pumpkins c'est génial. Leur album "Mellon Collie And The Infinite Sadness" est tout simplement magnifique par sa poésie et ses mélodies. Mais parviendront-ils à retrouver la même harmonie que dans cet album de 1995 ? J'avoue rester quelque peu sceptique à ce propos. A voir donc.

VALENTIN THERRIAT

Réponse : Seule certitude, on ne découvrira pas que Billy Corgan a perdu ses cheveux.

Qui sait ?

Un nuage de fumée équivoque sur la pochette de son dernier disque "Blitz", une robuste poitrine généreusement dévoilée sur celle de l'avant-dernier, "Chansons De L'Innocence Retrouvée". Le premier n'aurait pas dépareillé dans l'imagerie *stupéfiante* des sixties, citant Syd Barrett. Le second n'aurait pas juré dans le contexte libertaire des seventies, avec Debbie Harry parmi ses *guests*. Question : Etienne Daho serait-il au cœur d'une trilogie sex, drugs et rock'n'roll ?

DOO-DAM BAND

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart
92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

NATHANIEL RATELIFF & THE NIGHT SWEATS

TEARING AT THE SEAMS
NOUVEL ALBUM
09 MARS

EN CONCERT A PARIS TRIANON
09 AVRIL

STARTER
LA CULTURE EN RÉSEAU

rock&folk

CONCORD
MUSIC GROUP

caroline
international

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

CHICAGO
Un coffret d'enregistrements live inédits des mastodontes de l'Illinois verra le jour le 6 avril. "Chicago : VI Decades Live (This Is What We Do)" comprend 4 CD et 1 DVD couvrant la période de 1969 à 2014.

FESTIVAL CHORUS
Equipe De Foot, Nasser, Hyphen Hyphen, Ayo, General Elektriks, Suprême NTM se succèderont sur la scène de la Seine Musicale (Boulogne-Billancourt) du 3 au 8 avril.

STAN CUESTA
La collection musique chez Glénat s'agrandit avec "Sous Les Pavés, Les Chansons" de notre collaborateur. 176 pages à paraître en avril.

FOIRE INTERNATIONALE DE NANTES
Pour sa 86ème édition, la Foire Internationale de Nantes met le rock à l'honneur du 7 au 16 avril, avec l'exposition "Rock Story".

FOO FIGHTERS
Le groupe de Dave Grohl a remporté le prix du meilleur groupe international aux Brit Awards 2018. Pour fêter ça, une tournée est prévue à travers l'Europe.

GARBAGE
Shirley Manson et ses hommes investiront le Bataclan (Paris) le 30 septembre prochain.

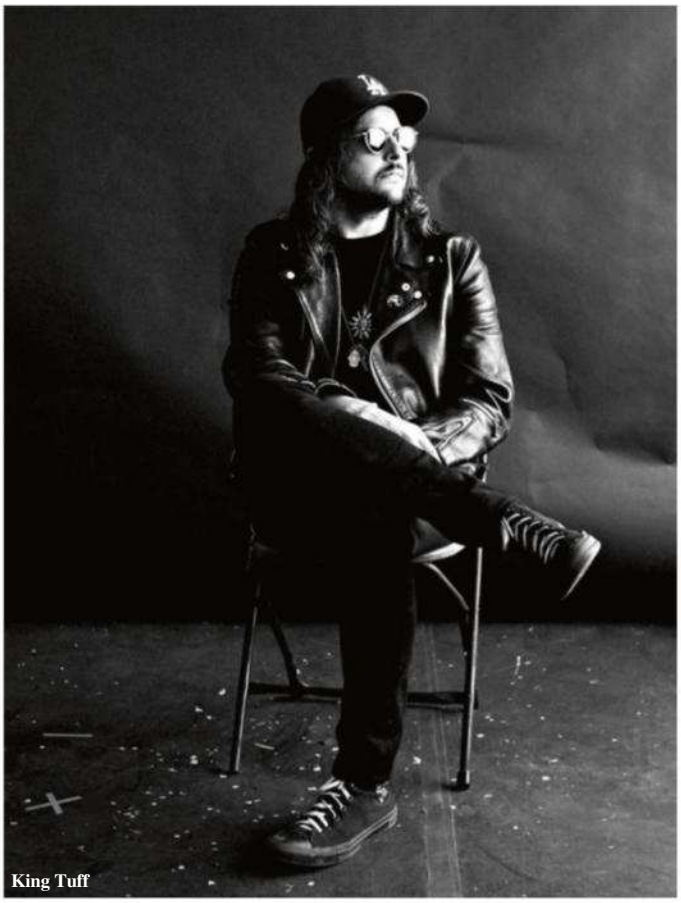
GIBSON
Le luthier américain est en grande détresse financière. Une dette de 375 millions de dollars pourrait signer l'arrêt de la fabrication des célèbres guitares Les Paul, SG, Thunderbird, Flying V, etc.

GIRLS IN HAWAII
Les Belges se produiront le 12 avril au Casino de Paris.

PJ HARVEY
La chanteuse, guitariste et saxophoniste a mis en ligne un nouveau morceau "An Acre Of Land" extrait de la BO du film britannique "Dark River".

Demob Happy

Photo DR



King Tuff

Photo Dan Monick- DR

DEMOB HAPPY
Le trio néo-grunge de Brighton revient le 23 mars avec "Holy Doom". Il sera aux côtés de Frank Carter et ses Rattlesnakes le 29 mars au Marché de la Gare, à Lyon.

BERNARD ESTARDY
Gonzaï met à l'honneur ce producteur et musicien de la chanson française (Françoise Hardy, Manset...) taulier du studio CBE. Pour l'occasion un vinyle sera publié et sa première biographie, "Le Géant, Itinéraire D'Un Génie Du Son" écrite par sa fille Julie.

Girls In Hawaii

Photo Olivier Donnet- DR

“David Bowie était un homme charmant qui a écrit quelques bonnes chansons. Mais pour moi, il n’était pas un génie musical”

CHARLIE WATTS

KING TUFF
L’Américain revient avec un cinquième album “The Other”. Ty Segall, Mikal Cronin ou Jenny Lewis ont apporté leur contribution à ce disque attendu le 13 avril prochain.

L7
Les pétroleuses californiennes reviennent et assureront le show le 13 juin à la Cigale (Paris), et le 24 au Hellfest (Clisson).

LED ZEPPELIN
Pour le Disquaire Day, Jimmy Page a supervisé un 45 tours vinyle. Il contient des versions inédites de “Rock And Roll” et “Friends” et sera disponible en édition limitée le 21 avril chez les disquaires indépendants.

L’album homonyme paraîtra le 27 avril. Elles seront aux Folies Bergère (Paris) du 24 mai au 3 juin.

PHOENIX
Les Versaillais affichent complet à la Gaîté Lyrique les 26, 27 et 29 mai prochain. Deux nouvelles dates ont été ajoutées, les 30 et 31 mai, pour découvrir leur odyssée romantique “Ti Amo”.

POGO CAR CRASH CONTROL
Les quatre Seine-et-Marnais défendront leur premier né, le très brutal “Déprime Hostile”, à la Maroquinerie (Paris), le 12 avril.

ROLLING STONES
Les Britanniques seront de retour en France le 26 juin prochain, au stade Vélodrome (Marseille), dernière date en France du No Filter Tour.

ST GERMAIN
Pour fêter 30 ans de musique électronique du Rex Club, le pionnier de la French Touch donnera un concert unique le 17 mai prochain au Grand Rex (Paris).

LE SUPERHOMARD
Le groupe avignonnais sort “The Pomegranate Tree”, nouvel EP pop rétro-futuriste à la carapace électronique.

THE WHO
En version 2 CD ou 3 LP, une nouvelle édition du “Live At The Fillmore East 1968” sera en vente le 20 avril. Au programme de ce concert new-yorkais, une version de “My Generation” de 33 minutes...

ZËRO
Après avoir écumé les salles aux côtés de Virginie Despentes et Béatrice Dalle, le désormais trio lyonnais n’a pas fini d’en découdre : il annonce un nouvel album, “Ain’t That Mayhem ?” pour le 27 avril.

Photo Emma Le Doyen-DR

Phoenix

Photo Fred Lefranc-DR

Pogo Car Crash Control

MANIC STREET PREACHERS
Les Gallois qui viennent de célébrer les 20 ans de “This Is My Truth Tell Me Yours” rempilent. “Resistance Is Futile”, leur nouvelle pièce montée, sera dans les bacs le 13 avril prochain.

PARABELLUM
Archives De La Zone Mondiale réédite “Gratuit, 2 Morceaux En Moins”, premier album du groupe alternatif dont le défunt Schultz était le papa.

LES PARISIENNES
“Ah C’Qu’On Est Bête” est le premier single de quartet swing/ yéyé, formé par Arielle Dombasle, Mareva Galanter, Inna Modja et Helena Noguerra.

LISA MARIE PRESLEY
La fille unique du King est ruinée. Elle accuse son entourage professionnel, et particulièrement Barry Siegel, son ancien manager, d’avoir dilapidé sa fortune, qui s’élevait à 100 millions de dollars.

LOU REED
“Do Angels Need Haircuts ?” recueil de poèmes inédits de l’icône du Velvet Underground sera publié en avril prochain. Ces poèmes ont été écrits après son départ du groupe en 1970. Il sera préfacé par sa femme Laurie Anderson, et contiendra des enregistrements du Lou de 1971 déclamant ses vers.

BARBRA STREISAND
La diva septuagénaire a fait cloner sa chienne Samantha, morte en décembre dernier. Elle en possède désormais deux, nommées Miss Violet et Miss Scarlett.

TEMPERANCE MOVEMENT
Les Anglais viendront défendre “A Deeper Cut” dans nos contrées. Ils passeront le 30 mars au Trabendo (Paris), le 1er avril au Rocher de Palmer (Cenon) et le 2 avril au Ferrailleur (Nantes).

VAN DISC
Cette convention du disque se tiendra les 28 et 29 avril à la Maison de l’Ile (Auvers-sur-Oise).

Condoléances

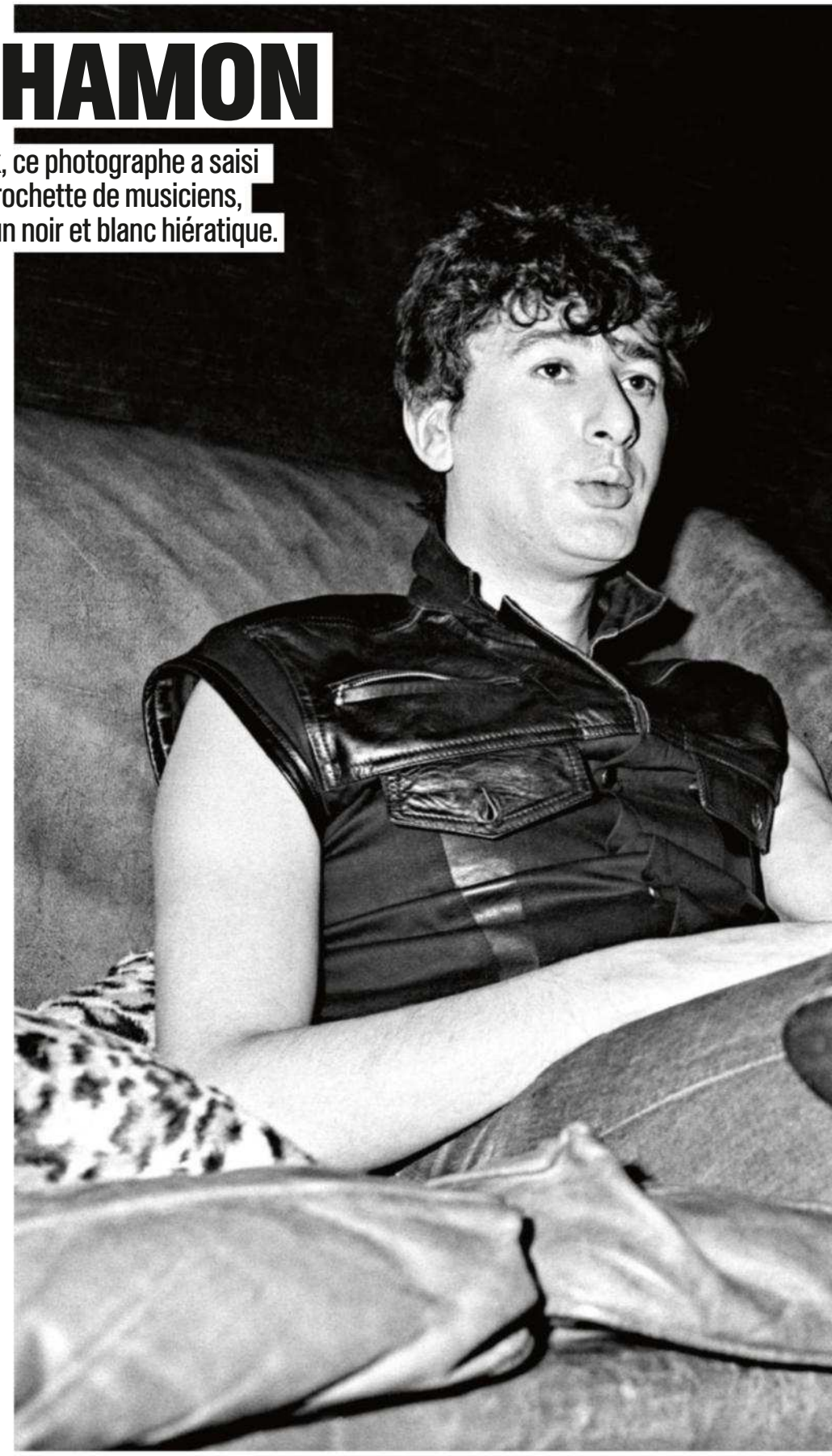
Didier Lockwood (violoniste), **Johann Johannsson** (musicien, compositeur et producteur islandais), **Lovebug Starski** (rappeur, disc jockey et producteur américain), **Joseph Leon** (chanteur, compositeur, et poète), **Bud Luckey** (animateur, dessinateur, chanteur, musicien compositeur et acteur américain), **Daryle Singletary** (chanteur de country américain), **Laurent Troude** (photographe à Libération), **Dominique Loriou** (journaliste à France Info).

“Un jour, j’étais invité à un concert de Michael Jackson. J’ai choisi d’aller

PHILIPPE HAMON

expo Depuis les années punk, ce photographe a saisi une impressionnante brochette de musiciens, dans des conditions idylliques et un noir et blanc hiératique.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

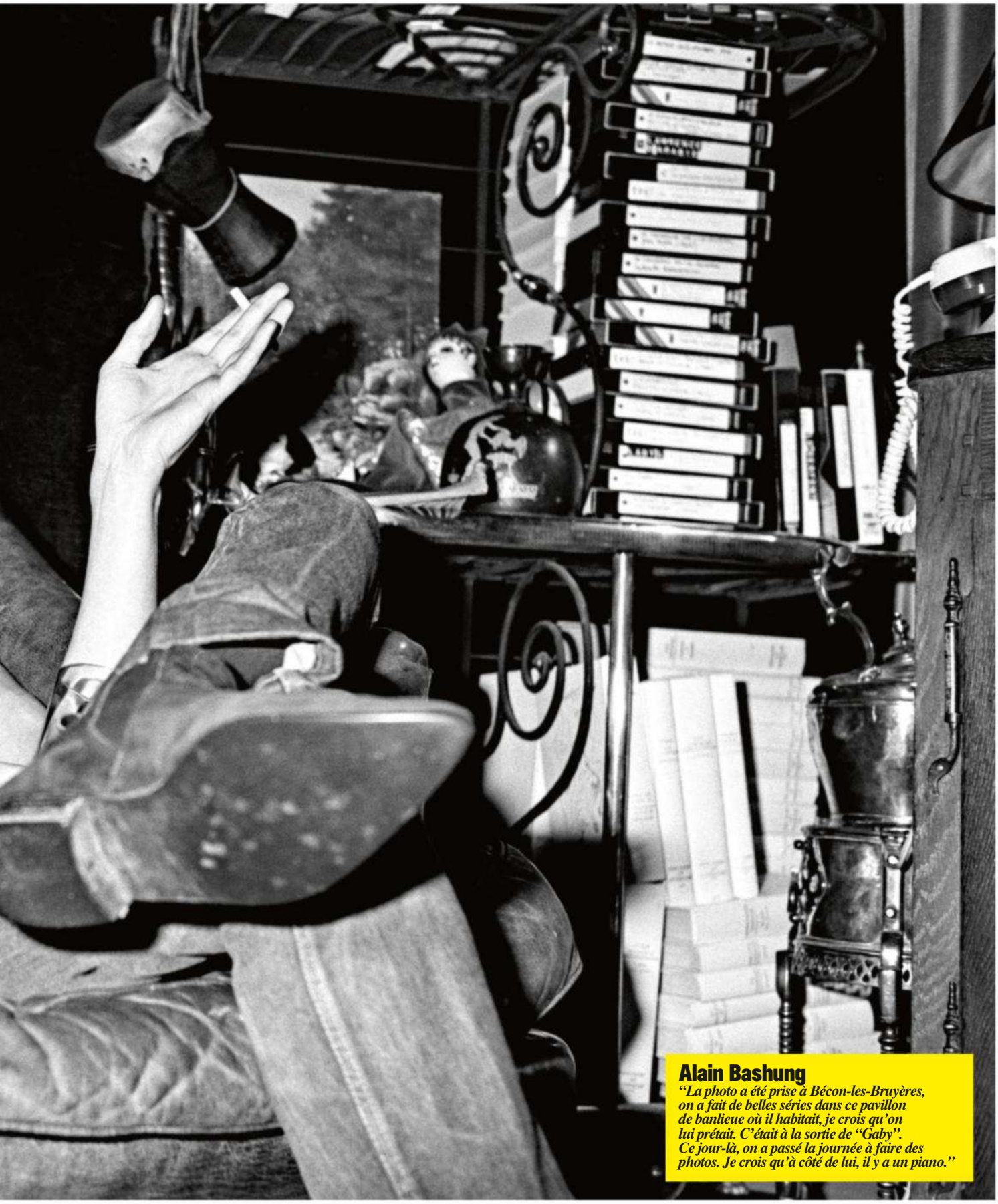


Il y a une quarantaine d’années, alors que le rock vivait une de ses nombreuses mutations, Philippe Hamon se lançait dans une carrière de photographe. En entrant par la petite porte, développant les images des autres d’abord, avant de prendre les siennes. Les lecteurs vintage ont pu admirer ses photos dans ce magazine. Pour les plus jeunes, séance de rattrapage avec l’exposition The Spirit Of Rock à partir du 23 mars.

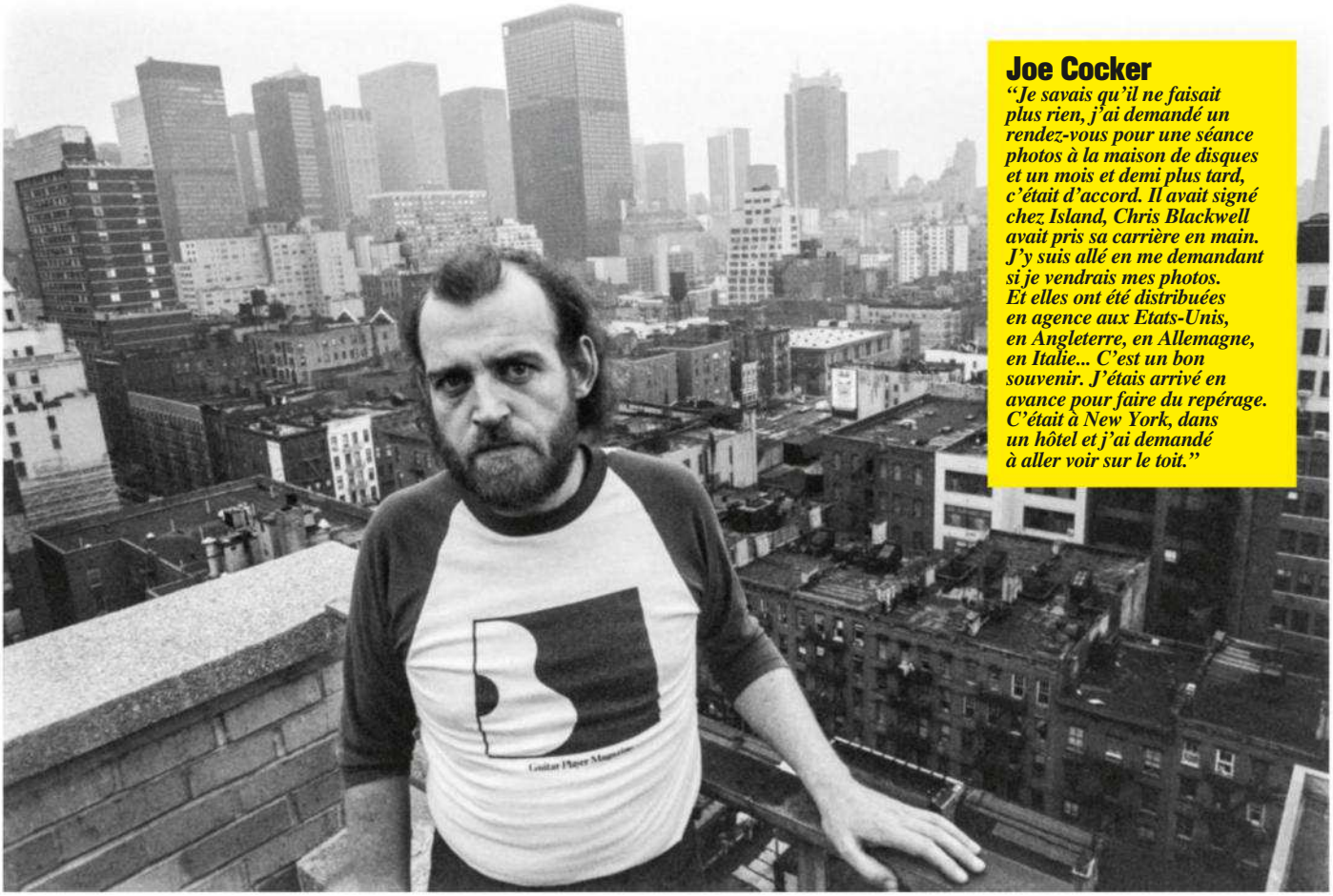
Un pass pour Bowie

ROCK&FOLK : En raison de votre formation d’ébéniste, vous avez approché la photo de façon artisanale ?
Philippe Hamon : Oui, totalement. Par rapport à d’autres photographes, j’avais la particularité d’aimer m’enfermer dans le noir pour traiter mes images, développer mes films et faire les tirages. Ça n’a jamais été une corvée. A l’agence Gamma, où j’étais au labo, je voyais de grands photographes me poser des questions techniques. Ils étaient plus préoccupés par l’approche journalistique. J’ai appris sur le tas. Mes références étaient des gens comme Raymond Depardon ou Sebastião Salgado, je voyais comment ils travaillaient et je m’appliquais à traiter mes films et ceux des autres, à bien faire les choses, pour que ça dure. A l’époque, on me disait que je perdais du temps... J’ai bossé un an dans l’ébénisterie et un jour, je me suis dit que je ne voulais pas faire 40 ans de quai de gare à 7 h 30 le matin. C’est un peu prétentieux, mais je suis arrivé chez Gamma en voulant devenir photographe et en ayant la patience d’attendre qu’on me donne ma chance. Je voyais des pass photos pour le Pavillon de Paris, les Abattoirs, etc. et le lendemain, personne n’y avait touché. Un jour, je trouve un pass pour Bowie. Je l’ai pris. Et j’ai commencé à prendre tous les pass photos, les backstages, ça a démarré comme ça. A l’époque, on n’était pas légion.

faire Rory Gallagher à Nogent-sur-Marne”



Alain Bashung
“La photo a été prise à Bécon-les-Bruyères, on a fait de belles séries dans ce pavillon de banlieue où il habitait, je crois qu’on lui prêtait. C’était à la sortie de “Gaby”. Ce jour-là, on a passé la journée à faire des photos. Je crois qu’à côté de lui, il y a un piano.”



Joe Cocker
"Je savais qu'il ne faisait plus rien, j'ai demandé un rendez-vous pour une séance photos à la maison de disques et un mois et demi plus tard, c'était d'accord. Il avait signé chez Island, Chris Blackwell avait pris sa carrière en main. J'y suis allé en me demandant si je vendrais mes photos. Et elles ont été distribuées en agence aux Etats-Unis, en Angleterre, en Allemagne, en Italie... C'est un bon souvenir. J'étais arrivé en avance pour faire du repérage. C'était à New York, dans un hôtel et j'ai demandé à aller voir sur le toit."

Il y avait Claude Gassian, Pierre Terrasson, Christian Rose, Jean-Yves Legras de Best et parfois, un type de l'AFP. Quand on s'est retrouvé à 20 ou 30 photographes, les mecs se sont mis à limiter aux trois premiers morceaux. C'est pour ça que je ne fais plus de concerts. Pour les trois premiers morceaux, on a Mick Jagger en redingote ou en blouson. Les journaux veulent le voir transpirer...

R&F : Ce qui frappe, c'est le côté intemporel des photos. Il n'y a pas de gimmick, pas de concept.
Philippe Hamon : Je suis un type simple, mes photos le sont aussi. C'est cadré, mais il n'y a pas de concept. Les pochettes de disques que j'ai faites existent souvent parce que les photos étaient déjà là. Elles étaient prises dans un studio d'enregistrement où on me tolérait. Je restais un moment et sur la quantité de photos, il y en avait souvent une pouvant être utilisée pour la pochette.

R&F : Qu'est-ce qui, selon vous, fait une bonne photo ?
Philippe Hamon : C'est une question de cadrage. Une photo est une illustration de quelque chose, je pense en termes de couverture, de double page, de timbre-poste, etc. Je suis soucieux du cadrage, même si ça paraît compliqué dans un endroit exigu comme une loge. Et j'adore être dans les studios d'enregistrement, parce que là, les artistes oublient le photographe. On peut rester longtemps, installer des éclairages...

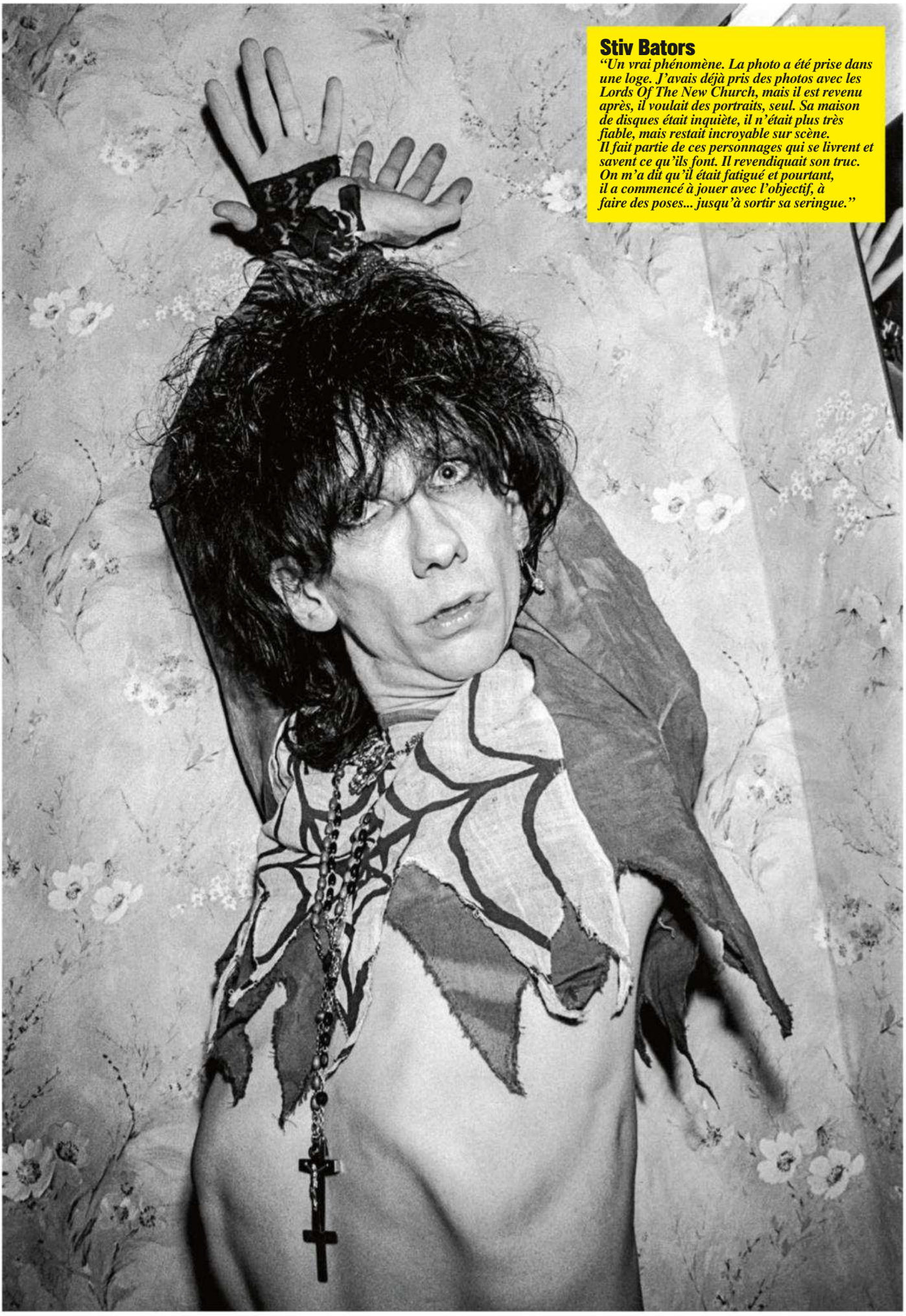
Nina Hagen
"J'ai pris cette photo au Meurice. Avec elle, c'est facile pour un photographe. Elle allait tourner un truc pour la télé et, en attendant, comme j'étais là, elle est venue poser. Ce qui était sympa aussi, c'est quand elle était avec sa fille, Cosma. Elle devenait totalement douce, elle ne grimaçait plus, c'était une autre personne."

"Une question de cadrage"

R&F : Quel est votre rapport au numérique ?
Philippe Hamon : Je trouve ça génial, ça ouvre des perspectives extraordinaires. Mais quand on me donne des leçons de photos, parce que mes photos sont granuleuses... Pour moi, c'est un autre métier. Je fais du numérique, je ne peux pas lutter. Et je continue avec l'argentique. Il y a des tas d'archives que j'aimerais sortir.

R&F : Des regrets ? Des artistes jamais photographiés ?
Philippe Hamon : J'ai raté certains artistes comme Prince, Led Zeppelin, etc. Un jour, j'étais invité à un concert privé organisé par la maison de disques de Michael Jackson. Et j'ai choisi d'aller faire Rory Gallagher à Nogent-sur-Marne au lieu d'aller au Palace... Erreur ! Enfin, je voudrais dire que j'ai toujours mis de côté mes meilleures photos pour Rock&Folk. Pour certains, l'apothéose, c'est de faire la couverture de Paris Match, pour moi, c'était celle de Rock&Folk. ★

Exposition du 23 Mars au 10 avril, Galerie Joseph, 116 rue de Turenne, 75003 Paris



Stiv Bators

"Un vrai phénomène. La photo a été prise dans une loge. J'avais déjà pris des photos avec les Lords Of The New Church, mais il est revenu après, il voulait des portraits, seul. Sa maison de disques était inquiète, il n'était plus très fiable, mais restait incroyable sur scène. Il fait partie de ces personnages qui se livrent et savent ce qu'ils font. Il revendiquait son truc. On m'a dit qu'il était fatigué et pourtant, il a commencé à jouer avec l'objectif, à faire des poses... jusqu'à sortir sa seringue."

“Les Stones, période Mick Taylor !”

AURELIEN MASSON

Des rockers qui lisent des livres ? Il en existe quelques uns.
Et des éditeurs qui écoutent de la musique électrique ? En voici un.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

Il n’a pas édité “M Train” de Patti Smith par hasard. Pour Aurélien Masson, le rock et la littérature sont inextricablement liés. Plus Perfecto que costume-cravate, le fougueux défricheur de talents est tombé dans le polar dans les années 90, en même temps qu’il découvrait le grunge. Du polar à la Série Noire, il n’y avait qu’un pas. C’est là, en 2005, en succédant chez Gallimard à Patrick Raynal, qu’il a commencé à faire parler de lui. Avec Aurélien Masson, la Série Noire a repris des couleurs et s’est ouverte à de nouveaux auteurs français, tels Caryl Férey ou DOA. Fin 2017, il a rejoint Les Arènes, une autre société d’édition dont le dynamisme l’a séduit. Parmi les projets qui lui font battre le cœur, le lancement d’une nouvelle collection, Equinox. Il l’imagine comme un gang, une communauté d’auteurs de polars et de romans noirs, façon label de rock des années 70. Détail qui tue : son fils s’appelle Iggy.

Les loups dans la ville

ROCK&FOLK : C’était comment, l’environnement musical de votre enfance ?

Aurélien Masson : Pour mon père, être rebelle dans les années 60 et 70, c’était écouter Beethoven et Monk. Il est donc passé à côté de tous les grands mouvements de son temps. Maintenant, il le regrette un peu. Je me souviens de longs dimanches gris où il écoutait des vinyles entiers. Il en avait un mur, des Deutsche Grammophon et du jazz.

R&F : Votre premier 45 tours ?

Aurélien Masson : Très original ! “Goldorak” par Noam, en 1979. J’avoue, même si on se moque de moi, avoir été très sensible à tout ce qui était musique au synthé : genre les premiers Mylène Farmer. J’aimais l’electro-pop ! Mais ma première participation active à la musique, c’est au milieu des années 80 avec la naissance du mouvement alternatif. Après Bérurier Noir,

il n’était plus possible d’écouter de la pop. Mes premiers albums, je les ai achetés chez New Rose, à Saint-Michel. Bérurier Noir, “Concerto Pour Détraqués” et “Abracadaboum !”, les Ludwig Von 88 avec “Houla la !”, leur disque à la pochette rose magnifique, et les Washington Dead Cats.

R&F : La Souris Déglinguée ?

Aurélien Masson : Pas trop ! Dès qu’il y a des messages, ça me gave. Après, j’ai découvert le punk, sur des cassettes. “White Riot”, mon simple préféré des Clash. Là encore, les mecs pensent... Le premier album, c’est une pure imitation britannique des Ramones, un copier-coller. Et puis Joe Strummer s’est *manuchaoïsé*, ou plutôt c’est Manu Chao qui s’est *strummerisé*. Il découvre l’alter-mondialisme. Je préfère l’approche de John Lydon, qui découvre le funk et le reggae et fait PiL !

R&F : Vous avez gardé vos disques ?

Aurélien Masson : Non. Je suis extrêmement sentimental. Tous ces objets sont liés à des époques. Par exemple, ma période hip-hop, c’est une fille. Elle m’a quitté, j’ai tout jeté.

R&F : Môme, vous écoutiez la musique sur quoi ?

Aurélien Masson : Une petite chaîne comme tout le monde. Au bout d’un moment, la touche *open/ close* ne fonctionne plus et il faut en changer. Le premier CD que je me suis offert, avec mon fric, c’est le coffret du Velvet Underground, celui de la reformation au moment de l’expo à Beaubourg. Le Velvet est le seul groupe un peu intello qui ne me fait pas chier. Lou Reed a un style rigolard et sauvage.

R&F : Et votre premier concert alors ?

Aurélien Masson : Higelin ! Avec mon papa ! Je ne sais plus où. Il me faisait marrer. Ce que j’aime chez lui, c’est que c’est inécoutable, mais sur scène, c’est dément !

R&F : “BBH 75” !

Aurélien Masson : Exactement ! Après, quand il devient le troubadour

Mes disques à moi

de la chanson, ça me plaît moins. Je viens de l'école *bête et méchant* : Hara-Kiri, les romans noirs... J'aime quand ça tape. Je m'aperçois que les groupes que je préfère dans le rock sont ceux qui ont un peu raté le coche : les Stooges, Motörhead, les Ramones... Chez les écrivains, c'est pareil. La littérature des romans noirs, c'est aussi celle qui n'est pas considérée, qui ne reçoit jamais de prix. C'est aussi pour ça que j'aime Guns N' Roses, et surtout leur premier album "Appetite For Destruction".

R&F : Vous lisiez la presse rock à cette époque-là ?

Aurélien Masson : Oui, les magazines anglais, Rock&Folk, Best, mais aussi les Inrocks. Je continue d'ailleurs. Je ne me fie pas à l'avis des critiques, j'ai juste besoin de savoir ce qui sort. Je préfère lire les interviews, plutôt que de savoir ce que pense untel ou untel.

R&F : Le rap français ?

Aurélien Masson : Surtout NTM ! Que NTM même ! Un peu Assassin, mais je trouvais qu'ils pensaient trop. NTM pour moi, c'était la continuité des Bérus. Si tu aimais Bérurier Noir, tu étais obligé d'aimer NTM. Avec NTM, j'avais l'impression que les loups étaient lâchés dans la ville. Et puis, les Strokes sont arrivés. Et je me suis dit que le rock, c'était pas mal. Alors, j'ai changé de look. J'ai ressorti mon Perfecto. Les Strokes, le temps d'un album, et après les Black Keys, les White Stripes. J'ai vraiment aimé les Black Keys du début. Maintenant, c'est devenu une *boursouflade*.

Pas de solos interminables

R&F : Vous allez aux concerts ?

Aurélien Masson : De moins en moins, parce que je bosse de plus en plus. Je vieillis, je n'aime pas l'idée de me prendre des balles pour voir des concerts d'une heure et demie où on rejoue les disques. Il y a quand même peu de trucs déments. A une certaine époque, le concert était super, mais je ne m'en souvenais pas le lendemain. Si le concert se passe bien, on ne le regarde plus. On danse avec ses potes, on boit, on déconne, on parle, on rigole... Y a pas de respect ! C'est du rock ! Non ! Et puis je parle ! Surtout durant les solos que je connais par cœur. Maintenant, Neil Young à Bercy, tu sors un joint, t'as aussitôt des gens qui te disent : *"Il ne faut pas fumer !"* Non le rock, c'est Motörhead ! Et Black Sabbath, du blues de mecs de Birmingham. Pas de solos interminables... J'aime ceux qui assument. Ozzy Osbourne ou Tommy Iommi, en interview, parlent avec leur cœur de leurs erreurs. Jimmy Page était dans les délires d'Aleister Crowley, l'ésotérisme à deux balles, et quand tu en parles, la réponse, c'est : *"Quoi ? Nous ?"* et le manager vient te taper sur la tête.

R&F : Du coup, les groupes un peu engagés des années 80, genre U2, vous êtes passé à côté, non ?

Aurélien Masson : Grave ! Comme le prog ! La quintessence de ce qui est long et boursouflé. C'est pour ça que j'aime les Rolling Stones, parce que les Stones, c'est court ! Ce que j'aime des Beatles, c'est les chansons rock de Lennon ! Je ne verse pas non plus dans le folk, Nick Drake, tout ça. Ça m'endort. Comme Dylan, j'attendais qu'il branche sa guitare. Neil Young, c'est le seul musicien qui, en mode acoustique, me fait pleurer.

R&F : Y a-t-il des artistes que vous suivez ?

Aurélien Masson : Plus maintenant. Il y a eu Bowie, Bashung... Les Français que j'aime sont Gainsbourg, Manset et même Renaud, parce que je l'écoutais gamin et je reste fidèle à mes amours de gosse... Même si je trouve le personnage assez sinistre aujourd'hui.

R&F : Sinon, vos fondamentaux ?

Aurélien Masson : Il y en a deux. Les Rolling Stones, période Mick Taylor. Je sais que je vais choquer les gens : ni Brian Jones avec ses tergiversations, ni Ron Wood ne me font autant vibrer. Je suis un fan ultime de la chanson "Rocks Off". Je me souviens, c'est un ami qui me l'a fait écouter sur une cassette d'origine, orange. Et je me suis dit : *"Ma musique, c'est ça !"* Je suis un inconditionnel de ce titre, au point que le reste des Stones, je m'en fous. Je les ai, mais je ne les écoute pas.

R&F : Et l'autre ?

Aurélien Masson : Les Stooges. Avec mention spéciale pour "Raw Power". J'aime Ron Asheton *et* James Williamson. Quand on écoute la première guitare de "Search And Destroy", c'est *les fils barbelés dans la gueule*, ça agresse ! "Raw Power", il est découpé aux petits oignons. Donc, il y a les Stones, les Stooges et les Ramones. Sur la cassette que j'écoutais à dix ans, ils y étaient déjà.

R&F : Ça fait donc trois.

Aurélien Masson : Oui. Les Ramones, on avait la tête vrillée ! J'ai rarement eu cette sensation. Je l'ai eue avec "Appetite For Destruction", avec "Exile On Main St" et "Nevermind". Tu te dis que ça va se calmer, mais non, jamais. Eh oui, je préfère les *underdogs* : Keith Richards à Mick Jagger, Bonham à Page, Dee Dee Ramone aux autres. Tu les enlèves, il n'y a plus rien.

R&F : Et le dernier grand groupe mythique alors ?

Aurélien Masson : Motörhead. Je fais partie des rares qui les suivaient. A partir des années 90, j'allais les voir tous les ans. Lemmy n'est pas juste un gros bourrin comme les gens qui ne le connaissent pas se l'imaginent, un mec qui se tape des putes blondes. C'est le personnage qu'on vend, mais il est plus complexe que ça. Je me souviens d'une fois où j'étais à ramasser à la petite cuiller, je suis allé voir Motörhead, et j'en suis sorti avec une patate d'enfer. Et pas seulement la patate, la colère. Je suis un peu comme McEnroe. La colère, ça peut faire avancer. J'adore les *power trio*, c'est sexy : Hendrix, Nirvana. En trio, on ne triche pas. Keith Richards, il a un côté un peu *fake*. Soit tu es dans la légende, comme Lemmy, et ça finit mal, soit tu es dans la caricature, comme Keith Richards. Le recyclage glam, faire des pubs Vuitton, Zadig & Voltaire... Ça se prend pour des grands artistes, le ministère de la Culture leur accroche des trucs.

R&F : Parlons peu, parlons glam.

Aurélien Masson : Bolan, j'aimais beaucoup, surtout sa voix. Même si j'avais eu une déception avec "Electric Warrior", je pensais que T Rex était le frères de sang de Led Zep, mais c'était pop, plus sophistiqué...

Roxy Music, j'adore le premier album et cette chanson "Re-Make/ Re-Model". Je suis également fou du premier Eno, "Here Come The Warm Jets", avec Robert Fripp à la guitare. Avec mon pote Raphael, on est allés voir Fripp à l'Elysée Montmartre. On arrive dans la salle, il y avait que des métaleux. Sur scène, douze guitaristes, pas de basse, pas de batterie, avec Fripp au milieu. C'était insupportable.

“Les groupes que je préfère sont ceux qui ont un peu raté le coche”

R&F : Selon vous, ça existe la littérature rock ?
Aurélien Masson : Pour moi, la littérature rock, c’est une littérature qui a une énergie rock. Pourquoi j’aime la Série Noire ? Parce que j’aime les Ramones. La Série Noire, c’est toujours la même couve, comme les Ramones, qui étaient toujours habillés pareil, jeans, T-shirt blanc, baskets, Perfecto, et hop ! On ne réfléchit pas.
R&F : Une esthétique qui tape…
Aurélien Masson : Ouais, et mon esthétique, c’est aussi Iggy Pop. J’ai vu ce concert des années 90 où il enlève son pantalon. Oui, le mec est toujours prêt à montrer sa bite et ça me paraissait beaucoup plus drôle que lorsque Bowie était enfermé dans sa Glass Spider. Motörhead, c’est pareil, rien à foutre, un micro, tu branches et c’est parti. Quand Nirvana est arrivé, j’avais aussi cette sensation que c’était *touchable*. Les Guns de “Appetite”, pareil. Slash, j’étais sûr que s’il allait aux chiottes, c’était beau. Mais moi, celui qui me faisait fantasmer, c’était Izzy Stradlin. C’était juste le clone de Keith Richards en 1987, et les guitares rythmiques de “Appetite” étaient débiles, mais ça reste énorme. Slash tout seul il fait chier, et Axl Rose, tout seul, aussi.
R&F : Freddie Mercury ?
Aurélien Masson : Queen, ça fait partie des groupes de onze ans. Il y a Paul Simon, les Beatles… Non, je rigole ! Après, j’ai découvert le *Double Blanc*… Mais avant, on m’avait offert les best of, le bleu, le rouge. J’avais juste envie de me pendre. Maintenant, “While My Guitar Gently Weeps” au concert-hommage à George Harrison, ça me fait chialer.
R&F : Vous écoutez de la musique en bossant ?
Aurélien Masson : Jamais ! La musique, c’est la musique. A chaque fois, je me dis : *“Cette chanson est trop belle pour que je bosse.”*
R&F : Les chocs musicaux, ce sont des jalons ?
Aurélien Masson : Bien sûr ! Tous les chocs, musicaux, littéraires, amoureux, sont liés à l’âge. Pour moi, entre zéro et dix-sept ans, les expériences que tu vis te cabossent, te donnent une forme, comme le bonhomme en fer-blanc dans “Le Magicien D’Oz”. Entre vingt et trente ans, le fer-blanc devient de plus en plus dur, et tu te structures. Ça ne veut pas dire qu’on ne continue pas à aimer les mêmes choses, mais ça n’empêche plus de dormir la nuit. Mon meilleur copain depuis que j’ai onze ans, c’est le chanteur Raphael. Et ce qu’il fait n’est pas forcément ce vers quoi je tends, mais j’aime ce qu’il fait parce que c’est mon pote. Et je vois bien que tout vient de cette période où il s’est structuré… Et je le défendrai à la vie à la mort ! Je suis un fidèle. Je suis capable de danser à poil sur des chansons de Mötley Crüe. Et puis le livre de Nikki Sixx, “The Heroin Diaries”, est super intéressant. Quand ça ne plaît pas aux intellos, il y a toujours un truc à prendre.

Plus de dieux laïcs

R&F : Demain, vous allez acheter quoi comme disque ?
Aurélien Masson : Bowie a emporté la mythologie du rock avec lui. Plus personne ne remplacera ces gens-là. Nirvana, était le dernier… Il y a toujours Radiohead, mais ça ne fera rêver personne dans vingt ans. Aujourd’hui, il n’y a jamais eu autant de musique. Les gens ont compris qu’ils ne se feraient plus d’argent avec ça, et l’énergie a été libérée. Mais comme il n’y a plus de maisons de disques, il n’y a plus non plus de continuité, parce que les maisons disques faisaient durer les groupes. Alors, il y a les sonneries de portables, mais plus de dieux laïcs comme les Stones, les Beatles, David Bowie, Neil Young ou Patti Smith… Ceux qui te faisaient rêver et accepter le monde. Tu te disais : *“Bon, j’en prends plein la gueule en ce moment, mais dans six mois, il y a le nouveau Bowie qui sort…”* Les gens vivaient la musique. Aujourd’hui c’est des produits culturels. L’autre jour, je regardais le portable de mon frère, et je vois qu’il avait des chansons de “Low” dessus. Je me réjouissais, mais en fait, il n’y avait que deux titres. Ça m’a énervé. En ça, je suis réac. Le classicisme, c’est important. ★

"De l'exotica apocalyptique"

INSECURE MEN

Les membres de Fat White Family montent des groupes parallèles plus souvent qu'ils ne changent de chemise. Une aubaine, car l'étrange nouveau projet de Saul Adamczewski est peut-être ce qu'il fait de mieux.

rock

Il y a des disques qui ne font pas de prisonnier. C'est ainsi. Dès les premières notes, c'est l'évidence, c'est le vortex libérateur, c'est la confirmation que même si rien ne sert à rien dans ce monde usé, il reste encore, ici et là, quelques beaux moments à vivre. Insecure Men, c'est d'abord deux amis d'enfance qui ont pris leur temps pour sceller un pacte éternel. C'est Saul Adamczewski de la formidable Fat White Family et Ben Romans-Hopcraft du groupe Childhood.

Caresse de pluie

C'est la tragédie réactivée, avec ce qu'il faut de larmes et de mélodies pour s'oublier. Ce sont onze chansons pop admirables, *"de l'exotica apocalyptique"* selon Saul, qui ricane en le disant, avec, dans les yeux, une fierté invincible. C'est encore "Subaru Nights", titre d'ouverture, complainte inoubliable (et en partie inspirée, Saul l'avoue, par un vieux groupe français oublié, Yamasuki), comme si Buddy Holly noyait sa peine dans un bar de Tokyo. C'est une pochette nord-coréenne impeccable ! C'est un disque plus grand que la réalité. Saul, un triste soir d'attentats à Paris, était alors un autre homme. Trop de drogues, il flirtait avec le vide, attendait ses dealers et carburait à la rage. En 2018, il va mieux et en attendant de relancer la machine de guerre Fat White Family (le prochain album a été bouclé récemment, avec Ben en coproducteur), il revient avec ce projet hors du temps, cette caresse de pluie, cet hymne à la mélancolie de bitume. Au départ, ce nom de groupe a été inspiré par un pote. Les *hommes inquiets*, pas sûrs d'eux qui regardent trop leur téléphone. Saul pensait que ce nom conviendrait à la perfection à un groupe de filles. Aucune de ses copines n'en a voulu et il l'a finalement gardé pour lui. C'est exactement ça. Deux hommes qui avancent dans une époque troublée. Il y a beaucoup de choses dans ces chansons comme échappées d'un autre monde, le nôtre, celui qu'on ne regarde plus. Deux Black Lips y ont joué de la guitare et du saxophone, plein d'amis sont passés, les instruments se sont multipliés, Sean Lennon a ouvert son studio américain et participé activement. De passage à Paris, Saul et Ben, de Brixton, semblent épanouis, comme deux gamins qui auraient réussi leur coup sans se faire pincer. Ben : *"C'est plutôt éclectique, les influences vont de la pop décalée à des sonorités plutôt modernes... C'est un peu de la musique de collectionneurs de disques, ça mélange plein de choses."* Saul : *"C'est comme si tu ressentais ce que c'est de vivre dans les banlieues tristes de Londres... Il y a beaucoup d'influences qui viennent des films de Mike Leigh, des trucs inspirés des banlieues des années 70... Les choses les plus tragiques sont souvent celles qui ont l'air superficiellement plaisantes. Comme ces maisons, ces petites maisons bungalow... C'est un disque plutôt tragique en fait... Carrément pas heureux du tout !"* Voilà ! Colorier l'ennui, les drames planqués derrière les murs familiaux, partir du réel pour raconter autre chose... Saul : *"La motivation principale au départ, c'était de faire de la musique qui ne réveillerait pas les gens qui habitaient à l'étage supérieur dans l'immeuble où l'on répétait... C'est vraiment la raison pour laquelle on a d'abord joué des trucs plutôt doux. Sinon, les voisins seraient venus taper à la porte et auraient même pu porter plainte."* Ben : *"Plus sérieusement, je pense que ce côté pop est aussi en réaction parce qu'on joue dans un autre groupe de punk assez heavy avec Saul, Warmduscher. Et une fois qu'on avait répété avec ce groupe, comme pour nous soulager, on organisait une sorte de bœuf plutôt lounge. Ça a donné Insecure Men. Une sorte d'antidote, en somme..."* Ici, pas de musiciens cherchant à piller la musique de grand-père en simulant une originalité de pacotille. Non. On est en plein tourbillon temporel, on navigue du passé au futur et on comprend vite qu'il s'agit surtout d'écrire des chansons qui n'ont besoin de personne pour exister. Saul n'est pas dupe. Il sait que certains fans de Fat White Family risquent de ne pas comprendre ce virage tout en douceur noire. Il s'en moque. Il évoque, en s'esclaffant, ces quelques adeptes aux récents concerts d'Insecure Men vêtus de t-shirts à la gloire de FWF et leurs visages qui se décomposaient à chaque nouveau titre joué. *"Qu'ils aillent voir ailleurs si ça ne leur convient pas"*, précise-t-il.

Une mère soul

C'est à Nottingham, en 2010, que se forme Childhood, où Ben Romans-Hopcraft suit ses études avec Leo Dobsen. Deux musiciens sont recrutés et le groupe sort quelques singles avant de déménager à Londres. Le premier album, "Lacuna" (2014), lorgne vers le shoegazing, la pop atmosphérique. Trois ans plus tard sort "Universal High", le deuxième, nettement plus groovy. Le disque, enregistré à Atlanta, marque la mainmise de Romans-Hopcraft sur l'écriture des chansons. Celui-ci est retourné vivre chez sa mère et aurait beaucoup écouté les disques de soul que possédait cette dernière...

Ni père ni héritage

Insecure Men ne veut pas reproduire le schéma type album/ tournée. Il veut aller à son rythme. Saul confesse quand même que le prochain album est déjà quasiment terminé, et qu'il sera encore plus aventureux, avec des cordes, des cuivres, des touches country et gospel, un vrai disque de songwriter dit-il, lui qui a déjà composé de si jolies choses...

Les deux camarades de jeu citent encore Harry Nilsson, Randy Newman, Arthur Lyman. C'est anecdotique. Ce disque n'a besoin ni de père ni d'héritage. Il existe et doit être partagé. ★

RECUEILLI PAR JEROME REIJASSE

Album *"Insecure Men" (Fat Possum/ Differ-Ant)*

Photo Sacha Lecca-DR

Ben et l'oncle Saul

"Yoko Ono est une sacrée hurleuse"

LAURIE ANDERSON

avant-garde Avec le Kronos Quartet, l'Américaine exorcise les coups du sort récents : un ouragan, Donald Trump ou la perte de Lou Reed.

Le jour de cette interview, Laurie Anderson est en joie. Et dans les préparatifs. Le lendemain, ça va être la fête. Lou Reed, son mari, aurait eu soixante-seize ans. Ses amis et elle vont se retrouver quelque part dans New York pour boire un verre à sa mémoire. Ils viendront, ils seront tous là : Tony Visconti et Mick Rock feront même des selfies. Anderson n'a pas toujours été jouasse. L'état dans lequel la perte peut mettre, elle connaît. A mort. Quand l'ouragan Sandy est passé par la côte est des Etats-Unis (en 2012), Lou était encore vivant. Elle a d'abord perdu toutes ses affaires et lui, dans la foulée (en 2013). Pas du genre à abuser du malheur, elle a réagi à Sandy en créant, avec Kronos Quartet, fameux *encordeurs* de San Francisco, une œuvre qu'elle a jouée sur scène. Aujourd'hui, "Landfall" est devenu un disque, somptueux, qui contient trente plages de musique comme on n'en entend pas ailleurs, parce que depuis son premier album (en 1982), cette artiste pluridisciplinaire indisciplinée ne fait rien comme les autres.

Cinquième roue

ROCK&FOLK : Sandy a déclenché cette collaboration avec Kronos Quartet…
Laurie Anderson : On se tournait autour, on cherchait comment travailler ensemble. Ces musiciens voulaient que j'écrive pour eux, mais je m'en sentais incapable. Finalement, on a commencé par s'échanger des sortes de notes musicales, des riffs que j'envoyais et qu'ils rejouaient et utilisaient comme points de départ. Nous avons aussi fait appel à Jacob Garchik qui s'est chargé des retranscriptions et a été une sorte de chaînon entre eux et moi. Ce qui m'a sidérée, c'est la légèreté de leur jeu. Les cordes, c'est parfois trop riche…

Entre chiens et Lou

Trop peu d'humains s'intéressent aux œuvres de Laurie Anderson ? Aucun problème, l'artiste est également présente sur le secteur canin. En 2010, à Sidney et en 2016, à New York, l'Américaine a donné des concerts pour chiens, basés sur des fréquences audibles uniquement par ces derniers. Les vidéos existantes des deux spectacles témoignent de réactions mitigées : à Sidney les chiens hurlaient. A New York, en plein hiver, ceux-ci avaient simplement froid.

R&F : Savoir où vous situer a toujours fait partie de votre réflexion, non ?
Laurie Anderson : Si on veut. Mais ici, ce n'était pas évident pour moi de trouver ma place, car ils sont bien plus doués sur le plan technique et je me sentais un peu comme la cinquième roue du carrosse. Durant toute l'élaboration du projet, j'ai eu un peu l'impression de prendre des cours de violons gratuitement. Mais le fait d'avoir joué plusieurs fois "Landfall" en live a rendu l'enregistrement plus aisé et homogène.

R&F : Des artistes tels que vous ont dû être chamboulés par l'arrivée de Trump au pouvoir, non ?
Laurie Anderson : Vous savez, nous n'avons pas l'occasion de jouer "Landfall", récemment mais je me produis et me déplace pas mal aux USA pour "All The Things That I Lost In The Flood", le livre rétrospectif de ma carrière que je viens de publier. Dès que j'arrive quelque part, je demande aux gens qui sont présents de crier le plus fort possible, histoire d'évacuer un peu de pression, à la manière de Yoko Ono qui est une sacrée hurleuse ! Depuis l'élection de Trump, nous vivons un cauchemar et il y a même des gens qui sont dans le déni.

R&F : Une menace fantôme ?
Laurie Anderson : Exactement. On est terrorisés à l'idée qu'il ouvre la bouche. La moindre de ses annonces est un désastre. Et publier, dans un tel contexte, un disque qui évoque la perte des choses qu'on a aimées, ça pourrait paraître déprimant. Mais en ce qui me concerne, les conséquences de Sandy ont permis une révélation. Ça été quelque chose de libérateur, limite extatique. Toute mon œuvre traite de désincarnation et du fait de se perdre dans la musique comme on peut le faire, par exemple, dans la réalité virtuelle. Quand j'ai vu toutes ces choses qui ont émaillé mon travail et ma vie, fichues, stagnant à la surface de l'eau, j'ai commencé par me dire que c'était un désastre et juste après, j'ai trouvé ça fantastique.

R&F : Comment expliquez-vous ça ?
Laurie Anderson : Je ne l'explique pas, mais me suis dit que finalement, parler, échanger, était bien mieux que posséder. Dans ce monde où les gens s'accrochent à leur téléphone portable comme s'il était tout, et vivent à travers la représentation perpétuelle que les réseaux sociaux permettent, j'espère proposer une alternative. Il faut savoir ne pas garder les choses.

Désamorçage

R&F : Le renoncement qui stimule l'art ! Et l'art alors ? Guérit-il enfin de tous les maux ?
Laurie Anderson : Malheureusement non, mais je considère qu'il est une réponse aux situations déplorables que vit le monde, sans être pour autant une arme. Je trouve qu'on utilise trop de métaphores guerrières : on parle de lutte contre la pauvreté, de combat contre l'igno-rance… Parce que je vis dans un pays où des massacres ont régulièrement lieu dans des écoles, je préfère considérer l'art comme un instrument plutôt que comme une machine à tuer. Je suis davantage pour le désamorçage et le déman-tèlement que pour le combat. ★

JEROME SOLIGNY
Album *"Landfall" (Nonesuch)*

Photo Noah Greenberg-DR

"Bohème"

GRETA VAN FLEET

Curiosité spatiotemporelle du moment : un quartette du Midwest à peine sorti de l'adolescence et qui vit en 1972 dans sa tête. Les présentations s'imposent.

rock

De prime abord, on pourrait renifler avec dédain ce quatuor de gamins du Michigan, qui compte trois frères dont deux qui sont jumeaux. Des enfants jouent à se prendre pour Led Zeppelin. Il y a matière à railler. Et en effet, à l'écoute de "Black Smoke Rising" et "From The Fires", deux premiers EP leur ayant valu une solide réputation, l'influence Zeppelin saute aux oreilles (mais aussi celle de Cream, Jeff Beck, Clapton). On sent néanmoins un très grand potentiel, un champ des possibles extrêmement vaste qui ne demande qu'à être défriché. Mais pour cela il faudra du temps. Du temps, les quatre de Greta Van Fleet n'en manquent pas : ils ont entre 18 et 21 ans. Avant une toute première date parisienne déjà complète, nous avons passé un coup de fil à Josh, chanteur à la voix dont les milliers de kilomètres et le mauvais réseaux téléphonique ne sauraient cacher la désarmante puissance.

Affaire de famille

ROCK&FOLK : Quand on interviewe des groupes de rock comme le vôtre, la moyenne d'âge des musiciens est souvent plus élevée…
Josh Kiszka : On ne croise pas beaucoup de gens de notre âge non plus dans ce registre. Ce que je trouve un peu triste avec le rock'n'roll aujourd'hui c'est qu'il est dilué, parasité par tellement de sous-genres. Ce que le public considère comme du vrai rock est presque devenu un genre de niche. Le processus qui nous a mené à la création de Greta Van Fleet a été très spontané et naturel. Rien n'a été vraiment intentionnel. C'était plutôt un plaisir qu'on se permettait entre nous, quelque chose de très égoïste : créer de la musique qui ressemblait à ce que l'on aimait écouter.

Graine de Plant

Oui, le jeune Josh Kiszka est un troublant sosie vocal de Robert Plant. Les deux ont en commun ce timbre aigu testostéroné, ces intonations blues, et cette façon virtuose de tenir la note... Questionné par une radio du Kentucky, l'ancien chanteur de Led Zeppelin a d'ailleurs trouvé son jeune héritier *"plutôt bon"*. Avant de lâcher, sarcastique : *"Il y a un job à prendre, s'il veut."*

R&F : Vous êtes une fratrie : votre frère jumeau Jake joue de la guitare, votre cadet Sam est à la basse, et à la batterie on retrouve Danny Wagner, que vous connaissez depuis la maternelle. C'est une affaire de famille tout ça ?
Josh Kiszka : Oui. Nous avons eu la chance de grandir dans un environnement où la musique prévalait. On jouait constamment de la musique autour de nous. Il y avait une immense collection de vinyles qui tournait en permanence quand nous n'étions pas en week-end ou en vacances avec tous les amis musiciens de nos parents. On a reçu une éducation très bohème. Le fait de jouer et d'écrire de la musique avec mes frères a donc naturellement découlé de tout cela.

R&F : Il y a dans votre biographie une phrase prétendant que vous ne vous destiniez pas à chanter. Vraiment ?
Josh Kiszka : Je ne sais pas. Au départ j'allais à l'école pour apprendre à réaliser des films. C'est ma passion, avec l'écriture. Mais quand la musique a commencé à se faire plus présente dans nos vies, j'ai vite compris que j'allais devoir pousser ma voix dans ses retranchements, qu'elle soit au niveau des autres. Mais il m'a fallu un peu de temps. Je n'ai jamais vraiment pris de cours, je me suis débrouillé seul. Mon but était de pouvoir utiliser ma voix afin qu'elle soit vecteur de mélodie, qu'elle puisse s'élever et s'affirmer au milieu d'un groupe au son aussi puissant.

R&F : Vous êtes tous très jeunes et pourtant vos influences sont plutôt à chercher du côté des seventies.
Josh Kiszka : C'est ancré en nous, on a trop baigné dedans. Et on a tellement d'influences plus anciennes encore, plus obscures. On écoute énormément de blues, de folk. Ça déteint naturellement sur notre musique mais rien de tout ça n'est calculé. On se jette là-dedans sans intellectualiser. On ne serait pas honnêtes avec nous-mêmes si on n'embrassait pas cet esprit à fond.

R&F : Après deux EP et un excellent bouche à oreille, la prochaine étape évidente, c'est un premier album. Est-ce qu'il va être composé des morceaux qui figurent sur vos deux premiers disques ?
Josh Kiszka : On a énormément de compositions sous le coude, presque trop. On enregistrait encore de nouveaux morceaux la semaine dernière. Mais il vaut mieux avoir trop que l'inverse pour composer un premier album, non ? Il sera donc composé uniquement de nouveaux morceaux.

Des choses flatteuses

R&F : Elton John vient de vous inviter à jouer au concert annuel qu'il organise avec sa fondation pour la lutte contre le sida. C'est lui qui vous a contactés ?
Josh Kiszka : Oui, on était complètement abasourdis ! On nous a dit : "*les gars, quelqu'un au téléphone pour vous*" et quand on a décroché on a entendu : "*Salut, c'est Elton, ça va ?*" C'est un des plus grands performers de l'histoire, on a encore du mal à réaliser.

R&F : Il vous a parlé de votre musique ?
Josh Kiszka : Il a dit des choses vraiment très flatteuses.

R&F : On ne peut pas garder pour soi un compliment reçu d'Elton John !
Josh Kiszka : Il nous a dit : "*Vous êtes le meilleur putain de groupe de rock que j'ai entendu depuis 25 ans !*" ★

RECUEILLI PAR JOE HUME

EP *"From The Fires"* (*Universal/ Republic*)

Photo DR

"Une phrase de Kenneth Anger"

JC SATÀN

rock Un peu aquitain, un peu italien, assez marrant et très incandescent, le quintette tente un impressionnant blitzkrieg sonore sur son cinquième album.

JC Satàn vient de Bordeaux. Alain Juppé n'a pas encore fait voter le budget pour lui ériger une statue. Pas encore… "Centaur Desire", cinquième album impeccable, confirme que JC Satàn ne doit rien à personne et trace sa route, sans casque ni ceinture de sécurité. Sans étiquette non plus. Arthur Larregle (guitare et voix), Dorian Verdier (claviers) et Paula Scassa (voix) sont à Paris pour parler de musique. Pas forcément que de la leur. Ils ont la générosité de ceux qui savent ce qu'ils doivent aux chansons des autres. Ils sont gentils, drôles, lucides et passionnés. Pas si mal en 2018, à l'heure des chanteurs trouillards et des groupes nostalgiques.

Lucio Battisti

Disparu il y a 20 ans, Lucio Battisti est une étoile fascinante de la musique italienne. Originaire du Latium, non loin de Rome, l'homme démarre dans la seconde moitié des années 60 avec des morceaux sous influence rhythm'n'blues avant, dans la décennie suivante, d'inventer une pop totalement unique. Chanteur étrange mais virtuose, arrangeur audacieux qui adorait les synthés, Battisti réussi à être un chanteur extrêmement populaire tout en sortant des albums déconcertants et sincères. Pas pour rien que les *diggers* ne jurent que par son concept album "Anima Latina" ou les suaves singles "Ancora Tu" et "Amarsi Un Po"...

Provocation juvénile

Au détour d'une phrase, ils se souviennent qu'ils ont failli ouvrir pour les Eagles Of Death Metal un soir de carnage au Bataclan. JC Satàn a la peau dure (et tatouée). Un survivant qui fonce vers la grande faucheuse, hilare, les poches vides, les yeux plein d'étoiles et les amplis réglés à onze. Certaines chansons de "Centaur Desire" rappellent également que Queens Of The Stone Age savait enregistrer de grands disques avant de sombrer dans la masturbation sonique. Arthur : *"On est tous d'accord pour dire que QOTSA, c'est de la merde aujourd'hui. Heureusement qu'on est là, parce qu'on va rappeler aux gens que c'était potentiellement un bon groupe avant. Sur les trois premiers albums et les 'Desert Sessions'... Josh Homme a un complexe je pense. Il sait que ce n'était pas lui le vrai mec dangereux dans le groupe... C'est pour ça qu'on ne percera jamais vraiment en France. On devrait juste être aux Etats-Unis. Les Français ne sont pas prêts pour avoir des groupes qui font des trucs d'Américains. C'est tout, c'est comme ça..."* Derrière cette provocation juvénile et ce constat amer, il y a d'abord l'amour du rock. L'envie d'en découdre avec les gimmicks et les postures ridicules. Et il y a donc ce disque, libre et furieux. Arthur : *"Comment on décrirait ce disque ? Je dirais que voilà enfin un album* vraiment *de rock en France ! C'est un disque ambitieux mais la France accorde-t-elle de la place à l'ambition dans le rock ? En tout cas, nous, on fait la musique qu'on a envie d'écouter, c'est tout ! Je ne vois même pas comment un groupe peut fonctionner autrement ! Et ce disque, on n'a pas à le défendre, il est absolument parfait* (sourire narquois)." On les sentirait presque désabusés, les trois Stooges italo-aquitains. *"Non, j'ai juste une gueule de bois terrible"* rassure Arthur. Enregistrer des chansons incendiaires, fières et indomptables, c'est leur truc. En parler, un peu moins. Paula : *"Tu connais Lucio Battisti, un chanteur italien des années 70-80 ? A un moment, il a carrément arrêté de donner des interviews. Il disait :* 'Moi, je chante et mes chansons, c'est moi, il n'y a besoin de rien d'autre !' " Dorian : *"C'est comme si un réalisateur à la fin d'une projection t'expliquait plan par plan son film. Ça ne fait pas rêver... Un disque devrait se suffire à lui-même..."* Evidemment. Et même si Arthur compose quasiment toute la musique et que Paula écrit quasiment toutes les paroles, les membres de JC Satàn déclarent et partagent tout à part égale. Dorian : *"Ouais, on partage tout, on est des gros communistes."* C'est un état d'esprit, une façon de voir et de faire. Le gage d'une certaine insouciance. Plus cigales que fourmis. Arthur : *"Un vrai musicien, il est obligé de s'y mettre. Ce n'est pas une question d'argent."* Le groupe a produit ce cinquième album sans aide extérieure. Dorian : *"A chaque fois qu'on a essayé de bosser avec des gens, on a dû repartir de zéro parce qu'on n'était pas content du résultat..."* Arthur : *"Tout a été compartimenté dans la musique. Le producteur doit faire son boulot de producteur, pareil pour le musicien. Alors que pour moi, produire, c'est lié à l'écriture du disque. Ça ne peut pas être séparé.* 'On a des morceaux, il nous faut maintenant un producteur', *c'est comme ça que fonctionnent la plupart des groupes, mais non, putain ! Pas du tout ! Quand on parle de ta musique, tu n'as pas les boules si on te dit qu'on reconnaît sur ton disque la patte de, au hasard, Steve Albini ? Je trouve ça dommage et ça m'énerve..."*

Ecrire sur la peur d'écrire

Et puis, JC Satàn, c'est encore la voix de Paula et ses mots : *"Les paroles ? Elles peuvent venir d'un livre que j'ai lu. Par exemple, 'Drink, Dope And Debauchery', le refrain est une phrase du 'Hollywood Babylone' de Kenneth Anger. Je peux également parler d'un truc qui m'est arrivé, d'une rencontre que j'ai faite. Il y a du personnel, du féminisme, il y a la peur d'écrire, une fille qu'on a rencontré quand on tournait en Chine, des prêtres pédophiles aussi..."* L'entretien se termine délicieusement. Hanouna, le sperme, les réseaux sociaux, la télé et les hommes sont évoqués avec ce qu'il faut de détachement et d'humour salvateur. "Centaur Desire", lui, est prêt pour envahir les oreilles, toutes les oreilles. ★

RECUEILLI PAR JEROME REIJASSE

Album *"Centaur Desire" (Born Bad)*

Photo DR

“Je conduisais des chariots-élévateurs”

NATHANIEL RATELIFF & THE NIGHT SWEATS

L’homme du Colorado exorcise son passé et ses démons dans des chansons folk et gospel habitées. Rencontre au pied des Rocheuses.

La file d’attente devant l’Ogden Theatre, dans le centre de Denver, commence à s’étirer doucement. Fans, famille, amis ne manqueraient pour rien ce concert, rituel instauré par Nathaniel Rateliff depuis une dizaine d’années à l’approche de Noël, dans cet ancien théâtre de 1600 places, lointain cousin de la Cigale. La tradition a été préservée, malgré le récent changement de statut du bonhomme et de ses troupes : un disque d’or aux Etats-Unis et des raids tous azimuts sur les salles américaines et européennes d’envergure, dont deux Red Rocks à l’été 2017, vertigineux site enchâssé au milieu des montagnes Rocheuses, à une quinzaine de kilomètres de là.

RECUEILLI PAR BERTRAND BOUARD

Photo Brantley Gutierrez-DR

“Le vin, ce truc que tu peux boire toute la journée sans jamais être saoul”

Dans les loges en sous-sol, indifférent au téléviseur qui diffuse un match de football américain, le bassiste Joseph Pope III répète la ligne d’un nouveau morceau sur un canapé, la tête collée à son manche pour percevoir ses notes dans le brouhaha ambiant. Les musiciens et leurs compagnes vont et viennent autour de la table fournie en fruits, sucreries, breuvages, mais les bouteilles de Jack Daniels n°7 attendront : l’ultime concert de l’année, prélude à une pause de cinq semaines, est abordé avec concentration. Barbe taillée et tatouages saillants, plus proche du *hobo* que du hipster, Nathaniel Rateliff, 39 ans, procède à des assouplissements avant d’enchaîner par quelques minutes de boxe contre un entraîneur aux airs d’ex-marine. Sa façon de se mettre en condition. Le combat et les coups durs, le chanteur connaît ça. Une enfance dans un trou du Missouri, Hermann, marquée par le dénuement matériel — le paternel est charpentier, la famille n’a pas le téléphone — et la religion. Sa mère mène les cérémonies à l’église locale, son fils l’accompagne à la batterie et chante. Nathaniel est âgé de 13 ans lorsque son père décède brutalement. Il arrête l’école peu après, multiplie les boulots pour maintenir la famille à flots et, en 1998, déménage à Denver voir si la vie pouvait être un peu moins épouvantable. *“Je ne pensais pas forcément rester, mais j’ai vraiment aimé. J’ai trouvé un boulot correct, je conduisais des chariots-élévateurs dans un entrepôt. J’ai fait ça pendant dix ans. Denver est une ville progressiste, plus que le reste de l’Etat. Après la légalisation de la marijuana* (en janvier 2014)*, une partie du Colorado voulait faire sécession et rejoindre le Wyoming”*, sourit-il depuis une pièce minuscule à l’étage du théâtre, cordial et dénué de toute posture. Traumatisé par les grandes heures de Leonard Cohen et doté d’une voix d’ours écorché, Nathaniel navigue en parallèle dans les eaux du folk et publie trois albums, dont le crépusculaire “In Memory Of Loss”, en 2010, dédié à la mémoire de son père. Les critiques sont bonnes, mais les ventes non, tout comme celles du suivant (“Falling Faster Than You Can Run”), si bien que l’homme, devenu jardinier et porté sur la boisson autant que sur le doute, se demande si toutes ces nuits passées à conduire pour rallier le prochain show et dormir à l’arrière du van sont bien nécessaires. Il s’accorde une dernière tentative, en se rappelant les disques de soul de son père qui ont rythmé son enfance. *“J’avais toujours voulu m’essayer à cette musique et, au milieu de cette période de découragement, j’ai voulu me donner une chance de le faire, comme un défi à moi-même. Dans la nuit qui a suivi, j’ai écrit ‘Trying So Hard Not To Know’ et ‘Look It Here’, et, le lendemain, ‘I Need Never Get Old’, puis ‘Howling At Nothing’. Les chansons sortaient toutes seules.”* Il convoque quelques amis de Denver, dont le fidèle Pope, venu avec lui du Missouri, ainsi que les esprits d’Otis Redding et de Sam Cooke sur “Nathaniel Rateliff & The Night Sweats”, qui paraît sur Stax à l’été 2015. Claquements de mains, air de gospel, poussée jouissive du refrain et paroles qui relatent ses turbulentes relations avec la bouteille : le single “SOB” — accompagné d’un clip facétieux et d’une performance de haute volée dans l’émission de Jimmy Fallon — fait enfin pencher la balance du bon côté. La relecture de l’idiome n’est pas pointilleuse comme celle des New-Yorkais de Daptone, mais pleine de sève et de sueur. *“Mon idée était d’avoir un groupe qui sonnerait comme The Band et Sam & Dave s’ils jouaient ensemble : le groove des uns avec les harmonies vocales des autres*, explique celui qui voue aussi un amour immodéré aux Kinks. *Mon ambition était qu’avec le temps, en mûrissant, on soit capable de jouer toutes les chansons qu’on pourrait écrire, sans se cantonner à un genre.”*

C’est là tout l’enjeu de ce deuxième album avec les Night Sweats. Idée de départ : vivre, composer et enregistrer dans une maison avec l’en-semble du groupe, que Nathaniel désigne souvent comme sa famille. Une sorte de “Music From Big Pink”, mais transposé dans un ranch du Nouveau-Mexique. Les sessions sont abordées avec sérieux : *“On s’était plus ou moins certifié qu’on ne boirait pas. On avait juste du vin. Le vin, ce truc que tu peux boire toute la journée sans jamais être saoul.”* Le groupe couche 11 morceaux, les réenregistre dans le studio de l’Oregon de Richard Swift, qui avait chapeauté le précédent, trois semaines durant. *“C’était trop long pour moi, l’album était là, mais trop déprimant, trop sombre. Il manquait quelque chose, alors j’ai écrit sur place sept nouveaux morceaux, qu’on a enregistrés live, en plusieurs prises, les cuivres arrivant quelques jours plus tard. Les disques se faisaient comme ça dans le temps...”*

Le résultat est un album moins immédiatement jouissif que son prédécesseur, mais possédant plus de nuances, de couleurs. Et habité par la même ferveur renversante, puisée on ne sait trop où. Quid, d’ailleurs, aujourd’hui, de sa foi ? *“J’ai cessé d’être croyant depuis longtemps et, de ce jour, je me suis débarrassé de la culpabilité et de la peur : mes luttes m’appartiennent en propre, elles ne sont plus liées à la foi, ou au manque de foi. Et puis, franchement, toute cette histoire autour de la virginité... Qui a envie de coucher avec une vierge ? Donnez-moi plutôt une femme mûre avec de l’expérience !”*

Redevenir jardinier

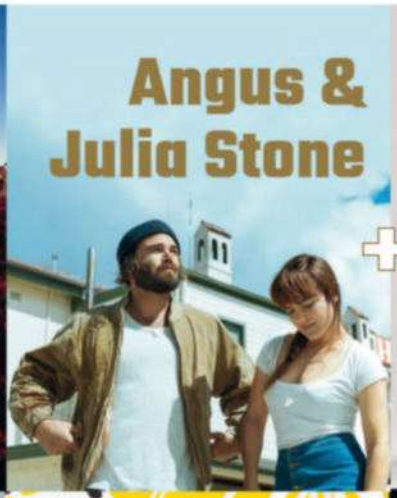
Il est 21 heures lorsque les huit musiciens prennent la scène de l’Ogden Theatre. La filiation avec le Band (celui de “Rock Of Ages”, avec les cuivres) est évidente. Pope, particulièrement, petit chapeau noir, déhanchés gracieux et mélodies de basse chantantes, disciple en droite ligne de Rick Danko (pas de reprises ce soir, cependant, de “The Shape I’m In” ou d’ “Ophelia”). Irrésistible d’autorité et de vulnérabilité, Nathaniel fait du public ce qu’il veut, comme s’accroupir pendant un “SOB” étiré en une cérémonie profane, public qui s’exécute... tout en tapant le rythme à contretemps (*“Personne nulle part n’y arrive”*, rigole son tourneur américain). La dernière note du concert écoulée, le chanteur remercie de la chance incroyable qui lui est accordée, jusqu’à ce que la voix se brise, brusquement. La loge reste ensuite fermée un long moment. L’homme reste avec ses troupes, l’émotion toujours visible quand la porte s’ouvre une vingtaine de minutes plus tard. *“Je vis toujours avec l’idée que tout pourrait très bien s’arrêter. Dans ce cas-là, je redeviendrai jardinier”*, confiait-il quelques heures plus tôt avec un sourire. Au vu de la tenue de “Tearing At The Seams” — et du carton du premier single (“You Worry Me”) — on doute que ça soit pour cette fois. ★

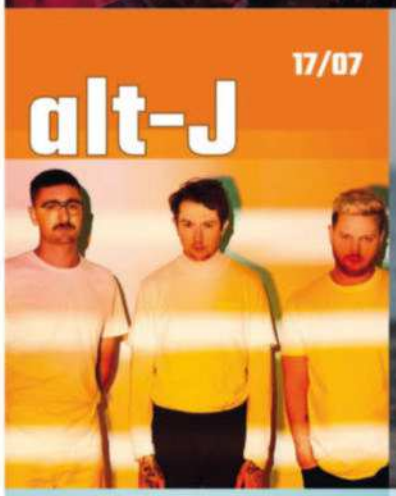
Album “Tearing At The Seams” (Stax/ Concord/ Caroline)
En concert le 9 avril au Trianon (Paris)

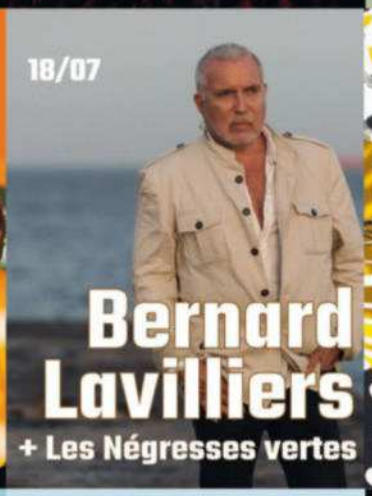
Monsieur Berry

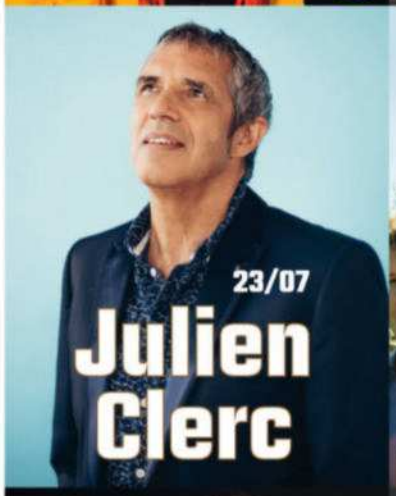
Nathaniel Rateliff figure sur l’album posthume de Chuck Berry, “Chuck”, paru l’année dernière, et on l’a vu dans l’émission de Jimmy Fallon interpréter le single “Big Boys” (il y effectue les chœurs sur la version studio) et se livrer à quelques pas de duck walk. “J’ai davantage travaillé avec son fils qu’avec Chuck, qui était assez malade. Mais ce qui est drôle, c’est que mes parents, mes oncles et mes tantes allaient souvent faire la fête dans son club de Wentzville, dans le Missouri. J’ai grandi juste à côté. On le connaissait assez bien. Il n’aimait pas qu’on l’appelle Chuck. Il fallait lui donner du monsieur Berry.”

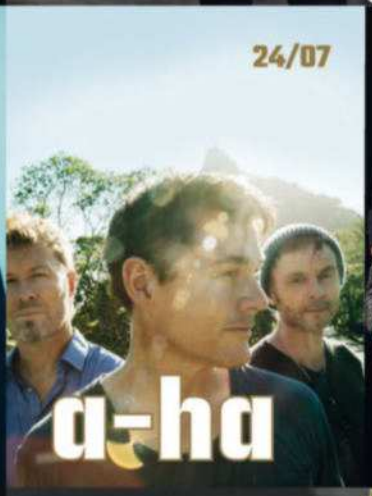
Photo Brantley Gutierrez-DR

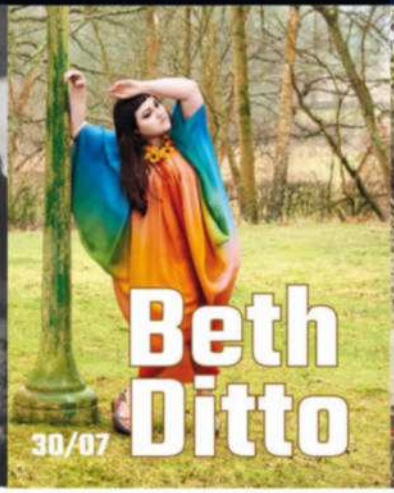












bien vivre
À CARCASSONNE

www.festivaldecarcassonne.fr

RÉSEAUX : FRANCE BILLET - TICKETMASTER - DIGITICK - BOX OFFICE

BILLETTERIE OUVERTE 04 68 115 915

VILLE DE
CARCASSONNE

“Est-ce que faire un album peut ne pas être un acte politique ?”

YO LA TENGO

Après trois décennies de musique impeccable et sans frime, le trio d’Hoboken revient avec un disque au titre insurrectionnel. Normal pour un groupe qui a toujours fait tout exactement comme il l’entendait.

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

L’heure est venue de former des légions afin de parer au désastre. L’éviter ? Au moins obérer les plans, défier l’arrogance et hâter la chute de ses agents. Les vieilles méthodes étant désormais caduques, il faut penser les modalités d’une nouvelle forme de révolte : se faire grain de sable, se faire hacker, se faire écharde, souder des communautés souterraines. Et contre l’hypervitesse, ralentir — la lenteur, ce nouveau rythme révolutionnaire ! — et puiser patiemment dans le passé tout ce qui offre de quoi réinventer l’avenir. Le dernier opus de Yo La Tengo, explicitement intitulé “There’s A Riot Going On”, plus de trente ans après les débuts du groupe d’Hoboken (New Jersey), se situe là, précisément. C’est une salve — mais une *salve nuptiale*. Mise au point avec son fondateur, chanteur et guitariste : Ira Kaplan.

ROCK&FOLK : Votre dernier album, “Fade”, remonte à cinq ans. Que s’est-il passé entre-temps ?
Ira Kaplan : On n’a pas arrêté de travailler. Il y a deux ans environ, on a sorti une suite à un premier album de reprises, “Fakebook” sorti en 2009. Cette suite, “Stuff Like That There”, fut l’occasion de retrouvailles avec notre ancien guitariste, Dave Schramm, qui avait participé aux premiers albums du groupe. On a donné des concerts, et notamment une performance, il y a un an, pour le Big Ears Festival, à Knoxville, Tennessee. C’était un magnifique hommage à Sun Ra, une longue improvisation bruitiste sur deux soirs, avec plein d’artistes de différents univers musicaux, où l’on a joué, entre autres, avec Lambchop.

R&F : Qu’est-ce qui a décidé la confection de ce nouvel album ?
Ira Kaplan : Je crois que le processus de création, chez nous, ne correspond pas à une décision à partir de laquelle on entrerait en studio pour enregistrer un nouvel album. On travaille toujours, on enregistre, on tente différentes idées, et soudain quelque chose semble se mettre en place, on se dit : *“Ah, ça sonne bien!”* et on se met à travailler dessus.

Photo Michael Lavine-DR

“Sans limite, sans contrainte”

En définitive, on est toujours sur quelque chose qui prend forme ou pas. On ne revient pas au travail, on y est toujours ! Pour “There’s A Riot Going On”, ça s’est passé de la même façon.

R&F : Pourquoi ce titre ? Comment faut-il lire la référence à l’album homonyme, sombre, pessimiste, désenchanté de Sly & The Family Stone sorti en 1971 ? D’ailleurs, faut-il y lire une telle référence ?
Ira Kaplan : Je dirai juste qu’on a longtemps travaillé sur des morceaux sans immédiatement réaliser qu’il y aurait finalement un album. On a accumulé des choses, et on ne savait même pas pourquoi on voulait en enregistrer certaines. De son côté, James *(McNew, bassiste du groupe)* s’éclatait avec Pro Tools, sur lequel il rassemblait plein d’idées. Et plus il utilisait ce logiciel, plus il en était dingue et plus encore il amassait de choses, parfois à partir de vieux morceaux non utilisés ; et il nous les proposait ensuite. Tout s’est fait finalement de manière assez progressive, plutôt lentement, mais on a bossé dur. Nous n’avions pas du tout de plan. Au bout d’un moment, on était assez excités de voir le projet prendre forme, de se dire : *“C’est un album !”* Et il y a un moment dans ce long processus où l’idée est venue de l’appeler “There’s A Riot Going On”. Ça collait parfaitement avec ce que l’on était en train de faire, et ce que l’on voulait faire. Et ce n’est que tout à la fin de ce processus que John *(McEntire, batteur de Tortoise et producteur du précédent album “Fade”)* s’est chargé du mixage à Chicago. Mais nous avions tout agencé nous-mêmes en amont, selon notre propre rythme et dans une entière liberté. On n’était pas dans le schéma classique où l’on doit rassembler des morceaux pour être prêts ensuite à entrer en studio.

R&F : Ce qui surprend dans cet album, dès les premières écoutes, c’est l’espace. Il est moins hétéroclite que beaucoup des précédents, mais il y a une grande richesse au niveau de la production, une unité. Il y a aussi beaucoup d’espace…
Ira Kaplan : Oui, mais je ne suis pas sûr que ce soit si différent de ce que nous avons fait auparavant. La différence, c’est que, là, on enregistrait sans aucune limite, sans aucune contrainte de planning. On accumulait, on revenait en arrière, on prenait notre temps. Beaucoup de chansons contiennent plusieurs couches sonores, mais ce n’est pas un simple empilement, on soignait les détails, les textures. Et oui, il devait y avoir de l’espace, c’est ainsi que nous voulions que sonne l’album. C’est un bon mot, *spacieux*.

Tout est politique

R&F : Est-ce un album politique?
Ira Kaplan : Vous savez ce qu’on traverse en ce moment aux Etats-Unis, parce que vous en entendez aussi assez parler, avec cette comédie grotesque du *Trump show*. Alors, est-ce que faire un album peut ne pas être un acte politique ? Si vous écoutez, comme sur un juke-box, un album de Carole King, les Four Seasons, les Jersey Boys, ou même “Mamma Mia” d’Abba, ce sont toujours, à un certain degré, des actes politiques, même s’il n’y est pas explicitement question de politique. Mais là, aujourd’hui, c’est inévitable. Je crois que tout est politique, oui, que tout a toujours un enjeu politique.

R&F : Vous sentez-vous des affinités particulières avec certains artistes actuels ? Avez-vous le sentiment de former une communauté ?
Ira Kaplan : Oui, toujours. A la fin de l'année dernière, nous avons donné huit concerts à l'occasion de Hanoukka, ce que nous faisons depuis 2001 et régulièrement depuis 2012. Jusque-là, nous jouions au Maxwell's à Hoboken, qui a fermé. Et l'année dernière, plus que jamais, il n'était question de rien d'autre que de ça, d'une communauté, de rassembler une communauté. On a donc invité différents groupes ou artistes à venir jouer avec nous chaque soir au Bowery Ballroom, à New York ; des amis de longue date comme David Johansen, ou des artistes avec qui nous souhaitions jouer, parce que nous les admirons, comme Amy Poehler ou Fred Armisen.

R&F : Quelle signification revêt cette fête juive pour vous ?
Ira Kaplan : C'est très simple, je suis moi-même Juif. Je n'ai jamais été religieux, et la seule fois où je suis entré dans une synagogue c'était lors d'une manifestation contre la guerre au Vietnam ou pour la bar-mitsvah de deux copains... Jouer pour Hanoukka, au début, avait un côté fun du genre : *"Wow, on va jouer huit jours d'affilée au même endroit !"* C'était mi-sérieux, mi-fun ! Et pour la part sérieuse, je crois que j'aime tout simplement prendre la défense d'Hanoukka, de sa signification. Noël prend toute la place, il faut sauver Hanoukka !

R&F : Il y a peu de groupes qui, comme vous, ont autant célébré, à travers différents albums de reprises, l'histoire de la musique pop ! Quelle est la signification de ce rapport si étroit à l'histoire ?
Ira Kaplan : En 1990, on avait sorti cet album essentiellement composé de reprises, "Fakebook". A ce moment-là, nous n'avions plus de groupe, nous n'étions plus que tous les deux, Georgia *(Hubley, batteuse, co-fondatrice de YLT et épouse d'Ira Kaplan)* et moi. Nous avions tout un répertoire de chansons que nous jouions de manière tout à fait instinctive, primaire, parfois en concert ou lors d'interviews à la radio, ou même dans des magasins de disques. On s'est décidés à les enregistrer, en invitant d'autres amis à jouer avec nous, dont Dave Schramm ou le bassiste Allan Greller. C'était très différent de ce que nous faisions habituellement. Et l'idée est revenue en 2012, pour "Stuff Like That There". Ce qui est certain, c'est que "There's A Riot Going On" est déjà en germes dans "Stuff Like That There" ; l'idée de donner une suite au premier album de reprises a eu un impact sur ce qui allait donner ensuite "There's A Riot Going On". Mais pour revenir à votre question, il n'y a pas vraiment de plan dans tout ça. Nous jouons les chansons de groupes que nous aimons, comme tout passionné de musique, et parce que nous aimons passer d'un style à un autre. Il ne s'agit pas exactement de célébration, je préfère parler d'hommage. Nous aimons jouer ces chansons et j'espère que nous le faisons bien.

Très personnel

R&F : Croyez-vous, comme Louis Armstrong, que *"le rythme sauve le monde"* ?
Ira Kaplan : J'aimerais y croire ! Je sais à quel point ce que nous faisons, en particulier sur scène, a un sens très personnel pour nous, et je sais que cela en a un aussi pour ceux qui viennent nous écouter. Mais je ne conceptualise pas, je ne me focalise pas là-dessus... Je ne suis pas Louis Armstrong ! ★

Album *"There's A Riot Going On"* *(Matador/ Beggars)*

Jukebox

Yo La Tengo est un cas d'école pour le répertoire de reprises que le groupe a étoffé dès son premier simple en 1985, publié avec en face B, une reprise de "A House Is Not Motel" de Love. Suivirent ensuite, tous azimuts, les Stones, Daniel Johnston, Petula Clark, Replacements, Eels, Billy Joel, T Rex, Jackson Browne, Archie Bell, Yoko Ono... La liste est longue — à peu près 70 titres — et exigerait à elle seule une étude approfondie de ces versions parfois méconnaissables.

"ROUTE 66"
("Yo La Tengo Is Murdering The Classics", 2006)
Quelle idée géniale ! Le groupe enregistre ce hit de 1946 de Nat King Cole en direct depuis les studios de la station de radio WFMU et confie le chant à une petite Lela qui assure le job... depuis son téléphone, alors que le groupe joue down tempo derrière elle. Le rock'n'roll, l'enfance de l'art.

"LITTLE HONDA"
("I Can Hear The Heart Beating As One", 1997)
Ou comment faire du dernier morceau surf des Beach Boys — qui en 1964 fut aussi l'une des premières apparitions du son fuzz — un hymne indie-pop, où l'alliance entre déluge de distorsion et voix distanciée d'Ira Kaplan est l'une des signatures du groupe. Sévèrement addictif.

"I'M SO LONESOME I COULD CRY"
("Stuff Like That There", 2015)
Version acoustique de la sublime complainte hillbilly de Hank Williams, gravée en 1949.

YO LA TENGO IS MURDERING THE CLASSICS
WFMU STUDIO, JERSEY CITY
WE'D LIKE TO THANK JOE IN HACKENSACK... HE'S PLEDGED 75 DOLLARS AND SAYS WE'D LIKE TO HEAR "YOU MAY BE RIGHT."
ONE MINUTE LATER
FRIDAY NIGHT I CRASHED YOUR PARTY... SATURDAY I SAID I'M SORRY...
HACKENSACK
WELL, I GUESS IT'S FOR A GOOD CAUSE...

Le chant rêveur de Georgia Hubley, avec pour contrepoint la voix d'Ira Kaplan et la guitare parcimonieuse de Dave Schramm, en fait une magnifique balade blues.

"YOU CAN HAVE IT ALL"
("And Then Nothing Turned Itself Inside-Out", 2000)
Magnifique appropriation de ce bijou disco de 1974 chanté initialement par George McRae (et écrit par Harry Casey des KC & The Sunshine Band). Le tempo est ralenti, la voix de Georgia Hubley est de la soie, celles de Kaplan et de McNew miment les cordes et les cuivres, et les arrangements, jusqu'à ce violon final, sont d'une époustouflante beauté.

"TOO LATE"
("Genius + Love = Yo La Tengo", 1996)
Cette cover d'un titre déniché dans le deuxième album de Wire, "Chairs Missing" (1978), est intéressante pour son *unheimliche* fidélité, jusqu'à la voix de Kaplan ressemblant à s'y méprendre à celle de Colin Newman. Peu importe, c'est parfait et terriblement excitant !

"NUCLEAR WAR"
version 2 et 3 (EP "Nuclear War", 2002)
De cette déclamation funkoïde enregistrée en 1982 par Sun Ra et publiée sur un label post-punk, YLT fait vriller les guitares et groover un chœur d'enfants, pour finir, sur la troisième version proposée par le disque, sur un irrésistible crescendo *free* de 15 minutes avec Susie Ibarra aux fûts, Daniel Carter et Roy Campbell aux cuivres.

"WITH A GIRL LIKE YOU"
(Condo Fucks, "Fuckbook", 2009)
En 2008, YLT joue incognito au Magnetic Field à NYC sous le nom de Condo Fucks et enregistre dans la foulée un album, en 2009, sur lequel ils reprennent les Groovies, Slade ou Richard Hell, mais c'est cette perle des Troggs qui fascine, avec Hubley au chant noyé sous une épaisse distorsion : une merveille lo-fi !

"FRIDAY I'M IN LOVE"
("Stuff Like That There", 2015)
Impossible de finir ce set sans la version apaisée du tube de Cure, époque "Wish" (1992). "Friday I'm In Love" perd en hystérie ce qu'il gagne en mélancolie — et devient ce qu'il aurait pu aussi bien être sous la plume du plus grand bipolaire de la pop, Robert Smith ! A.B.

Photo Godlis-DR

“En 1966, j’ai entendu une guitare fuzz à la radio… C’était ‘Psychotic Reaction’ ”

PAUL MAJOR

Le chanteur et guitariste d’**Endless Boogie** est aussi un collectionneur acharné de raretés psychédéliques. Il vient de consacrer un livre et une compilation au sujet.

RECUEILLI PAR THOMAS E FLORIN

Paul Major aurait pu devenir un brillant mathématicien, appartenir à cette génération pionnière dans l’informatique qui, en révolutionnant notre quotidien, pèse désormais des dizaines de milliards de dollars. Tout cela aurait pu arriver si un grave événement n’avait chamboulé sa vie : à l’âge de 12 ans, en 1966, Paul Major a découvert Count Five. Un demi-siècle plus tard, l’homme en porte encore les stigmates. Des cheveux longs, une collection de disques insensés, un groupe nommé Endless Boogie, une Les Paul à laquelle il arrache des solos pouvant durer un quart d’heure… Paul Major témoigne, avec une compilation de ses groupes obscurs favoris nommée “Feel The Music” et un livre du même nom revenant sur sa vie et ladite collection… Les chances de Paul Major de devenir un grand de ce monde furent donc laminées en moins de 3 minutes 30 par une chanson de Count Five. Et le pire, c’est qu’il a l’air heureux.

Rencontre avec la fuzz

ROCK&FOLK : Paul, n’y allons pas par quatre chemins : pouvez-vous nous parler de l’accident qui a bouleversé votre vie ?
Paul Major : Complètement… Ça a été un sérieux changement dans ma vie… Je savais que les Beatles et les Rolling Stones existaient, mais je n’y prêtais aucune attention. A 12 ans, en 1966, j’ai entendu une guitare fuzz à la radio… C’était “Psychotic Reaction”.

R&F : Oui…
Paul Major : Count Five. Ça m’a changé, immédiatement… Je ne m’intéressais plus désormais qu’à la guitare fuzz et à la musique psychédélique.

R&F : Quelle *réaction* avez-vous eue ?
Paul Major : Ça m’a beaucoup excité. Pour moi, c’était comme subir une invasion venue de l’hyperespace. Ça semblait si nouveau. Voir le garage rock devenir le rock psychédélique sous mes yeux…

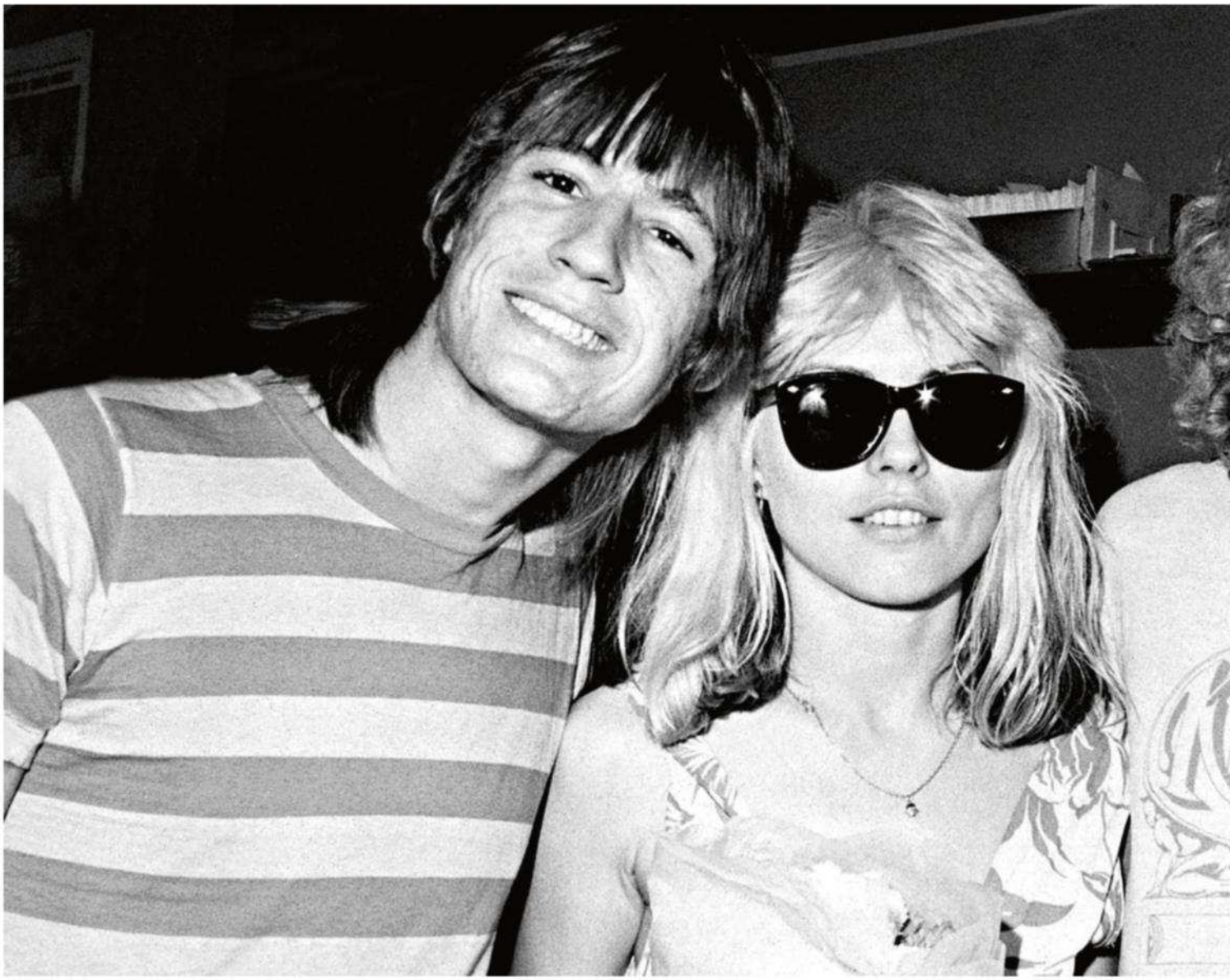
R&F : Qu’est-ce qui vous intéressait avant ?
Paul Major : J’étais déjà fasciné par les soucoupes volantes et la science-fiction. Mais j’aimais surtout les mathématiques. A l’école, mes profs pensaient que j’étais un génie, donc on me faisait prendre des cours en plus, le soir. Mais à 12 ans, qui a envie d’avoir des cours de maths supplémentaires ? Après cette *rencontre* avec la fuzz, j’ai laissé tomber. Puis, j’ai entendu ce qui se passait à San Francisco, ces hippies, ces groupes qui vivaient dans de grandes maisons et qui n’avaient même plus besoin d’argent, ces filles pieds nus courant autour et qui ne faisaient qu’écouter de la musique… Tout ça a envahi mon imagination.

R&F : C’était l’inverse de l’ambiance de Louisville, Kentucky, où vous viviez ?
Paul Major : Chez nous, tout cela était considéré comme une menace. *“Les barjots bourrés de LSD s’emparent du monde !”* La plupart des gens considéraient que cette jeunesse devenait simplement folle à cause des drogues et que la fin du monde approchait. Je me souviens de la première fois que j’ai vu quelqu’un avec une coupe de cheveux à la Beatles, tout le monde dans le voisinage se disait : *“Oh non ! C’est fini, ils l’ont capturé !”* Et moi, j’étais évidemment ravi.

R&F : Vous aviez vraiment une façon très perverse de choisir vos disques : vous cherchiez de très longues chansons avec les noms les plus bizarres possible.
Paul Major : Je n’avais aucun moyen, à cette époque, de prendre de la drogue. Je ne savais même pas comment me procurer un joint. Alors j’essayais de trouver ces longues chansons et j’imaginais, en regardant les pochettes, qu’en écoutant ça, ça allait être comme un trip sous LSD. Quelques années plus tard, aux fêtes, vers 16 ans, j’ai apporté “White Light/ White Heat” du Velvet Undergound et je mets “Sister Ray”

Photo DR

WAR
WOMEN
VIVIAN GIRLS
PONYTAIL
VIETNAM BAND



“On a fédéré tous les fans des Stooges de la région”

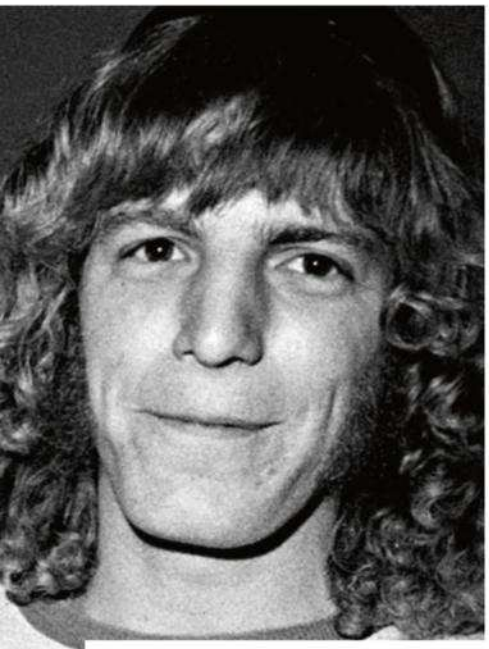
et les autres gamins, qui aimaient Jethro Tull, se bouchaient les oreilles et pleuraient, complètement défoncés : *“Mais c’est quoi ce bruit horrible ?”* Pareil quand je leur ai mis Silver Apples : *“Mais c’est quoi ? Le disque a un problème ?”* Même avec eux, j’étais un banni.

R&F : Quand avez-vous rencontré Wolf Roxon avec qui vous avez joué pendant des années ?
Paul Major : Fin 1972, à l’université de St. Louis, dans le Missouri. Si ça a collé si vite, c’est qu’il était, comme moi, l’un des rares fans des Seeds, des Stooges et du MC5... On a fondé les Moldy Dogs. Wolf était très ambitieux et comme il n’y avait aucun endroit pour jouer notre musique, on est allé voir les salles, on leur a demandé de nous faire confiance, de nous laisser jouer. Et on a fédéré tous les fans des Stooges de la région.

R&F : Pourquoi avez-vous choisi tous deux de partir à Los Angeles ?
Paul Major : En janvier 1977, on a joué dans le premier festival punk de St. Louis. On a eu un peu de succès, on est sortis de la salle contents de nous, et là, il y avait de la neige partout, un blizzard pas possible. On s’est dit qu’il fallait se casser. Soit on allait en Californie, soit à New York. Mais comme c’était l’hiver, on s’est dit que la Californie serait plus sympa. Donc on est partis, dès le lendemain.

R&F : Il y a une très belle photo de vous avec Debbie Harry chez Bomp Records à Los Angeles. Est-ce que Jeffrey Lee Pierce y travaillait déjà comme vendeur ?
Paul Major : Je ne me souviens pas... Peut-être. J’ai bien sûr rencontré Greg Shaw, surtout en tant que collectionneur de disques. Je me rappelle aussi des Nerves, de quelques groupes... On parlait avec tout le monde dans cette toute petite scène qui n’allait exploser que l’année suivante. Il ne devait pas y avoir plus de 100 personnes dans le punk à Los Angeles en 1977. Par exemple, on était devenus potes avec les Germs avant qu’ils montent le groupe. Ils étaient un peu glam avec des coupes de cheveux typiques de fans de Bowie.

R&F : C’est en arrivant à New York que vous avez découvert que votre collection de disques comportait beaucoup de raretés qui valaient pas mal d’argent.
Paul Major : Gamin, j’achetais juste des disques un peu obscurs, en tout cas que les gens considéraient obscurs. Mais je n’avais aucune idée, à l’époque, qu’un disque du 13th Floor Elevators valait plus d’argent qu’un disque des Box Tops. Ce fut une révélation de découvrir ce monde des collectionneurs de disques. Je me souviens qu’à New York, j’ai vu un disque des Mooving Sidewalks au mur d’un disquaire spécialisé à 50 dollars. Et je me suis dit : *“Quoi ? 50 dollars ! Mais j’ai un exemplaire de ce truc.”* Le Chocolate Watch Band, le garage punk sixties, j’ai découvert



La court des Count

Des capes de vampires, une durée de vie brève, un album, six singles (dont un hit définitif) : Count Five est le mètre étalon du rock garage. Un quintette de gamins donc, qui se forme à San Jose, Californie, et décide de répondre avec classe et innocence à la British Invasion. En 1966, Double Shot publie "Psychotic Reaction", tuerie gavée de fuzz et d'harmonica qui se classe à la cinquième place des charts américains. Le début d'une grande carrière ? Non, John Byrne et ses amis ont préféré tout arrêter pour poursuivre leurs études. Le culte Count Five pouvait commencer...

"Ça intéressait d'autres personnes que moi"

que ça intéressait d'autres personnes que moi. Après ça, j'ai commencé à regarder les magazines de collectionneurs, comme Goldmine, et j'ai vu que le garage se vendait, mais pas encore le rock psychédélique. J'ai donc décidé d'acheter des copies supplémentaires de ces disques pour les revendre. C'est comme ça que j'ai commencé à faire mon propre catalogue.

Dans le bac à soldes

R&F : Ce qui vous excite le plus, ce n'est pas de trouver un album que vous savez avoir de la valeur, mais de continuer à défricher…

Paul Major : Complètement. Quand j'ai pris conscience de la valeur des disques et que je gagnais ma vie comme cela, à chaque fois que j'arrivais dans un magasin, je me précipitais dans le bac à soldes où se trouvaient tous les disques bons pour la poubelle, et je me mettais à chercher. Et là-dedans, on trouvait tout ce qui était inconnu pour 25 ou 50 cents. Dès que j'en voyais un qui semblait obscur et primitif, je l'achetais. C'était très excitant. Comme entrer dans un monde secret. Et quel risque je prenais ? Je pouvais en avoir 50 pour 10 dollars. Et je les écoutais tous pour trouver la perle rare. C'est là que je me suis mis à beaucoup m'intéresser aux disques autoproduits, qui pouvaient rester des années dans les bacs.

R&F : A New York, vous fondez les Sorcerers qui était un groupe assez heavy pour la scène. Avec qui trainiez-vous là-bas ?

Paul Major : On traînait surtout au Max's Kansas City. C'était une époque où tout le monde se côtoyait. Bien sûr, les Ramones ou les Talking Heads ne jouaient plus dans le petit club, mais la scène était encore minuscule, seulement quelques centaines de gens. J'achetais des disques à Charles Ball, l'associé de Terry Ork chez Ork Records. Alex Chilton et Chris Bell étaient dans le coin... Donc on jouait au milieu de tout ces gens, un rock très influencé par Hawkwind et Motörhead. Nos morceaux commençaient comme du hard rock puis partaient dans des jams space rock...

R&F : Vous avez conservé cette formule pour Endless Boogie.

Paul Major : On voulait un groupe qui puisse garder le rythme et que ce rythme devienne une transe. Les gens y voient plein de choses. On nous a dit qu'on était un mélange entre rock sudiste et krautrock. Pourquoi pas ? Mais tout vient de Jesper, le guitariste, qui lance des riffs. On jamme à partir de ça.

Sur la plage, à New York

R&F : Comment avez-vous eu l'idée de faire le livre et la compilation "Feel The Music" ?

Paul Major : Ça a commencé il y a quelques années. Johann, qui a une galerie et jouait au début d'Endless Boogie, possédait tous mes catalogues de ventes par correspondance des années 80 et 90. Il aimait les descriptions que j'y faisais, le fait que j'écrivais des trucs un peu dingues sur ces disques, quand j'essayais de convaincre d'autres personnes d'acheter ces albums que personne d'autre que moi n'avait entendus. Il voulait faire ce livre avec toutes les copies de mes catalogues, mais ça aurait été trop gros, plus d'1,5 million de mots, quelque chose de deux fois plus long que la Bible. On a donc mélangé mes archives personnelles avec des passages des catalogues. Au moment où le livre était presque terminé, on m'a proposé de faire une compilation pour l'accompagner.

R&F : Que va-t-il se passer en 2018 ?

Paul Major : On va tourner avec Endless Boogie. Je travaille sur le deuxième volume de la compilation "Feel The Music". Je commence un nouveau groupe nommé The Prisons, un *jam band* psychédélique. Je vais faire un peu le DJ et continuer à écrire. Les trucs habituels en fait. En ce moment, je vis sur la plage, à New York, dans un coin cher aux Ramones qui s'appelle Rockaway... Un nom absolument parfait pour moi. ★

Livre et compilation *"Feel The Music" (Anthology/ Mexican Summer)*

Photos DR

“Jimmy Page adorait notre groupe”

FABIENNE SHINE

L’emblématique chanteuse de **Shakin’ Street** sort un nouvel album sous son nom et revient sur l’histoire d’un groupe qui avait l’attitude, les chansons, le producteur, mais aurait peut-être connu un autre destin s’il avait opté pour le français... *Who knows ?*

RECUEILLI PAR STAN CUESTA

Fabienne Shine, la chanteuse de Shakin’ Street, groupe mythique du rock français, vit à Los Angeles depuis des décennies. Elle a des histoires à raconter. Beaucoup. Elle a connu du beau monde, vécu des aventures incroyables. Dans les sixties, elle a fréquenté la bande du Drugstore, été mannequin et actrice en Italie, traîné avec Clémenti, Kalfon et consorts, entre la Coupole et Positano, Nico et le Living Theatre : “*J’ai découvert un monde absolument fascinant d’artistes et de gens complètement illuminés. C’était vraiment mon univers, cette beauté et cette créativité qui étaient partout, c’était fou…*” Et puis, bien sûr, il y a eu le rock’n’roll, à une époque où ce n’était pas qu’un mot, mais bien la promesse d’une existence plus libre, folle et excitante, vécue à cent à l’heure, toujours avec style, comme s’en souvient Marc Zermati, qui connaît Fabienne depuis toujours, ou presque : “*Elle était sortie avec Jimmy Page, Johnny Thunders, c’était le prototype même des très belles filles des sixties, très classe, toujours bien habillées… Elle se baladait avec deux lévriers afghans !*”

Dans le jet privé de Led Zeppelin

ROCK&FOLK : Vous côtoyiez des acteurs, des peintres… Mais le rock ?

Fabienne Shine : J’avais 17 ans, j’errais dans Paris, très sensible à sa beauté, à ce climat qui existait dans les années 1970... Rue des Lombards, j’ai entendu une musique fulgurante, industrielle, mystérieuse. Ça venait d’un magasin tout noir, vraiment bizarre, dans lequel il n’y avait rien, que des vinyles et des posters. Et quatre mecs assis sur un banc. C’était l’Open Market. J’ai demandé : *“C’est qui ce groupe ?”* Et Marc Zermati, qui était tout jeune, m’a dit : *“C’est Chrome. On a les albums, là.”* C’était le premier disque de Damon Edge, mon futur mari !

R&F : Comment est né Shakin’ Street ?

Fabienne Shine : Valérie Lagrange et Jean-Louis Aubert avaient un groupe, avec Louis Bertignac. Ça devait être en 1976... Ils habitaient tous ensemble, vers Bastille, un grand appartement. J’étais souvent là-bas, ça jouait dans toutes les chambres, Bertignac avec sa guitare, Valérie qui chantait dans une autre pièce avec Jean-Louis. Je buvais du petit lait, j’étais heureuse... Un jour, Jean-Pierre Kalfon m’a dit : *“Viens les voir en concert ce soir, tu joueras de l’harmonica, si tu veux.”* Mes premiers balbutiements dans le monde de la musique... J’ai rencontré Eric Lewy ce jour-là, qui m’a demandé : *“Tu veux faire un groupe ?”* Je lui ai répondu : *“OK, mais je veux du lourd...”* Je sortais d’une tournée avec Led Zeppelin à travers les Etats-Unis, j’avais voyagé dans leur jet privé... Je n’avais pas la grosse tête, mais j’étais contaminée.

R&F : Vous avez embauché Louis et Corine ?

Fabienne Shine : Louis, un amour, a accepté tout de suite. On cherchait un bassiste, mais ils étaient tous trop grands pour nous, on était tout petits... Louis m’a dit : *“Tu sais, je sors avec une petite mignonne, elle apprend la basse.”* C’était Corine Marienneau. Restait à trouver un batteur. Louis, encore : *“Il y a une école près de chez moi, je vais aller voir.”* Et il a trouvé Jean-Lou Kalinowski, qui était très jeune et très bon...

R&F : Et vous voilà au premier festival punk de Mont-de-Marsan !

Fabienne Shine : Marc a dit : *“Ça m’intéresse, je peux vous trouver des concerts.”* On a fait le Bataclan, le Déjazet, le Gibus, tous les clubs de l’époque. On n’avait pas d’album, rien. Il nous a complètement embarqués dans un créneau punk rock anglo-saxon. Le fait que je chante en anglais n’était pas du tout un problème pour lui. Il nous a obtenu des trucs absolument géniaux. Je me souviens également des Sex Pistols au Bois de Vincennes. Là, je me suis pris une claque. Les Anglais étaient formidables. Toutes ces filles avec des petits couteaux sur leurs porte-jarretelles, leur maquillage savant, Siouxsie... C’était extraordinaire. J’avais connu ces gens-là quand j’étais avec Johnny Thunders. La scène punk m’a beaucoup séduite. Et puis, on a fait Mont-de-Marsan, en 1976 et en 1977, les deux...

Photo Pierre Terrasson

“On voulait s’appeler Speedball”

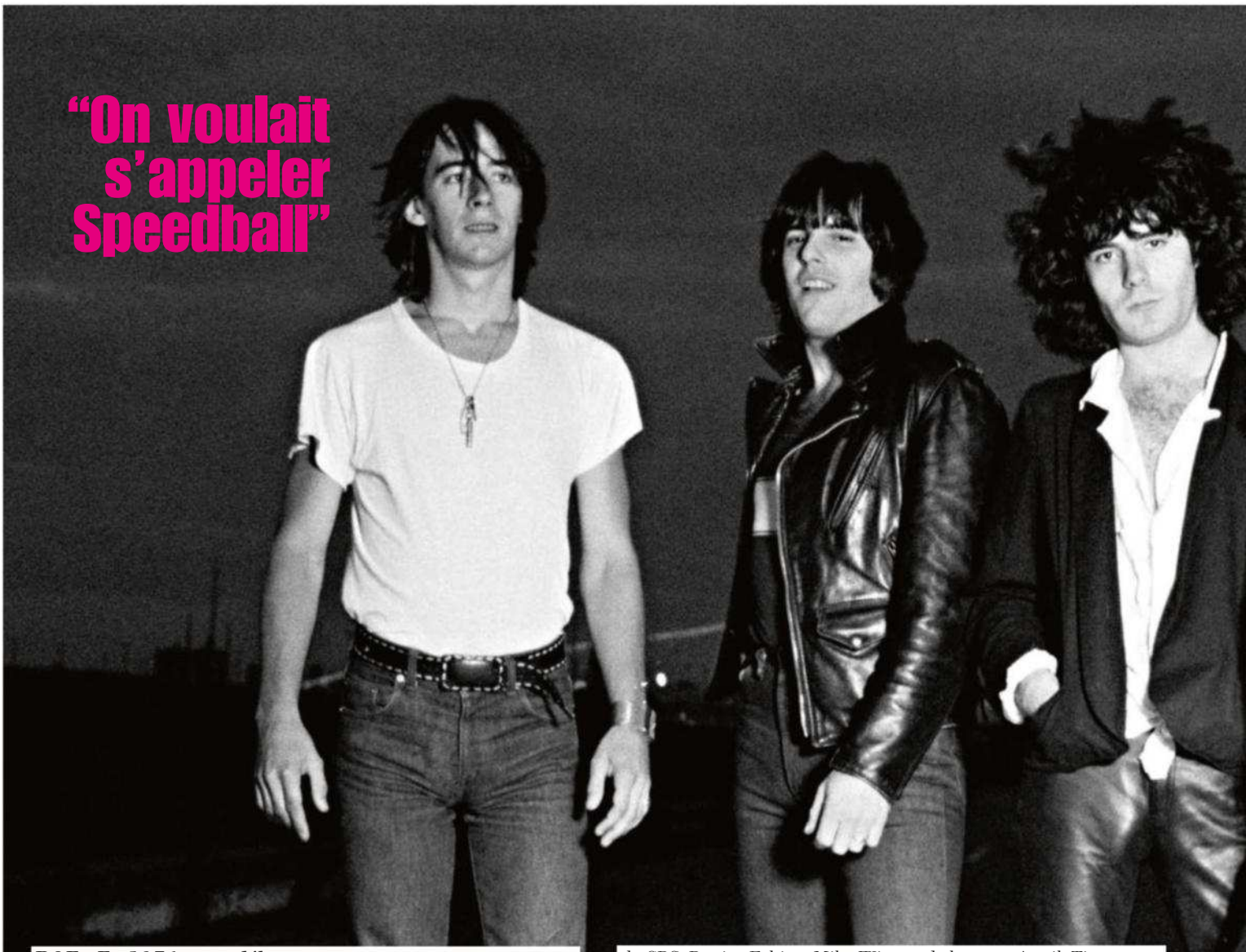


Photo Getty Images

R&F : En 1976, vous débutiez…
Fabienne Shine : On était assez quelconques, je ne savais pas chanter, je n’avais pas cultivé mon look, j’étais un peu hippie sur les bords, mais ça a quand même été un truc énorme pour nous. On voulait s’appeler Speedball. J’ai dit ça à Marc, qui a fait une moue… On est monté sur scène et on l’a entendu annoncer au micro : *“Et maintenant, un nouveau groupe français, Shakin’ Street ! — Mais Marc, tu t’es trompé ! C’est pas nous.”* Il m’a fait un geste de la main : *“Va, va ! Va chanter, ça suffit !”* Il avait bien raison, c’était un super nom, tiré de la chanson que Fred Smith avait écrite avec le MC5. Plus tard, Fred a voulu me rencontrer, un soir, à la Coupole. Il était très doux, il m’a demandé qui avait eu l’idée du nom… J’ai dit que c’était Marc Zermati. Il a fait : *“Ah, oui.”* Tout le monde connaît Marc !

R&F : En 1977, le deuxième Mont-de-Marsan vous a valu de signer avec CBS ?
Fabienne Shine : Il y a eu cette photo où je suis à genoux, en short, qui a fait un malheur. Elle a fait le tour du monde ! On était un petit groupe de rien du tout, et après nous, il y avait des pointures, des Anglais. Et qui est passée en photo dans les magazines anglais ? CBS est venu nous voir jouer et nous a proposé un deal pour deux albums. On était fou de joie, même si on devait signer avec Marc, chez Skydog, pour un single. Je crois qu’il m’en a un peu voulu. Parce que tout ça, c’était grâce à lui… C’est lui qui nous avait découverts.

R&F : Le premier album, “Vampire Rock”, n’a pas marché…
Fabienne Shine : On l’a fait à Londres, avec un producteur français de CBS, Patrice Fabien, Mike Winter à la basse et Armik Tigrane, un copain de la bande à Higelin et Lagrange, à la guitare. Louis et Corine étaient partis parce que Corine voulait chanter en français. J’aurais mieux fait de l’écouter ! Téléphone est sorti en même temps et a explosé. C’était dingue. A côté, nous… les gens faisaient : *“Shakin’ Street, bof, en plus ils chantent en anglais, on comprend rien !”*

Devant 100 000 personnes

R&F : Mais vous avez continué à tourner…
Fabienne Shine : Oui, même en Angleterre. Chrissie Hynde, que j’avais connue à Paris avec les Frenchies, faisait la queue pour venir nous voir ! On a fait la première partie des Heartbreakers et j’ai revu Johnny. C’est cette nuit-là qu’il a écrit “You Can’t Put Your Arms Around A Memory”. Ça risque de déplaire à beaucoup d’Américaines qui n’y croient pas… Mais il m’a appelée dans la nuit et il m’a dit que c’était pour moi, pour nous. Il me l’a chantée au téléphone. Un jour, je la reprendrai, avec un orchestre philarmonique. Tellement de gens l’ont chantée, Blondie, Ronnie Spector, etc. Mais j’ai envie de la faire différemment…

R&F : Puis il y a eu le deuxième album, international…
Fabienne Shine : Marc, que j’admirais pour son érudition rock’n’roll, m’avait fait découvrir Blue Öyster Cult, “Don’t Fear The Reaper”, en me disant, *“C’est un groupe super, mais c’est surtout le producteur qui est bien, qui leur a donné ce son. Il s’appelle Sandy Pearlman.”* Quand ils sont passés à Paris, je suis allée en coulisses. Il y avait une fête,

avec Keith Richards et Anita, qui était une copine ; cette Allemande farfelue, Nina Hagen ; Jeff Beck, qui me montrait ses mains et me disait : *"Moi, je ne suis pas marié !"* Bref... J'ai trouvé Pearlman. Je lui ai demandé de nous produire ! Quelques temps plus tard, il a dit OK. Incroyable. On rêvait.

R&F : Et Ross The Boss, le guitariste des Dictators ?
Fabienne Shine : On a eu un gros problème avec Armik, qui avait vendu sa guitare pour... s'acheter quelque chose. Pearlman a fait : *"Je vous en trouve un autre."* Et c'est comme ça que Ross a descendu les escaliers de notre local de répétition avec sa petite guitare noire, son blouson noir, il était mignon comme tout. Je me suis dit : *"Bon, c'est un petit musicien rock."* Il a ouvert son étui, toujours avec le sourire, très pro, s'est branché et... il nous a collés au mur ! C'était une autre dimension. Sandy Pearlman a dit à CBS : *"OK, j'ai amené un guitariste, il faudrait que je fasse leur prochain album."* Et voilà. On a fait le disque, une tournée américaine. C'était la tournée *Black & Blue* : Black Sabbath et Blue Öyster Cult ! On a joué avec Cheap Trick, AC/DC, etc. Devant 100 000 personnes...

R&F : Mais ?
Fabienne Shine : Quand on est revenus en France, après cette tournée absolument faramineuse, on a senti une certaine froideur chez CBS... Ils voulaient qu'on chante en français. Parce que Trust vendait des millions d'albums, avec "Antisocial". Jean-Marie Poiré, l'ex-chanteur des Frenchies et futur metteur en scène du "Père Noël Est Une Ordure", nous a écrit des textes, dont "La Môme Des Villes". Jimmy Page, qui était passé me voir au studio, joue dessus. Il adorait notre groupe, c'était un vrai fan !

R&F : Il vous a appris la guitare ?
Fabienne Shine : Il me donnait des cours et m'enfermait à clé ! Je travaillais ses accords pendant des heures... Il me montrait ses trucs, comme le *picking*. Enfin non, ça, c'est surtout John Cale, quand j'habitais chez lui, à Londres. Je jouais dans sa cuisine, par terre. Il avait une belle maison...

Mon grand retour

R&F : Et ce troisième album en français ?
Fabienne Shine : On l'a enregistré, et CBS ne l'a pas aimé. Ça a été la fin de Shakin' Street. Mais il existe. Quelqu'un l'a piraté. Jean-Marie avait aussi écrit "Je Suis Une Fille De Nulle Part", qui est sur mon nouveau disque, mon grand retour. Tous mes amis sont là : Mike, Norbert Krief, de Trust, Ross The Boss et JP Thunderbolt, des Dictators, les frères Bouchard, de Blue Öyster Cult, etc.

R&F : Le rêve rock'n'roll continue...
Fabienne Shine : Avec ce nouvel album, j'ai l'impression d'avoir vécu un conte de fée, entourée de gens incroyables, toutes mes stars préférées. Mais il y a eu un côté négatif. J'ai toujours été avec des musiciens de rock qui ont pourri ma vie privée... Je n'ai pas de regrets, je m'en suis bien sortie. Je suis une survivante. Mais le rock'n'roll m'a pourri la vie ! Je n'aurais peut-être pas dû... Mais que faire d'autre ? ★

Album *"Don't Tell Me How To Shake It" (fabienneshine.com)*
Livre *"Sexe, Drogues & Rock'N'Roll, L'Hallucinante Saga D'Une Muse Electrique" de Jean-Eric Perrin (Romart)*

"Shakin' Street"

(CBS, 1980, réédition vinyle Sony 2017)

Le deuxième album, produit par Sandy Pearlman (Blue Öyster Cult, The Clash) avec Ross The Boss (The Dictators) à la guitare. Marc Zermati : *"Avec un groupe comme ça, on pouvait viser l'international, c'était beaucoup plus facile qu'avec Asphalt Jungle. Il y avait quelques bons morceaux. 'Solid As A Rock', c'était un très bon morceau, un tube potentiel énorme."*

Dans son esprit, l'univers tourne autour du trois, de la Sainte Trinité aux feux de circulation

LE MYSTERIEUX JACK WHITE

A l'heure où il redevient chanteur et sort un nouvel album, plongée dans le cerveau du mystérieux monsieur White, homme aux multiples et obsessionnelles facettes.

PAR ISABELLE CHELLEY

On aurait aimé résumer ce portrait en trois aspects, obsession de son sujet pour le nombre trois oblige. Mais l'homme est un être plus complexe que cela, qui s'acharne à alimenter sa réputation d'excentrique pour mieux captiver notre imagination et détourner l'attention en se planquant derrière de multiples masques.

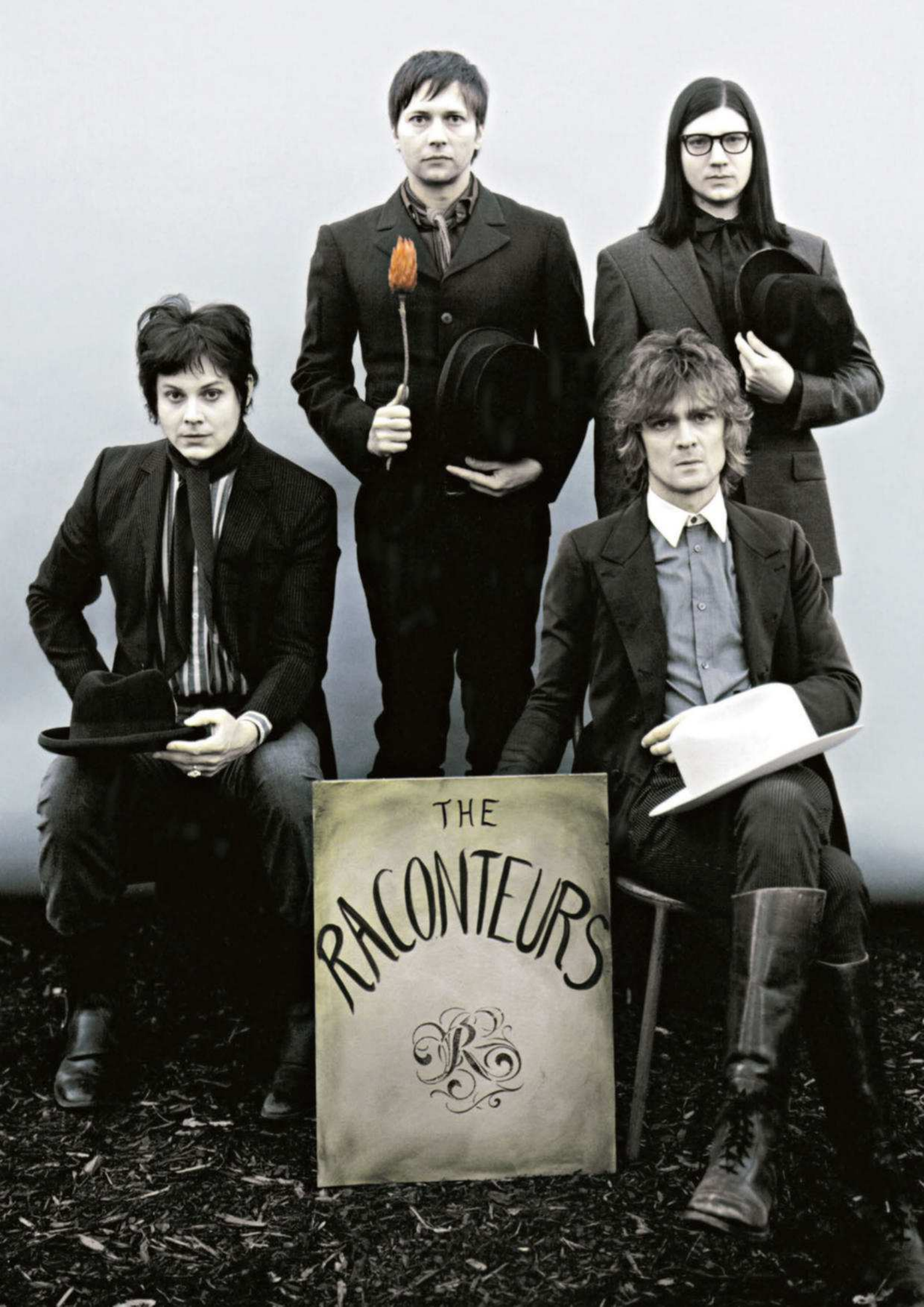
L'incarnation du rêve américain

Il l'a dit dans "Ball And Biscuit" en 2003 : *"Il est très possible que je sois ton troisième homme/ Mais le fait est que je suis le septième fils"*. Petit dernier (et septième fils, donc) d'une famille catholique de dix enfants, né en 1975, 18 ans après l'aîné, John Gillis n'a pas toutes les chances de son côté. Elevé par ses frères et sœurs — ses parents âgés sont fatigués — il se décrit comme un gosse paranoïaque et sans ami passant son temps à jouer des coudes pour exister au milieu de la tribu. Il grandit à Detroit, ville ruinée par une crise économique, désertée par ses habitants les plus aisés. Enfant de chœur à l'église, il pense intégrer le séminaire à 14 ans, mais y renonce au moment de quitter son nouvel ampli. Il devient apprenti-tapissier et à 21 ans, monte son petit atelier, Third Man Upholstery. Tout y est noir et jaune, à l'image de ses outils : sa tenue de travail, son van, ses cartes de visite. Jack est moins maniaque quand il s'agit de se faire régler ses factures, écrites à la main et accompagnées de poèmes au verso — idéal pour être pris au sérieux par ses clients. En 2001, il reprend le nom de Third Man pour son label qui, à l'époque, ne ressort que les premiers singles des White Stripes. Dix-sept ans plus tard, l'adolescent fasciné par "Citizen Kane" et le contrôle absolu qu'Orson Welles avait sur ses réalisations, est en chemin pour devenir un magnat d'un genre à part, plus intéressé par la création, parfois jusqu'à l'absurde, que par les bénéfices.

III

Il a beau se présenter comme Jack White III, on n'est pas dupe : White est le nom de famille de son ex-femme et partenaire, Meg, adopté en 1996. La légende veut — et à son propos, elle est souvent plus importante que la réalité — que cette fascination pour le nombre trois est née quand il était apprenti tapissier. Il suffit de trois agrafes pour tendre un tissu sur un meuble et c'est le début

Photo David James Swanson-DR


THE
RACONTEURS

The Dead Weather

A chaque projet, un costume différent

d'une belle obsession qui perdure. Dans son esprit, l'univers tourne autour du trois, de la Sainte Trinité aux feux de circulation. Au sein des White Stripes, tout repose sur le chiffre premier : composants (voix, guitare, batterie), couleurs (rouge, blanc, noir), éléments majeurs (rythme, mélodie, récit). Lorsqu'il fonde les Raconteurs, Jack White demande à Gretsch de lui fabriquer un modèle *Triple Jet* — la fameuse *Duo Jet* ne convenant évidemment pas. En s'imposant ces limites, l'écriture devient simple, épurée, et ne repose que sur la force d'un rythme et d'une mélodie. Et quand l'art déteint sur la vie, on frôle le sublime — ou l'effrayant : le 1er juin 2005, lorsqu'il se marie avec Karen Elson, mannequin rencontrée sur le tournage de la vidéo de "Blue Orchid", c'est à la confluence de trois rivières au Brésil. Cette fois-là, le charme de son chiffre porte-bonheur n'opérera pas...

Whity Wonka

Dans "Charlie Et La Chocolaterie", roman pour enfants de Roald Dahl, Willy Wonka est un excentrique qui règne sur un empire de la confiserie et reste coincé dans l'enfance, à la fois imaginatif, généreux et cruel. Le surnom était taillé sur mesure pour le boss de Third Man Records, qui, toujours prêt à embellir la réalité, a raconté que les locaux de son complexe de Nashville étaient une ancienne usine de bonbons. Et, comme Wonka cachant des tickets d'or dans ses barres de chocolat, Jack White avait l'habitude de glisser des petits mots dans les canapés qu'il rénovait. Voire des singles de The Upholsterers, groupe fondé avec Brian Muldoon qui l'avait initié au métier de tapissier. Mais question surprise, il aura du mal à surpasser "Lazaretto" : en 2014, le vinyle est une chasse aux œufs de Pâques, entre morceaux cachés sur l'étiquette centrale (à passer en vitesses 45 et 78 tours), intros différentes sur le premier titre de la face B, hologramme, etc. Le parallèle entre le chocolatier et la rock star obsède Internet où l'on trouve des listes des *moments les plus Wonka* de notre homme et des quiz pour rendre à chacun ses citations. Qui a dit : *"Le sucre n'a jamais eu si bon goût"* ?

Le succès

La dernière fois qu'un artiste a eu un rapport aussi compliqué à la réussite que lui, c'était sans doute Kurt Cobain, avec le *unhappy ending* qu'on connaît. Depuis ses débuts, Jack White a tout fait pour décrocher la timbale : chansons catchy, look identifiable, mythe entourant son premier groupe majeur, collaborations aussi nombreuses que ses casquettes. En parallèle, il a vite détesté les retombées du succès. A part une brève période avec sa copine d'alors, Renée Zellweger, White n'est pas du genre à arpenter les tapis rouges. Devenir une star a engendré des aigreurs à Detroit. Quoi qu'il fasse (produire les copains, les emmener en tournée avec lui), ce n'est jamais assez — et on passe les accusations de s'être vendu au mainstream et autres clichés pleuvant sur tout groupe indépendant dont la rénomée dépasse le club local. En 2003, lassé par les attaques de celui-ci, il utilise comme punching-ball Jason Stollsteimer des Von Bondies (auxquels il avait donné des coups de pouce avant d'y aller avec les poings). En 2001, déjà, il chantait : *"Quand tu es dans ta petite chambre/ Et que tu travailles sur quelque chose de bien (...)/ Il te faudra une chambre plus grande..."* ("Little Room", extrait de "White Blood Cells"). Quatre ans plus tard, il quitte Detroit à reculons, puis écrit un long hommage à la Motor City, publié dans le Detroit Free Press. En 2015, c'est là qu'il installe Third Man Cass Corridor, magasin de disques et usine de pressage de vinyles. Pour ne pas oublier, comme dans la chanson, d'où il vient,

La musique en style de vie

Si ses premiers engouements musicaux s'appellent Dylan ou Led Zeppelin, sa passion dévorante pour son art semble héritée des Cramps — groupe découvert avec Brian Muldoon. Lux Interior et Poison Ivy aimaient répéter que la musique était un style de vie, qu'être membre des Cramps impliquait d'adhérer à leur vision (ils ont viré un bassiste pris en flagrant délit de port de baskets en répétition). Des roadies des White Stripes en costumes et cravates noirs aux deux groupes (un masculin, un féminin) l'accompagnant sur scène lors de la tournée *Blunderbuss*, Jack White a toujours accordé autant d'importance au visuel qu'au son. Aujourd'hui, il admet qu'il n'arrête jamais, ne vit que pour enregistrer, produire, lancer de nouveaux projets et, en control freak, y être impliqué à fond. Son troisième album solo, "Boarding House Reach", a été composé dans un appartement spartiate à Nashville, avec des contraintes assorties au décor. Rien d'étonnant pour celui qui, à 14 ans, estimant qu'on ne jouait pas de la musique que pour le plaisir, avait remplacé son lit par une plaque en mousse, calé entre ses deux batteries, ses amplis et son 4 pistes.

La beauté de l'amateurisme

Les punks ont initié la chasse aux dinosaures en montant des groupes sans savoir jouer de leurs instruments. En 1997, quand les White Stripes donnent leurs premiers shows, le rock a depuis longtemps été chassé du mainstream par la pop calibrée et l'électro. Le duo se base en grande partie sur le jeu de batterie primitif de Meg White et Jack mise sur la fraîcheur, nageant à contre-courant dans un monde de productions léchées, pleure la disparation de l'innocence — on est en plein retour tromphant de la bimbo et la Lolita — et a pour emblême ces bonbons rayés à la menthe que Meg adore. Certaines compositions ont des airs de comptines, d'autres, des paroles naïves qui frôleraient la niaiserie sans leur sincérité. Entre lo-fi et art brut, les White Stripes séduisent et agacent ceux qui n'y voient qu'une candeur calculée. Le charme opère moins quand les chansons se sophistiquent, le rouge et le blanc virent peu à peu au noir.

Photos Archives Rock&Folk-DR

Envoyer une platine jouer un vinyle dans la stratosphère

Et que Meg, attaquée pour son manque de technique et rongée par des crises d'angoisse, jette l'éponge, pour vivre en ermite loin de la presse.

La technologie

Face au progrès, Jack White affiche depuis toujours l'attitude d'un papy des Muppets. Il chante les louanges du matériel analogique et du 8-pistes du studio Toe Rag à Londres. Quand sort "Elephant" (2003), il envoie les exemplaires promotionnels sur vinyle, estimant que les vrais critiques de rock ont des platines. Dès l'apparition des smartphones, il demande au public de ne pas prendre de photos pendant les concerts, voulant l'inciter à apprécier l'instant au lieu de le consigner. Aujourd'hui, le professeur White a sévi : les téléphones sont confisqués à l'entrée de ses shows et glissés dans des pochettes verrouillées (la technologie a du bon parfois). En mars 2015, au risque de provoquer des crises cardiaques de fans, il participe au lancement de Tidal, site de streaming détenu par Jay-Z entre autres. On n'en retient que sa plus belle des justifi-explications : *"Numérique dans la voiture, vinyle dans la chambre, baby."* Pour rééquilibrer son karma, il a produit la série "American Epic" sur les débuts des enregistrements aux Etats-Unis et dirigé les séances de musiciens actuels travaillant sur le matériel des années 1920.

Le look

Si les chatons ont conquis le monde sans qu'on s'en méfie, c'est parce qu'ils sont mignons, Jack White l'a compris. A ses débuts, il a l'air sorti d'un cartoon, avec ses tenues rouge et blanche et ses joues de bébé. Il ose même s'afficher sur scène en pantalon aux jambes bicolores, gravé dans la rétine des années après. A chaque projet parallèle, il enfile un costume différent : chemise country chez les Raconteurs, cuir et allure gothico-rock avec Dead Weather. Pour son premier album solo et les suivants, de la pochette au costume, le bleu est la couleur dominante. Comme celle des sessions chez Third Man Records. On l'a vu depuis en prêtre rockabilly allumé, en rock star vampire, en dandy tiré à quatre épingles, mi-personnage d'un film de Tim Burton, mi-vestige d'une époque où les artistes étaient plus grands que nature et plus flamboyants que leur public.

Les projets parallèles

Selon notre évalutaion, Jack White a dû dormir une douzaine d'heures depuis ses débuts. Le reste du temps, il a enregistré et tourné avec les White Stripes, Dead Weather, les Raconteurs ou en solo, relancé la carrière de deux icônes — il a produit "Van Lear Rose" pour Loretta Lynn ou "The Party Ain't Over" pour Wanda Jackson — monté l'empire Third Man, orchestré les Blue Sessions du label et fait quelques apparitions dans une poignée de films (il est parfait en Elvis dans le faux biopic "Walk Hard") en attendant d'en réaliser un, un jour. Ou surpris en composant le premier thème de James Bond en duo ("Another Way To Die" avec Alicia Keys) pour "Quantum Of Solace" — histoire qui se finit mal quand le morceau illustre une publicité pour le Coca Zéro sans son accord. A ses temps perdus, il dessine des battes de baseball pour une marque dont il est actionnaire. Ou dans son atelier, restaure le canapé qui accueillit de célèbres postérieurs dans les Sun Studios.

La beauté du geste

Le boss de Third Man opère dans une sphère à lui, loin du buzz creux ou du pur appât du gain. Il suffit de se plonger dans la collection des Blue Series : ces singles qu'il produit à Nashville peuvent être pris comme le caprice d'un excentrique ou le désir de revenir à la simplicité de l'époque des studios Sun (et d'autres) où on enregistrait un disque en une journée. Il aime les gestes poétiques, comme ce projet Icare, consistant à envoyer une platine jouer un vinyle dans la stratosphère. Il collectionne les reliques de l'histoire de la musique ou la pop culture, pas pour investir mais pour préserver le passé. Quant au merchandising proposé par Third Man, on frôle la folie furieuse. Jack White ose tout : puzzle, verres à whisky, parapluie, skate-board ou décoration pour arbre de Noël en vinyle recyclé. De quoi transformer son quotidien en ode permanente à Third Man et aux multiples projets du bonhomme. Le rêve absolu du fan obsessionnel servi sur un plateau par un obsessionnel. ★

Album *"Boarding House Reach" (Third Man/ XL)*

Photo David James Swanson-DR

Photo DR

“Faire des nouvelles chansons ensemble”

THE BREEDERS

L’affaire Pixies définitivement soldée, Kim Deal réunit sa sœur et la section rythmique des grandes années dans un nouvel album de son groupe de toujours. Retrouvailles.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

Nous sommes en 2018 et les Breeders, un groupe créé quand Ronald Reagan était encore à la Maison Blanche, sortent un nouvel album. Pourquoi la chose est-elle plus intéressante, plus vivante, plus émouvante qu'un nouvel enregistrement des Smashing Pumpkins, des Stone Temple Pilots (avec leur troisième chanteur) ou de n'importe quel revenant des années grunge ? La réponse est dans la question, mais pas que. Après avoir, en 2004, réuni les Pixies, leur leader Black Francis s'est mis à minauder au sujet d'un éventuel nouveau disque. "*Si on le sort, il faudra vraiment que ce soit du bon art.*" C'est précisément parce qu'elle craignait que ce ne soit pas le cas que Kim Deal a quitté, en 2013, ces Pixies ressuscités. Départ élégant, sans grief apparent. Jamais la bassiste ne balancera en public la moindre vacherie sur ses anciens camarades, qui, de leur côté, lui ont dédié une chanson sur "Head Carrier" en 2016, "All I Think About Now". Une complainte où Paz Lenchantin, la bassiste remplaçante, chante, dans un style très Kim Deal, les regrets de Black Francis : "*Si je pouvais revenir à nos débuts, je ferais sûrement les choses différemment.*" La psychanalyse tiendrait un cas d'étude fascinant en se penchant sur les dysfonctionnels Pixies. Le mystère principal étant : pourquoi furent-ils si géniaux quand Kim Deal (qui n'avait pas le droit d'écrire) était là et désespérément banals une fois celle-ci partie ? La native de l'Ohio était l'ingrédient X, le liant du projet. Peut-être même son âme.

Un fan nommé Kurt Cobain

"Ma sœur se sent mal physiquement quand elle est dans une pièce où l'on entend de la mauvaise musique." Voilà ce qu'a dit un jour Kelley Deal au sujet de sa jumelle Kim. Il serait un brin exagéré d'affirmer que tout ce qu'ont fait les Breeders est grandiose. Kim Deal a, dans sa vie, pris beaucoup de choses par-dessus la jambe. Mais la musique, jamais. Nous sommes en 2018 et les membres des Breeders ont tous la cinquantaine bien tassée. A côté des sœurs Deal, on note le retour de la section rythmique de la belle époque : Josephine Wiggs, bassiste anglaise présente depuis le premier album, le génial "Pod" (1990) et Jim MacPherson, affable batteur de l'Ohio, arrivé au moment de "Last Splash" (1993), l'album du grand succès. A cette période, alors que les Pixies ont officiellement splitté (par fax !), Kim Deal, réussit un coup magistral. "Last Splash" ? Un grand disque, rempli de chansons pop splendides et habillées de grosses guitares saturées, compatibles avec la mode grunge. C'est le temps de MTV, des chemises à carreaux et les Breeders réussissent avec "Cannonball" à décrocher ce que les Pixies n'ont jamais eu : un tube. L'album s'écoule à un million d'exemplaires aux Etats-Unis, le quart en France. La vie est cool, les Breeders fument des clopes et jouent dans tous les festivals. Pour Noël, Kim pose en couverture du Melody Maker avec un fan nommé Kurt Cobain. La tournée s'achève fin 1994 et l'affaire commence à sentir un peu le roussi. Tandis qu'elle recevait de l'héroïne par la poste, Kelley Deal est arrêtée, puis placée en cure de désintox. Josephine Wiggs part s'installer à New York avec sa copine, la batteuse de Luscious Jackson. Pendant ce temps, Kim Deal monte un nouveau groupe, The Amps, avec Jim MacPherson et deux musiciens trouvés à Dayton. Un album, "Pacer", sort en 1995. Brillant, accrocheur, il mélange mélodies pop et bordel électrique. L'existence a toujours des allures de fiesta. Kim Deal boit des bières, donne des concerts joyeusement brouillons et porte une écharpe du Paris Saint-Germain lorsque le groupe passe à Nulle Part Ailleurs.

Qu'a fabriqué Kim Deal entre 1996 et le siècle suivant ?

Evidemment, le disque, assez lo-fi et sorti sous un nom que personne ne connaît, marche moins bien. *"Quand Jim et moi avons monté The Amps*, raconte aujourd'hui Kim Deal, *ça ne s'est pas mal terminé, mais ça ne s'est pas bien fini non plus. Quand je suis rentrée chez moi après la tournée, il avait enlevé sa batterie de ma cave... Mon dieu qu'est-ce que j'avais bien pu dire ou faire* (elle mime une bouteille qu'elle porte à sa bouche) *? Puis, à cause de la grande maturité émotionnelle de Jim, et de la mienne, on ne s'est pas adressé la parole pendant, quoi ? 18 ans ?"*

Des canettes vides, des blagues

Les années qui suivent sont un trou noir béant. Qu'a fabriqué Kim Deal entre 1996 et le siècle suivant ? Les barmen de Dayton, peut-être, ont une petite idée. On sait seulement qu'un album fut enregistré, puis jeté à la poubelle. En 2002, pourtant, les Breeders reviennent. Kelley, qui a entretemps sorti deux albums très attachants et appris à tricoter, est à nouveau au côté de sa sœur. En fait, Kim, un soir de chouille à New York, a trouvé de nouveaux musiciens. Des punks latinos (certains ont joué dans Fear) qu'elle a immédiatement décidé de rejoindre en déménageant dans leur quartier déglingué de East Los Angeles. La nouvelle mouture des Breeders a beau avoir une allure improbable — les deux sœurs hébétées en jeans baggy et ces imposants tatoués issus de la scène hardcore — l'album qui sort est bouleversant. "Title TK" est un disque sombre, fascinant. Les paroles, cryptiques, suintent la solitude, le désespoir. Deal enfile les packs de Budweiser dès le petit-déjeuner mais écrit des titres incroyables. Comme "Off You", ballade d'une beauté tétanisante, ou "The She", miraculeux assemblage expérimental, avec deux batteries, du Farfisa et des solos minimalistes. Souvenir d'une interview matinale avec la chanteuse à l'époque : des canettes vides, des blagues, des mégots, des digressions drôles et brillantes sur Bill Withers, l'herbe ou l'enregistrement numérique — l'ennemi juré de celle qui vient alors d'enregistrer avec Steve Albini son chef-d'œuvre *dark*.
Les concerts tiennent encore de la fanfaronnade. Kim et Kelley déconnent en permanence, jouent parfois le générique de "Buffy Contre Les Vampires", mais personne ne moufte quand leurs deux voix s'harmonisent sur ces nouvelles chansons labyrinthiques et très tristes. Lors d'un passage en Allemagne, Kim Deal biberonne la bière locale, plus forte que son habituelle lager américaine. *"Tous les organes de mon corps m'ont dit que j'allais mourir."* Elle passe, elle aussi, par la case *rehab*.

Cote d'amour démentielle

En 2004, donc, les Pixies se réunissent. Une aubaine pour les quatre musiciens, tous un peu au fond du seau. Une aubaine également pour les milliers de gens qui n'ont pas vu la formation lors de sa première vie. Contrairement aux Breeders, souvent considérés avec dédain par les amateurs de rock sérieux, les Pixies sont désormais un groupe culte. Les *Lutins* font le plein partout, de Coachella au Zénith de Paris, et empochent des dollars bien mérités. Kim Deal tourne désormais à la bière sans alcool et jouit d'une cote d'amour démentielle chez les fans. Sur des centaines de concerts, elle assure le boulot — des lignes de basse d'une simplicité magnifique et des chœurs — remarquablement, jusqu'à 2011.

Photo Archives Rock&Folk-DR

“The Amps, ça ne s’est pas mal terminé, mais ça ne s’est pas bien fini non plus”

Kelley m’a demandé si l’idée m’intéressait. J’ai dit oui. Kelley a contacté Jim et je me suis chargé de parler à Josephine.” Retour au line-up de années 90. La tournée a lieu en 2013, et se passe bien. *“Tout le monde était content de nous voir jouer, je crois,* continue Kim. *Quand 2014 est arrivé, l’anniversaire était passé et il restait des concerts à faire. Nous n’avions plus besoin de forcément jouer l’album. Nous avons donc rajouté des chansons. Notamment un de mes titres solo, ‘Walking With A Killer’, que Kelley et Josephine aimaient bien. L’idée de faire des nouvelles chansons ensemble est devenue de plus en plus limpide.”*

Dans l’intervalle, les Breeders ont sorti un album, le bordélique mais merveilleux “Mountain Battles” (2008) et un EP moins probant, “Fate To Fatal” (2009). Shelly, une nouvelle guitariste aux dreadlocks rousses remplace Richard Presley (vague neveu de) mais, autrement, le groupe est toujours le même. Les concerts, à l’eau claire, sont encore meilleurs. On trouve pêle-mêle parmi les nouvelles chansons des sœurs Deal : la reprise d’un classique sentimental mexicain (“Regalame Esta Noche”) ; un morceau en allemand parfait pour manger des *wurst* (“German Studies”) ; une ballade country qui évoque la maladie d’Alzheimer de leur mère (“Here No More”) ; un morceau post-punk qui parle, encore, de solitude (“Bang On”) ; la reprise crétine d’une chanson des Tasties, un groupe punk de Dayton (“It’s The Love”) ; et, surtout, une sublimité digne des Shangri-Las (“Night Of Joy”). Une longue énumération qui dit ce que sont les Breeders. Un groupe qui mélange, sur le même album, fantaisies, mélodies sucrées, fausses notes (laissées telles quelles), expérimentations parfois foireuses et compositions tire-larmes. La suite ? Kim Deal la raconte : *“Un jour, en 2012, j’étais assise dans le canapé chez ma sœur. Kelley m’a dit :* ‘Tu te rends compte ? l’année prochaine ‘Last Splash’ aura 20 ans...’ *Je savais que des groupes célébraient leurs albums comme ça et partaient le jouer en tournée.*

De Dayton, Ohio, à Dayton, Kentucky

Un jour d’hiver, les quatre Breeders sont au complet, à Paris, dans les bureaux parisiens de leur maison de disques. Kim Deal semble dans une forme olympique. Kelley Deal se confesse au sujet de sa dernière addiction : les chewing-gums à la nicotine. Déjà ressentie aux concerts de l’automne dernier, une impression d’harmonie, de joie émane de la bande réconciliée. Durant les années de bouderie, Jim MacPherson a joué dans quantité de groupes de Dayton, notamment les Guided By Voices du légendaire poivrot Robert Pollard, le Mark E Smith du Midwest. Josephine Wiggs a mené plusieurs projets à bien : des BO, des groupes (Ladies Who Lunch, The Josephine Wiggs Experience, Dusty Trails). Et l’on découvre donc, en 2018, cette chose qui n’arrive que très rarement : un nouvel album studio des Breeders. “All Nerve” assurément est solide, avec onze vraies chansons et aucun morceau incohérent — l’instrumental sans queue ni tête ou la plage bruitiste gentiment bancale sont une tradition chez les Deal. On demande aux quatre à quoi est dûe cette solidité retrouvée. *“A moi”*, répond Josephine. On comprend très vite que l’Anglaise tient en plus du rôle de bassiste, celui de capitaine de route, d’ingénieur

Cool comme Kim Deal

“POD” (1990)
Tandis que les Pixies prennent un congé sabbatique pour éviter de s’entretuer, Kim Deal reprend le nom de son groupe de jeunesse, pour enregistrer avec des musiciens croisés sur la route (Josephine Wiggs, Tanya Donelly des Throwing Muses, Britt Walford de Slint). Un disque récréatif ? Non, un chef-d’œuvre décharné, magnifiquement enregistré par Steve Albini.

“LAST SPLASH” (1993)
Le triomphe. Justifié, car tous les morceaux de ce disques à la production (trop ?) léchée sont de potentiels tubes : “Divine Hammer”, “No Aloha”, “Saints” et, bien sûr, “Cannonball”. Kim Deal a écrit une chanson un peu acide au sujet de Black Francis : “I Just Wanna Get Along”. Par élégance, elle demande à Kelley de la chanter.

“SAFARI” (EP, 1992)
Les Pixies n’ont plus que quelques mois à vivre et Kim Deal montre son talent dans ce 4-titres fantastique. Un morceau guilleret des Who (“So Sad About Us”) et trois originaux tout aussi bons. Sur “Safari” et “Don’t Call Home”, Deal trouve l’équilibre parfait entre harmonie pop et boucan électrique. Une nouvelle arrivante dans le groupe : Kelley Deal, qui vient de quitter son boulot d’informaticienne dans l’aéronautique. Elle ne sait pas jouer de guitare ? Et alors ?

“PACER” (The Amps, 1995)
Ce groupe, monté par Kim Deal pendant que sa sœur décroche des opiacés, fait, bien sûr, du Breeders pur jus. Tout est saturé sur ce disque power pop, sauf les mélodies, limpides. La chanteuse évoque ses problèmes de boisson sur “Empty Glasses” : *“Verres vides ! Y a plus que des glaçons ! Où est la serveuse ? Où est ma chaussure ?”* Bravo, *Bukowskim Deal.*

“TITLE TK” (2002)
Elle a mis un septennat à le composer, mais cela valait la peine : le disque de la quarantaine et du chaos, enregistré alors qu’elle touchait le fond, est aussi le meilleur des jumelles.

“MOUNTAIN BATTLES” (2008)
L’auberge espagnole version Midwest avec des chansons qui partent dans toutes les directions mais sans jamais s’égarer. Peut être le disque qui ressemble le plus aux Breeders, un joyeux et merveilleux foutoir.

“ALL NERVE” (2018)
Aucun tube, mais des chansons solides. Un *grower*, comme on dit. Un disque à la tonalité cafardeuse mais très post-punk (“Meta Goth”, signé Josephine) que Kim conclut par une chanson absolument poignante, “Blues At The Acropolis”, où elle évoque la vision de bien déprimants junkies grecs. Le passé, assurément.

Photo Archives Rock&Folk-DR

The Breeders 2018 : Josephine Wiggs, Kim et Kelley Deal et Jim MacPherson

"Ces retrouvailles ont été très fortes pour nous"

du son (pour les démos) et de biographe (elle écrit actuellement un livre). Kim Deal parle de son sujet préféré : le studio. Une partie du disque fut enregistré à Chicago, chez le fidèle Steve Albini. Le très misanthrope génie de l'analogique a rarement exprimé son admiration pour des musiciens. Pour Kim Deal, des dizaines de fois. Kim : *"Puis nous sommes retournés à Dayton, enregistrer dans une autre cave que la mienne, en numérique. C'était intéressant de bosser différemment."* Kelley s'interpose : *"Sauf que ça n'allait pas. Josephine a super bien bossé, mais les batteries ne sonnaient pas bien. A ce moment-là, Mike Montgomery, le technicien guitare du groupe* (qui joue aussi dans R Ring le groupe folk de Kelley), *a ouvert un studio analogique à une heure et une minute de Dayton, Ohio. A Dayton... Kentucky. On a été les premiers à enregistrer chez lui. Il aurait fallu qu'on casse une bouteille de champagne sur la porte pour marquer le coup..."* Kim sursaute : *"Ou sur la console !"* Les morceaux, bien qu'intégralement électriques, sont à nouveau assez sombres, mélancoliques. *"Oui, beaucoup d'accords mineurs"*, concède Kim, laconique. Et ce son de guitare un peu crade, le même depuis "Title TK" ? Kim joue depuis toujours sur une Les Paul, mais aussi sur une Stratocaster aux micros Lace Sensor un peu ringards (comme Eric Clapton période costumes Cerrutti, ce qui doit beaucoup l'amuser), le tout sur l'éternel même ampli Marshall peinturluré. *"J'aime les sons sombres. J'aime Black Sabbath. Je recherche le son d'une lampe qui est en train de cramer. C'est ce son que je recherche et que j'aimerai toujours."* A propos de rock seventies, on trouve dans l'album une curieuse reprise de "Archangel's Thunderbird", un morceau space rock signé Amon Düül II. Oui, Kim Deal aime Sabbath, donc, mais aussi Led Zeppelin, Rush. Elle a naguère repris "Lord Of The Thighs" d'Aerosmith. Kim Deal aurait fait une excellente rédactrice en chef de Rock&Folk. Les premiers morceaux qu'elle appris, adolescente, quand les Breeders n'étaient qu'un duo qui jouait dans les bars de routiers, appartenaient au répertoire folk et country : Hank Williams, Neil Young, etc. De quoi espérer, un beau jour, un album du genre de la part des deux sœurs. La chose serait cohérente : les hommes dans la famille Deal ont longtemps travaillé dans les mines de charbon et Kim, dans ses chansons, évoque régulièrement cet Ohio qui la hante tant, les champs de maïs, le Midwest agricole et prolo. Elle est retournée y vivre depuis une douzaine d'années pour s'occuper de sa mère. *"J'adorerais faire cet album"* soupire Kim. Mais Josephine intervient : *"Tu dis ça parce tu es la chanteuse ! Pour une bassiste, c'est affreusement chiant. Je suis OK pour faire un album country, mais si tu me laisses écrire les lignes de basse que je souhaite, sans suivre le canon country classique."*
Josephine pratique un humour pince-sans-rire. Sur son blog, elle raconte que Kim Deal, parfois, aime mettre du beurre ou du marc de café sur ses cordes de guitare, pour atténuer le brillant du son. Elle raconte également que, durant les années 90, Kim, réputée pour se teindre les cheveux au cirage avait un autre *tuto* coiffure en tournée : lorsque ses cheveux faisaient des frisottis non désirés, elle appliquait dessus une tranche de jambon pour les lisser.

Triomphale pirouette

L'interview est évidemment trop brève. On termine en évoquant ce sentiment de joie retrouvée, après les années de rancœur. Josephine opine du bonnet bordeaux : *"Emotionnellement, psychologiquement, ces retrouvailles ont été très fortes pour nous. Beaucoup de gens nous ont d'ailleurs dit que c'était très puissant de nous voir ainsi. Je revois parfois des images de festivals dans les années 90. Bon sang, nous jouions super bien. Je ne me rendais pas trop compte. Mais je trouve que nous avons passé une autre vitesse."* Vrai. Durant la tournée de l'automne dernier, les Breeders se sont d'ailleurs permis une triomphale pirouette : jouer "Gigantic", un des très rares morceaux signés Kim Deal avec les Pixies. Kim est contente : *"Ça sonnait bien n'est-ce pas ? Au début on l'a fait comme une blague. Et puis, en fait, ça faisait sens."* Jim MacPherson muet jusqu'ici, prend la parole : *"Je suis ravi de le jouer. Cela dit, souvenez-vous, on l'avait joué il y a 25 ans. Je pense que c'était en Australie ou en Nouvelle-Zélande."* Kim Deal, le regard perdu : *"Je ne m'en souviens absolument pas."* ★

Album "All Nerve" (4AD/ Beggars)

Photo Marisa Gesualdi-DR

Lollapalooza PARIS

21 & 22 JUILLET 2018
HIPPODROME DE LONGCHAMP

DEPECHE MODE • GORILLAZ • THE KILLERS • TRAVIS SCOTT

NEKFEU • DIPLO • KASABIAN • NOEL GALLAGHER'S HIGH FLYING BIRDS • PAROV STELAR

RAG'N'BONE MAN • DUA LIPA • EXCISION • PAUL KALKBRENNER • STEREOPHONICS

PORTUGAL. THE MAN • KALEO • DILLON FRANCIS • BASTILLE • VALD

YEARS & YEARS • FRENCH MONTANA • BLACK REBEL MOTORCYCLE CLUB • THE BLAZE

JESS GLYNNE • LIL PUMP • KREWELLA • RL GRIME • BOMBA ESTEREO • ZARA LARSSON

REZZ • NOTHING BUT THIEVES • GHASTLY • TROYBOI • BB BRUNES • SLANDER

SAN HOLO • CATFISH AND THE BOTTLEMEN • FIDLAR • EKALI • VALENTINO KHAN

DROELOE • TASKA BLACK • SCARLXRD • TOM WALKER • ALMA • THE INSPECTOR CLUZO

WAX MOTIF • BASSTRICK

info & tickets : LollaParis.com

JOIN US : #LollaParis

Greenroom · Coca-Cola · W9 · RTL2 LE SON POP-ROCK

Licence n°2-1080290 / 3-1080291 - ACS PARIS 551 451 048 - MAP 9001 Z

Un groupe, c'est une histoire d'amour, c'est aussi une histoire de haine

TALKING HEADS

David Byrne sort un nouvel album.
C'est bien joli, mais des broutilles par rapport aux Talking Heads.
Une odyssée époustouflante... et traumatisante.

PAR BENOIT SABATIER

Photo Archives Rock&Folk - DR

Décembre 1979. Fin de la tournée *Fear Of Touring*. Alors que la plupart des groupes issus du punk repartent fouiller les poubelles, les Talking Heads, eux, sont en bonne voie pour partager le gâteau du mainstream avec Billy Joel et compagnie. Le chanteur, David Byrne, n'était peut-être pas totalement mytho quand il déclarait : "*Les Talking Heads peuvent devenir aussi populaires que les Carpenters.*" Le groupe donne des interviews aux médias tchèques. Un journaliste demande à Tina Weymouth, la bassiste, et Chris Frantz, le batteur : "*Quel effet ça vous fait, que Byrne quitte le groupe ?*" Chris et Tina font répéter la question. Ils avaient bien compris. David doit s'expliquer. Mais de retour à Manhattan, il est aux abonnés absents. David Bowman, dans son livre "This Must Be The Place : The Adventures Of Talking Heads In The Twentieth Century", raconte l'explosion de Tina : "*David est un pervers ! C'est nous qui allons le larguer ! Virons-le !*". Byrne, enfin, réapparaît. Où s'était-il planqué, pourquoi a-t-il fait cette annonce au journaliste tchèque ? Pour seule explication, David dit à Tina : "*Tu sais, j'ai encore fait ce cauchemar. J'ai rêvé qu'on m'avait coupé la tête et qu'aucun de vous ne l'avait remarqué.*"

Fixation malsaine

Un groupe, c'est une histoire d'amour : celle de copains unis pour créer — et se marrer. Dans la réalité, c'est aussi une histoire de haine : des personnalités parties pour se détester. Pourquoi les Talking Heads ont-ils été si tétanisants ? Parce qu'ils carburaient à ce mélange explosif : amour-haine. John Cale : *"L'énigme Talking Heads, c'est ce qui les maintenait ensemble."* Tina, Chris et David sont étudiants au début des années 70 à la Rhode Island School Of Design. Chris et David ont un groupe, font des concerts. Byrne part à New York en 1974. Chris le rejoint avec sa petite copine Tina. David les emmène dans un nouveau club à côté de chez lui, le CBGB, ils y voient les Ramones : eux aussi veulent jouer ici. Byrne apprend la basse à Tina ; l'élève, dont la mère est française, aidant l'apprenti-compositeur pour les paroles de "Psycho Killer" : *"Réalisant mon espoir/ Je me lance vers la gloire"*. Pour la gloire, il leur faut un look. La population du CBGB est déguisée en Keith Richards vêtu de loques noires ? Le trio sera coloré, soigné, *straight*. Il lui faut un nom : Talking Heads — le terme pour un gros plan à la télé. Le 5 juin 1975, les *Têtes Parlantes* jouent en première partie des Ramones au CBGB. John Cale, comme tout l'auditoire, tombe sous le charme de *"la Jean Seberg de la basse"*, Tina Weymouth. Il dira : "*J'étais amoureux d'elle*". Sur scène, la bassiste, fiancée du batteur, ne fait qu'une chose : fixer David comme une psycho-killeuse — il faut dire que le chanteur se comporte comme "*un poulet sans tête*", "*une marionnette désaxée*". Le Village Voice élit Tina *"Queen of the Bass Players"*, Warhol invite le trio à la Factory, Lou Reed leur donne des conseils, recommande à David de "*porter des chemises à manches longues*" — il trouve ses bras trop poilus. John Cale invite Byrne à jouer avec lui. Tina, spectatrice, flippe : David va-t-il les lâcher ?

Le trio demande au clavier des Modern Lovers, Jerry Harrison, de le rejoindre. Le quatuor signe avec Sire en novembre 1976. Pour leur premier album, John Cale est envisagé comme producteur, mais l'ex-Velvet Underground étant pris de boisson 24 heures sur 24, c'est un gars issu du disco, Tony Bongiovi, qui chope la place. Il fait une remarque à Byrne sur son chant. Désormais, le *"gros trou-du-cul"* doit quitter le studio quand Byrne pose sa voix. "Talking Heads : 77" sort le 16 septembre 1977, l'album entrant dans le top 100, Rolling Stone désigne le groupe *"Artiste le plus prometteur"*. Pourtant, la chargée de com' du quatuor, Lee Blake, s'inquiète : *"Tina était tellement amoureuse de David, ça devenait une fixation malsaine."*

Le groupe décide de faire produire son deuxième album par Brian Eno, qui vient de sortir un morceau intitulé "King's Lead Hat" (anagramme). Direction les Compass Point Studios, aux Bahamas. Face aux paroles de David, Tina s'interroge "*Comment va-t-on appeler un album qui ne parle que de bâtiments et de nourriture ?*". Bingo : ce sera "More Songs About Buildings And Food". Sorti le 7 juillet 1978, avec une pub réalisée par Warhol, l'album obtient d'excellentes critiques, et

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

La population du CBGB est déguisée en Keith Richards ? Le trio sera coloré, soigné, straight

les ventes suivent, grâce au succès du single — une reprise du "Take Me To The River" d'Al Green. Le timide David s'affiche désormais avec une superbe et différente conquête chaque soir. Il sort en club avec Eno, qui lui ouvre ses discothèques et bibliothèques. Seymour Stein l'invite à Trinidad, Tina et Chris ne sont pas conviés. Comment regagner du terrain ? Le couple propose que leur troisième album soit édifié dans leur loft. Eno est dans la place. Tous fusionnent dans un surpassement collectif. "Fear Of Music" sort le 3 août 1979, et les retours sont dithyrambiques. Ce qui n'empêche pas Tina de s'agacer : "*David est un individualiste. Quand il s'assoit sur une chaise, il essaie de se poser d'une manière*

CHRIS FRANTZ

Le batteur, co-créateur des Talking Heads, revient sur leur parcours.

ROCK&FOLK : Vos meilleurs souvenirs au sein des Talking Heads ?
Chris Frantz : Bouger à New York et commencer le groupe en 1974. Jouer au CBGB et au Ocean Club. Notre premier concert au Bataclan à Paris avec les Ramones. Les enregistrements de "More Songs About Buildings And Food" et "Remain In Light" aux Compass Point Studios. Jouer au Palace à Paris avec le groupe augmenté de membres supplémentaires. Visiter le Japon pour la première fois en 1979.

R&F : Pire souvenir ?
Chris Frantz : Le 6 février 1984, David Byrne nous annonçant après notre show final en Nouvelle-Zélande qu'il ne monterait plus jamais sur scène avec les Talking Heads.

R&F : La chose dont vous êtes le plus fier ?
Chris Frantz : Tous les disques qu'on a enregistrés. Avoir changé la notion de ce qu'un groupe rock pouvait être.

R&F : Votre album et votre chanson préférés ?
Chris Frantz : Impossible de choisir, chaque nouvel album était différent du précédent.

R&F : Avoir comme épouse la bassiste…
Chris Frantz : A la fois cool et difficile. Sachant que, bizarrement, les plus grandes difficultés venaient de notre chanteur. Tina était très amie avec Debbie Harry au CBGB, elles sont restées liées. Chacune a tout de suite réalisé que l'autre était extraordinaire.

R&F : Rétrospectivement, comment voyez-vous le travail de Brian Eno pour Talking Heads ?
Chris Frantz : C'était merveilleux, il était un excellent producteur, mais je pense que nous avons fait autant pour lui que lui pour nous.

R&F : Est-ce qu'en créant Tom Tom Club avec Tina, vous avez en quelque sorte sauvé Talking Heads en 1981 ?
Chris Frantz : Le succès de Tom Tom Club a été une agréable surprise pour tout le monde, nous inclus. Il a apporté des choses positives à Talking Heads et nous a donné, à Tina et moi, la crédibilité que nous aurions pourtant déjà dû avoir. Ce succès a fait prendre conscience aux gens que Talking Heads était une création partagée.

R&F : Quelles seraient vos conditions pour une reformation des Talking Heads ?
Chris Frantz : Juste que tout le monde soit traité équitablement. ★

TOP 10 Talking Heads & solos

01 "Fear Of Music" *(1979)*

Niveau de composition exceptionnel, son démentiel : l'alliage absolu entre post-punk et pop-funk. Lester Bangs : *"Cet album vous rappelle que la peur est quelque chose avec laquelle vous allez devoir vivre, alors autant en profiter."* David Byrne : *"Toutes les palettes sonores apportées par Jerry ont été optimisées."* Sur "Life During Wartime", Byrne chante *"This ain't the Mudd Club, or CBGB"* : c'est le monde entier que vise ici le groupe.

02 "Talking Heads : 77" *(1977)*

David : *"Patti Smith et Television jouaient la carte du romantisme rock'n'roll, je pensais qu'il était possible de trouver une voie nouvelle."* Place à un rock minimal qui voit grand, un punk mélodieux, convulsif, ingénieux. "Psycho Killer" (inspiré par Ray Davies, Alice Cooper et Randy Newman), "Don't Worry About The Government", "Tentative Decisions", "Pulled Up" : tétanisant.

03 "Remain In Light" *(1980)*

Les petits blancs se transforment en sorciers funk — une machine à rythme démoniaque, les héritiers des JB's version parano ("Once In A Lifetime"). L'angoissant "The Overload", *"inspiré par Joy Division"*, jouxte le mélancolique "Listening Wind" : l'afrobeat à l'heure coldwave — dansant, flippant, scotchant.

04 "Speaking In Tongues" *(1983)*

Le phénoménal "Burning Down The House" vient d'une clameur entendue à un live de Funkadelic. Il y a le clavier dingo de Wally Badarou, une petite chanson immense, "This Must Be The Place (Naive Melody)", le funk synthétique démoniaque de "Girlfriend Is Better", et plein d'autres bombes pop-funk.

05 "More Songs About Buildings And Food" *(1978)*

En solo, Brian Eno se tourne alors vers l'ambient ; pour le rock, il peut expérimenter avec les Talking Heads. Au niveau du son, l'album fait le lien entre les débuts et ce qui suivra ; pour les compos, on reste au top du top — "Thank You For Sending Me An Angel", "Stay Hungry", "I'm Not In Love"...

> "Patti Smith et Television jouaient la carte du romantisme rock'n'roll, je pensais qu'il était possible de trouver une voie nouvelle."

06 TOM TOM CLUB "Tom Tom Club" *(1981)*

Une version Copacabana, du Talking Heads de l'époque, où le cérébral est troqué contre le fun. Malin et inventif, malaxant funky-pop et hip hop, l'album contient les deux fantastiques hits "Wordy Rappinghood" et "Genius Of Love", mais pas que — "Lorelei", "L'Eléphant", "On, On, On, On..." et "Booming And Zooming" se révèlent également géniaux.

07 DAVID BYRNE "The Catherine Wheel" *(1981)*

Musique d'un ballet de Twyla Tharp, avec qui Byrne sort alors. Sans pression commerciale, il régurgite, avec le coup de main de Jerry Harrison, Adrian Belew, Bernie Worrell et Brian Eno, ce qu'il a appris au contact de ce dernier — mais à sa façon, et sans oublier de composer quelques chansons fabuleuses.

08 "Little Creatures" *(1985)*

Lassé du funk, le groupe revient au rock.

Tina décrit ce disque comme leur *White Album* — également dans le sens blanc-bec. David : *"Oui, j'aime aussi les jolies chansons pop"*. Surtout si elles sont du niveau de "Road To Nowhere", "And She Was", "Lady Don't Mind" ou "Walk It Down".

09 JERRY HARRISON "The Red And The Black" *(1981)*

Les Harrison, s'ils sont, à l'intérieur d'un groupe, des membres secondaires, peuvent s'avérer des artistes solos de premier plan. Ce n'est pas obligatoirement le cas de Jerry, même si ses trois albums contiennent matière à un excellent album des Talking Heads.

10 BRIAN ENO + DAVID BYRNE "My Life In The Bush Of Ghosts" *(1981)*

Electronique avec samples ethniques

provenant de radios et chanteurs, libanais, égyptiens, d'exorcistes et de prédicateurs... Pour se reposer de ces expérimentations : le *daddy pop* "Everything That Happens Will Happen Today" (2008).

B.S.

Lou Reed recommande à David de porter des chemises à manches longues, il trouve ses bras trop poilus

inhabituelle, juste pour ne pas faire comme les autres.". Toute l'année 1979, le groupe tourne à travers le monde. Jusqu'à la fameuse interview avec le journaliste tchèque, David et son rêve de tête coupée. Ce que cache le chanteur, c'est que, parallèlement à la mise en route du nouveau Talking Heads, il enregistre avec Eno un projet secret. Créativement, le défi "Remain In Light" est galvanisant. Humainement, moins. Eno et Byrne réenregistrent les parties de Tina dans son dos, promettent de signer le disque "David Byrne, Brian Eno, Chris Frantz, Jerry Harrison, and Tina Weymouth" — par ordre alphabétique. Tina a une syncope en découvrant les crédits définitifs : "*All songs by David Byrne, Brian Eno, Talking Heads*". Elle, son mari et Jerry seraient devenus les accompagnateurs de messieurs Byrne et Eno ?! Elle se déchaîne contre Eno, ce dernier prédisant la séparation du groupe. A part Rolling Stone, qui élit "Remain In Light" *pire album de l'année*, les autres retours sont unanimes : chef-d'œuvre. Et il marche carrément : 19ème place des charts. Comment le jouer sur scène ? En recrutant d'autres musiciens, cinq *Expanding Heads*. Pour la tournée, Chris parle de "*Funkadelic lifestyle*". Tina se moque : "*David ne savait pas comment parler à ces Noirs et ne comprenait pas la moitié de ce qu'ils disaient.*" Elle décrit un Byrne "*paranoïaque*" qui se sert d'elle comme "*bouc émissaire*", lui imposant "*d'incessantes ré-auditions*". David : "*Tina devait ré-auditionner ? Je n'ai jamais assisté à ça.*" Elle veux rallier Adrian Belew à son camp, lui proposant le poste de cinquième Talking Head, puis plus que ça. Quoi, plus ? "*Remplacer David au chant*". Belew panique.

Costume d'homme d'affaires

La tournée terminée, un impératif saute aux yeux : prendre de la distance. Jerry enregistre un album solo. Byrne, après avoir enfin sorti le disque avec Eno ("My Life In The Bush Of Ghosts"), compose la musique d'un ballet. Tina et Chris montent Tom Tom Club avec Adrian Belew. Le couple s'approprie le boulot de Belew. "Tom Tom Club" est un énorme carton. La première du ballet : un petit événement arty new-yorkais. Jerry : "*Grâce au succès de Tom Tom Club, Talking Heads est resté ensemble.*" Le groupe se sent obligé de faire une annonce publique : ils ne sont pas séparés. Pour leur nouvel album, ils sont d'accord : pas d'Eno, moins d'expérimentations. Tina et Chris ont leur premier enfant durant l'enregistrement. "Speaking In Tongues", qui sort le 1er juin 1983, sera le premier Talking Heads à dépasser le million de ventes. Les shows du *Big Suit Tour* — en référence au costume d'homme d'affaires sumo que Byrne exhibe sur scène — fusionnent *entertainment* de masse et performance conceptuelle. Jonathan Demme assiste au spectacle et contacte le groupe : il faut faire de ces concerts un film. "Stop Making Sense" sort le 24 avril 1984. Un document esthétique fascinant — les Talking Heads sont entrés dans

Photos Archives Rock&Folk- DR

Photo Archives Rock&Folk- DR

L'offre de deux millions de dollars pour jouer en Australie ne fait pas le poids face aux rancœurs

la postérité par leurs disques, ils y pénètrent maintenant par l'image. L'album live qui en est tiré bat tous leurs records de ventes. Et puis tout se dérègle de nouveau. Lors d'un festival en Nouvelle-Zélande, en plein concert, Byrne se casse : "*Jouer pour des gens dans la boue, j'y crois pas.*" Il disparaît, plantant-là ses camarades.

Il va s'installer avec sa fiancée, Adelle Lutz, à Los Angeles. Son objectif : écrire et réaliser son propre film. Les autres Heads se plient à ses exigences : leur nouvel album sera la bande-originale de son film. Mais les délais du cinéma ne sont pas les mêmes : il faut composer un autre disque avant. "Little Creatures" est pondu en deux temps trois mouvements. Il sort le 10 juin 1985, Rolling Stone note : "*C'est l'album le plus simple, le plus heureux, le plus mélodieux et le plus potentiellement commercial de cet archétype du groupe art-rock new-yorkais*". Le groupe pose pour le New York Times, mais, au final, seul le chanteur apparaît en couverture. David semble maintenant leur faire une fleur quand il demande au trio d'enregistrer les chansons de son film, "True Stories". Il enchaîne les interviews, fait la couverture de Time sous le titre "Rock's Renaissance Man", puis redescend : le film reste confidentiel, les critiques de l'album sont mitigées. Jerry est furieux : "*David, obsédé par son film, n'a pas voulu qu'on participe au Live Aid, alors que c'est ça qui nous aurait permis de devenir un des plus gros groupes mondiaux*". Tina raconte ce rêve : elle loupe toutes les répétitions parce que David l'avise de celles-ci par la presse, alors qu'elle ne lit pas les journaux. Freud se régale. Les répétitions n'ont pas lieu : Byrne refuse de partir en tournée. Il préfère rafler un Oscar pour le thème du "Dernier Empereur".

Il veut que leur prochain album s'ouvre encore plus aux musiques du monde. Direction la ville de *la sono mondiale*, Paris. Steve Lillywhite, qui sort des Rolling Stones et U2, les produit. Gary Kurfirst, le manager : "*Steve était le mec le plus qualifié pour faire en sorte que les membres ne s'entretuent pas — au moment où ils sont à deux doigts de devenir énormes.*" David profite de Paris pour s'y marier avec Adelle Lutz. "Naked" sort le 15 mars 1988. Après le "Graceland" de Paul Simon en 1986, le quota d'éloges concernant la world music s'épuise. Un groupe *college rock*, REM, est en passe de damer le pion aux Talking Heads. De nouveau, David refuse de partir en tournée. Il signe un contrat solo avec Warner. Tom Tom Club l'invite pour un concert au Ritz. Il débarque, se positionne au micro, aux côtés de ses camarades, mais reste planté-là, muet. Il articulera quand même deux mots.

Une lettre de Tina

Il faut attendre décembre 1991, époque où la tornade Nirvana transforme les Heads en vieux yuppies, pour l'annonce officielle et unilatérale de Byrne : Talking Heads, c'est fini. Cinq ans plus tard, David reçoit une lettre de Tina. "*Elle m'y traitait de* 'asshole piece of shit', *puis demandait pourquoi on ne retravaillerait pas ensemble. La réponse était dans le début de sa lettre, non ?*" L'offre de deux millions de dollars pour jouer en Australie ne fait pas le poids face aux rancœurs. En 1996, Tina, Chris et Jerry sortent un album sous le nom The Heads. David leur colle un procès. En 1999, Les quatre membres sont obligés de se croiser au San Francisco Film Festival pour la réédition en DVD de "Stop Making Sense". Tina refuse de serrer la main de David. Leur live de 2002, lors de l'intronisation de Talking Heads au Rock & Roll Hall Of Fame ? Pas une reformation, mais une purge. La haine n'est pas un moteur négligeable. En pleine montée, entre 1979 et 1983, elle a généré chez les Talking Heads des créations époustouflantes. Et quand ils s'aimaient, au CBGB, ça n'était pas mal non plus. ★

Album *David Byrne "American Utopia" (Warner)*

Photo Jody Rogac- DR

DAVID BYRNE

Y a-t-il une vie possible sans Têtes ?

David Byrne le constatait dès la fin des années 90, à 45 ans : "*Ça n'aurait aucun sens que j'essaie de rivaliser avec les nouvelles générations : un visage jeune et frais l'emporte obligatoirement.*" Ses années fraîches, ce sont celles avec les Talking Heads. Depuis, Byrne ne s'est pas pour autant foutu à la retraite. Il n'a jamais arrêté. Deux sons de cloche concernant sa carrière post-Heads : une cata, pas un album potable, à croire que Jerry, Tina et Chris étaient les vrais créatifs. Ou : courageusement, Byrne a continué d'explorer de nouvelles formes, est resté dans le coup tout en assumant son statut de *dad-rocker*. A ses débuts, le chanteur fut comparé, positivement, à un poulet sans tête. Solo, il s'est retrouvé comme un compositeur sans colonne vertébrale. Pour s'en construire une, palier l'absence des Talking Heads, il a eu deux approches : piocher dans les cultures du monde, ou s'adosser à une collaboration. Il a tiré dans tous les sens, gravant un album latino, un trip hop, un rock, un orchestral, mettant en musique des pièces, des installations, des films, des chorégraphies, bossant avec Robert Wilson, St Vincent, Fatboy Slim, Thievery Corporation, De La Soul, Paolo Sorrentino, Eno, Arcade Fire, Selena, Will Oldham, Morcheeba, Dirty Projectors, David Sitek, s'associant avec la terre entière — plus exactement avec des artistes sur sa même longueur d'onde, dans une lignée postmoderne, chic et groove. Une vraie réussite : son label Luaka Bop, où il a réédité Os Mutantes, William Onyeabor et Shuggie Otis, signé Tom Zé, Cornershop, Jim White… Il expose ses photographies, écrit des livres (dont "Bicycle", journal où sont consignées ses pensées de cycliste). Débarrassée d'une phrase gênante sur le cannabis, son single "Like Humans Do" (2001) a été utilisé par Microsoft pour servir d'échantillon démonstratif. Personnalité culturelle, Byrne a été membre du jury à la Mostra de Venise. Au milieu de concepts ronflants, dans certains de ses albums ("David Byrne" en 1994, "Feelings" en 1997, "Everything That Happens Will Happen Today" en 2008), quand l'auteur de "Love → Building On Fire" se rappelle qu'il sait composer des chansons directes, simples ou nerveuses, on trouve d'excellents morceaux ("A Long Time Ago", "Sad Song", "The River", "Wicked Little Doll", "A Soft Seduction", "Glass, Concrete & Stone", "Burnt By The Sun"…). C'est paradoxal : à ses débuts, ce qui l'élevait largement au-dessus du lot, haut, très haut, c'était son aversion des clichés, son intelligence, son refus des dogmes et sentiers battus, sa soif d'innovation, son ambition esthétique et formelle. Passé trente ans, ces atouts se sont retournés contre lui, jusqu'à lui donner peu à peu l'image d'un sonorisateur de galeries branchées, de rockeur pour public gentrifié, d'universitaire passionné de world. Ce qui le rendait anticonformiste en 1977 le fait aujourd'hui entrer dans un moule institutionnel. Ce qui ne l'empêche pas de composer, à l'occasion, quelques morceaux très beaux. Dans son livre "How Music Works", il écrit : "*Faire de la musique, c'est comme construire une machine dont la fonction est de creuser des émotions chez l'interprète comme chez l'auditeur.*" Des émotions, Byrne nous en a déjà tant donné. B.S.

Sun Ra, en 1974, dans le film “Space Is The Place”

Les violons atonaux de “I Am The Walrus” ?
Ravel !
Les paysages planants dessinés par Pink Floyd ?
Xenakis !

L’AVANT-GARDE

Une innovation musicale est-elle encore envisageable ?
Il faudrait pour cela aller plus loin que dodécaphonisme, sérialisme, bruitisme ou free jazz...

PAR PATRICK EUDELINE

“Une démoralisation dernière achevait de faire de cette armée un troupeau sans foi, sans discipline, qu’on menait à la boucherie… Là-bas, vers Vouziers, une fusillade venait d’éclater, entre l’arrière-garde du 7ème corps et l’avant-garde des troupes allemandes.”
EMILE ZOLA

Les avant-gardes sont condamnées, par définition.
Comme dans la scie de Guy Béart : *“Le premier qui dit la vérité... Il doit être exécuté.”*
Avant-garde, on l’aura compris, est étymologiquement un terme militaire. Etre à l’avant-garde, s’est s’exposer et en prendre plein la tronche.
Ce n’est que depuis le 19ème siècle qu’on utilise le concept au figuré, l’opposant à académisme.
Intéressant de s’en souvenir aujourd’hui qu’il n’y a plus d’avant-gardistes. Plus d’avant-garde. Et même plus de courants. C’est l’art officiel ou rien.
Benoît Duteurtre, en son fort conseillé “Requiem Pour Une Avant-Garde” explique à foison comment l’avant-garde, en musique comme ailleurs, s’est institutionnalisée et n’existe plus. Notre époque honnie fait dans le convenu et le mainstream.
Avant-garde que les œuvres exposées à la FIAC par exemple ? Non, puisque cette FIAC est le salon par excellence, justement, du nouvel académisme. Et que rien ne s’oppose à sa mainmise.
Avant-garde en musique ? Qui ose encore employer le terme depuis les années 90 sans faire rire ? Et où ?
Une remarquable compilation chez Frémeaux & Associés, “L’Avant-Garde 1888-1970”, sortie tout récemment, offre un excellent prétexte à se pencher sur le sujet. Compilée par Bruno Blum, elle survole le sujet en trois CD. Certains choix (du ragtime ?) peuvent sembler bien contestables et quelques oublis regrettables (Mingus, Carl Orff, Kurt Weill, Berio). Mais c’est l’occasion d’y entendre Satie à côté de Sun Ra, Pierre Boulez après Xenakis, Miles et Coltrane. Cela devait être dit.

Photo DR

Il y eut une période bénie où l'on pouvait être le roi du hit-parade en s'inspirant des travaux de Stockhausen, Berio ou Pierre Schaeffer. Etre dans les dix meilleures ventes d'albums en citant Varese ou Luigi Nono, en adaptant leurs idées les plus extrêmes à un format *rock*. Une période où tous les pionniers de la chose se retrouvaient dans la fort pop collection "Prospective 21° Siècle" (pochettes à la Vasarely, en glitter argent !). On trouvait partout ces disques Philips. C'était, littéralement, Berio et Stockhausen dans les Monoprix. Une période où on pouvait être une pop star, comme Frank Zappa et frayer avec Pierre Boulez. Vendre des millions de "Ummagumma", double album qui imposa définitivement Pink Floyd, en proposant des paysages électroniques à la Ligeti. En rock, le concept de rock d'avant-garde s'est confondu un temps avec celui de rock progressif. Et, effectivement, bandes à l'envers chez les Beatles, atonalisme chez Soft Machine, Faust, ou Can, emprunts à Varese revendiqués chez Zappa, John Cage via son presque homonyme John Cale, obsession pour Erik Satie chez Fripp et Eno. On peut même dire que ce dernier lui a tout piqué et notamment ses pensées conceptuelles. Je me souviens encore de ce concert de Fripp et Eno à l'Olympia (1975) refaisant "Entr'acte", un demi-siècle après le maître... Nous étions au bar et la musique continuait. A l'*entracte* donc ! Une vieille idée du Velvet Gentleman, comme on surnommait Satie. Et la conquête du Moog par les rockers est antérieure à celle pratiquée par l'IRCAM et les antres de l'avant-garde et de la recherche revendiquées. Même si la musique électronique doit tout aux pionniers qui inventèrent le thérémine ou les ondes Martenot (présents chez les Beach Boys et Polnareff dès 1966, chez Joe Meek avec la Clavioline), aux gens de la musique concrète comme Pierre Henry et son complice Schaeffer, à Varese, Stockhausen, Ligeti. Le génie du rock ayant été d'emmener tout ça dans les hit-parades, ce dont n'avaient à se soucier les (parfois fort subventionnés) créateurs susnommés. Quand un Jean-Jacques Perrey interprète "Strangers In The Night", quand Pierre Henry tord les jerks de Michel Colombier, la musique électronique est encore au laboratoire. La pop va plus vite que celle-ci. Pendant une quinzaine d'années, le rock fut le lieu de toutes les avant-gardes. Il y eut une histoire de l'art, du 15ème siècle au 20ème siècle. Une continuité, un progrès. Mais ce n'est qu'au 19ème qu'on fit sciemment la rupture entre les novateurs et les autres. Monteverdi ou Beethoven étaient révolutionnaires mais sans le savoir, Debussy, Satie ou Alban Berg cherchaient à l'être. Comme Monet ou Gauguin. L'avant-garde est une idée romantique. En fait, depuis le chant grégorien, la musique n'a cessé de se complexifier, de s'écarter des chemins de la tonalité, de la consonance prévisible. Et cela dans tous les sens... Jusqu'à l'abstraction. Qui arrive vers 1920 avec Schoenberg et le dodécaphonisme. Jusque-là, Satie, Debussy, Ravel, Stravinsky avaient poussé à l'extrême les démarches de Wagner, et d'avant lui Listz et Beethoven — en ses derniers quatuors. Tordre la mélodie, l'harmonie, chercher en des musiques étrangères, ethniques, lointaines, l'imprévisible, l'inouï...

Jusqu'à l'incompréhension. Jusqu'au... bruit. Atteint par un Varese. Qui mélange klaxons, fracas de chantiers, machines industrielles en folie pour une partition urbaine sans rythme reconnaissable, sans mélodie. Et tout cela dès 1920. Varese... C'est la musique jouée par Claude Rich, Antoine dans "Les Tontons Flingueurs", avec ses instruments de cuisine, et qui hallucine encore en 1963 le rugueux gangster Lino Ventura. Parallèlement, les peintres se débarrassaient du figuratif et les écrivains voguaient vers le surréalisme, via les symbolistes. Tout cela va ensemble, tout cela est l'avant-garde de la fin de siècle. Tout cela fait scandale. Gauguin, Van Gogh, Satie sont des artistes incompris, voire maudits. Stravinsky avec son "Sacre Du Printemps" (qui obséda tant Magma, Mingus, les *free-jazzmen*) fait scandale, comme Baudelaire en son temps. Comme Debussy. Les klaxons de Varese, la Fontaine de Duchamp, les peintures

Il n'y a plus d'avant-gardistes. Plus d'avant-garde. Et même plus de courants. C'est l'art officiel ou rien

de Kandinsky, les écrits pré-lettristes de Marinetti. Dès 1920, la messe est dite. On est arrivé à l'abstrait. L'art ne semble pouvoir aller plus loin. Oui, on en est à l'abstrait, à la perte du sens, au concept... Varese sera suivi par les gens de la musique concrète, bruitiste, spectrale. Les progrès de l'électronique ouvrant bien des portes. Les dodécaphonistes seront suivis par Olivier Messiaen. Et d'autres... Qui renoncent vite. C'était une impasse. Et comme le disait William Burroughs : *"Cela ne marche qu'en trichant."* Aussi, à partir de 1920, hormis *le bruit*, il n'y a plus de futur, apparemment. Il n'y aura plus que des *néo*, des revivalistes. Même Stravinsky s'assagit et revisite le passé. Les néoclassiques.
Dès 1920, on parle de *musique classique* pour sous-entendre qu'elle est finie, figée dans le temps. Comme pour le rock aujourd'hui, ou le jazz hier, on sait qu'il y a un point final. Debussy ? Webern ? Stravinsky ? On n'ira pas plus loin qu'eux. Dans le rythme, l'harmonie, la mélodie, la construction. Ils ont repoussé toutes les limites.

Mais c'était compter sans le jazz. Avant-garde ? On ne peut en dire des créateurs, les authentiques (Original Dixieland Jazz Band, Jelly Roll Morton, Louis Armstrong) comme ceux qui le popularisèrent, les Paul Whiteman, Al Jolson, les chanteuses dites *de blues*, si à la mode avant la Grande Dépression. Le jazz est une musique populaire, née dans la rue, autodidacte. Mais une chose est sûre : dès le milieu du 19ème siècle, en un moment où la musique classique se cherche de nouveaux horizons et puise dans l'ethnique, ce jazz et ce blues venus d'Amérique sont une bénédiction. Ils influencent tout le monde. Debussy comme Ravel, Stravinsky... En retour, les premiers stylistes du jazz, des pianistes en général, éduqués et venant de la petite bourgeoisie, empruntent à la musique classique contemporaine la plus sophistiquée son usage des notes tordues et ambiguës...

Photo Patrick Aventurier/ Gamma Rapho via Getty Images

Pierre Boulez et Frank Zappa, pas trop à l'avant-garde vestimentaire

Cette *blue note* dont on fera bientôt si grand cas, ces tierces et quintes diminuées... On les trouve chez Wagner, l'indécision entre majeur et mineur... Les bluesmen premiers la forgent autant en entendant l'électrophone de leurs maîtres que par souvenir des gammes pentatoniques africaines.
Gammes pentatoniques ? On les trouve en fait dans tous les folklores. Comme chez Debussy ou Bartók qui s'inspirèrent de ces derniers. C'est le point commun entre AC/DC et le gamelan balinais, entre "Le Pénitencier" et "Pelléas Et Melisande".
Mais jazz et blues changent la donne. L'avant-garde désormais sera dans leur camp. On s'y intéresse plus qu'à tous ces élèves d'Olivier Messiaen (Pierre Boulez, le plus notoire !) qui courent après le sérialisme...
Une situation paradoxale, pourtant. Révolutionnaire vraiment ? Coltrane et Charlie Parker imposent certes une harmonie tordue, extrême, limite, après Duke Ellington et Earl Hines.
Mais personne en ce domaine ne pourra aller aussi loin que Debussy ou Ravel. La polytonalité si impressionnante chez les Beatles ? Elle était dans le "Prélude" de Debussy... Les violons atonaux de "I Am The Walrus" ? Ravel ! Les paysages planants dessinés par Pink Floyd ? Xenakis ! Ligeti ! Et "La Mer" de Debussy emmenait aussi loin qu' "Astronomy Domine"... "Revolution 9" des Beatles ? Du Stockhausen, celui de "Gesang Der Jünglinge". Et les géniales mélodies entre enfance et polytonalité du deuxième Soft Machine ? Mike Ratledge comme Robert Wyatt connaissaient leur avant-garde. Et notamment Béla Bartók. Ragas, musique indienne et modale, minimalisme, Terry Riley ou Steve Reich, le psychédélisme façon Grateful Dead des débuts ? Des pistes suivies par l'avant-garde dès le début du siècle. Le free jazz prétend s'affranchir de tout rythme régulier et accord reconnaissable ? C'est 50 ans après Webern.

Mais tout est dans l'*attitude*. Entre un Pierre Boulez qui s'apprête à fonder le fort académique IRCAM et un Charlie Mingus, la cause est entendue. Les gens du jazz et bientôt du rock s'inspirent certes des travaux de l'avant-garde défunte, mais la balle est dans leur camp. Pierre Boulez a beau vouloir systématiser la musique sérielle, son "Marteau Sans Maître" fait bâiller et ne choque plus personne. Quand Eric Dolphy ou Parker, en rêvant d'une troisième voie (Le *third stream* !) qui ferait hurler son blues et son gospel sur des rythmes aussi brisés que ceux de Stravinsky emmènent à leur suite toute une culture nouvelle. Celle qui va compter. Bientôt, les créateurs les plus austères vont le comprendre. Boulez avec Zappa, Pierre Henry avec Spooky Tooth. Ils l'avouent implicitement, la balle n'est plus dans leur camp. Et jusqu'aux seventies, le rock pille toutes les avant-gardes, de John Cage à Luigi Nono. Ou leur donne sens... Et fait de celles-ci un objet de désir.
Le siècle présent, lui, s'enfonce dans un long tunnel moyenâgeux. Et régresse en rêvant de l'impossible Renaissance. Mais pour que celle-ci arrive, il lui faudrait tout oublier pour tout recommencer. Il n'est pas un domaine de la culture encore en friche.

Alors, être d'avant-garde aujourd'hui ? Et si c'était pleurer sur les beautés du monde perdu ? Comme ce peintre, Hervé Scott Flament qui rêve de pigments préraphaélites ? Après tout, Debussy ou Fauré ont révolutionné la musique de leur temps en rêvant de Rameau et Couperin, d'un hier fantasmé.
"Etre d'avant-garde" c'est savoir ce qui est mort ; être d'arrière-garde c'est l'aimer encore" disait Roland Barthes. On lui laissera le mot de la fin. ★

Compilation *"L'Avant-Garde 1888-1970" (Frémeaux & Associés)*

Écoutez du classique.

La Radio du Rock.
Paris 102.3

Toutes les fréquences sur ouifm.fr

Comment ne pas tomber amoureux ?

Sonny Smith

"ROD FOR YOUR LOVE"

EASY EYE SOUND/ NONESUCH/ WARNER

S'il empile les Grammys et fréquente aujourd'hui le gratin de la scène musicale américaine, Dan Auerbach n'en reste pas moins attaché au monde du rock'n'roll. Ses accointances passées avec les Growlers, Brimstone Howl ou encore Black Diamond Heavies en témoignent : quand il revêt son costume de producteur, l'homme a bon goût. Pour autant, au vu de ses récentes collaborations avec des artistes plus renommés (Lana Del Rey, Pretenders, Cage The Elephant...) on n'imaginait pas que le leader des Black Keys irait débaucher Sonny Smith, le poète désabusé de San Francisco, afin de lui faire enregistrer un album dans son studio Easy Eyes de Nashville, et encore moins qu'il le signerait sur son propre label. On parle ici d'un artiste excentrique dont le grand fait d'armes reste "100 Singles", un projet artistique pharaonique pour lequel il a enregistré cent singles avec cent groupes fictifs, inventés pour l'occasion (les illustrations de ces 45 tours ayant été peintes par des artistes de tous horizons).
Un héros culte, sorte de Jonathan Richman de la Bay Area révéré pour ses premiers albums avec les Sunsets mais qui depuis quelques années paraissait égaré dans une impasse artistique. L'aubaine est presque trop belle pour Sonny Smith, qu'on avait vu las et dépité sur scène l'an dernier (une crise existentielle qu'il a abondamment relayée sur les réseaux sociaux) et qui semble avoir retrouvé une exubérance et une joie qu'on ne lui connaissait plus depuis ses mascarades sous le nom de Zig Speck & His Specktones ou Earth Girl Helen Brown. Les délires paranormaux et les chansons tristes aux synthés étranges des derniers albums de Sonny & The Sunsets ont ici été mis de côté au profit d'un son chaleureux qui renvoie aux premiers albums teintés de doo-wop du groupe ("Tomorrow Is Alright" en particulier). Symboliquement, Smith chante sous son nom propre, sans doute afin de signifier un nouveau départ, et met ainsi fin à une décennie de chansons publiées sous le nom de Sonny & The Sunsets, bien que ce groupe (qui, de John Dwyer à Kelley Stoltz, en passant par Tim Cohen des Fresh & Onlys, est un véritable *who's who* des musiciens de San Francisco) n'en ait jamais vraiment été un. Cette nouvelle étape des mille vies de Sonny Smith s'exécute sous les augures des guitares carillonnantes et décidément *byrdsiennes* de "Pictures Of You" qui lancent l'album de la meilleure des manières. La suite n'est qu'un enchaînement de réjouissances, magnifiquement mises en lumière par la production délicate de Dan Auerbach (comment ne pas tomber amoureux dès les premières secondes du son de basse sur "Slaves" ou "Burnin' Up" ?).
Emouvant lorsqu'il s'adresse directement à son fils adolescent ("Live, Love And Be Free"), touchant lors d'un duo mélancolique avec Angel Olsen ("Burnin' Up"), Sonny Smith frappe par son honnêteté. Tout au long de l'album, Smith s'interroge... Sur son mode de vie, ses relations de voisinage, le sens de son existence. Des doutes qu'il met en musique sur des mélodies joyeuses ("Slaves", "Adventures", "More Bad Times") qui donnent à cet album une délicieuse saveur douce-amère. Sonny Smith excelle dans cet art perdu de la chanson multi-facettes, dont on découvre les subtilités et les recoins inattendus à chaque nouvelle écoute. Disque aussi magnifique qu'inespéré, "Rod For Your Love" est empli de chansons personnelles à la résonance univer-selle. Gloire soit rendue à son créateur, et à son inattendu sauveur.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Jack White

"Boarding House Reach"

THIRD MAN/ XL

Certains rêvent de devenir stars pour se rouler dans la débauche. D'autres, comme Jack White, veulent assouvir leurs fétichismes d'amoureux du rock. Le succès des White Stripes, notamment de "Seven Nation Army" lui en donne la possibilité. Il quitte Detroit pour Nashville, crée un label, un studio, produit des légendes, achète l'exemplaire unique du tout premier disque de Presley... Il forme les Raconteurs puis Dead Weather tout en poursuivant une carrière solo dont paraît le troisième tome, réalisé en autarcie complète et totale liberté. La pochette glaciale laisse craindre un univers déshumanisé. Certes, les synthés sont omniprésents mais utilisés de manière simple — plus Ike Turner que Rick

Wakeman — avec des échos et une répartition stéréophonique enfantins comme sur une maquette de débutant. Un jansénisme, éloigné de l'obsession Led Zep dont Jack White semblait ne pas pouvoir se débarrasser, caractérise "Connected By Love", placé en ouverture et premier simple extrait. Par son dépouillement, la chanson évoque John Lennon période Plastic Ono Band. Déroutant, le disque réserve bien d'autres surprises : textes étranges ("Why Walk A Dog ?") ; un presque instrumental funk ("Corporation") ; deux plages très brèves ("Abulia And Akrasia", "Ezmeralda Steals The Show") ; un air country ("What's Done Is Done") ; un au revoir rétro ("Humoresque")... Les morceaux les plus barrés ne seront probablement pas joués en concert, contrairement au sauvage "Everything You've Ever Learned", au puissant "Respect Commander" (débarrassé de son intro ?) ou à "Over And Over And Over" qui s'annonce comme un futur moment crucial.

✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Tracey Thorn

"Record"

CAROLINE

Il faut fermer les yeux et se souvenir : l'Angleterre de 1984 se remettait à peine de ses émois néoromantiques qu'un duo — Everything But The Girl — posait les bases d'un revival jazzy soft (dont Sade et consort allaient rapidement s'emparer, rendant la musique plus lisse qu'un guichet de banque) faisant brusquement ressurgir les fantômes de Cole Porter, Stan Getz, Astrud Gilberto et Dave Pike. Avec Tracey Thorn au chant, la tessiture grave, sensuelle, à mille lieues des voix acrobatiques dominantes, le groupe ne décevrait jamais, parvenant même, en 1996, à classer le single "Missing" en deuxième position des charts français. Duos avec Paul Weller, Robert Wyatt, via les affreux Massive Attack lors de ses escapades en solo, miss Thorn nous avait laissé pantois il y a huit ans avec son hymne à toutes les séparations futures et passées "Oh, The Divorces !", ce sommet d'élégance sardonique et désabusé... Pour ce cinquième effort, elle a décidé de poursuivre sa route solitaire en se payant le luxe d'un virage électro, 100 % *four on the floor*, dans lequel la distinguée Britannique cherche l'amour ("Queen") et ne trouve que glace et regrets ("Sister"). Lassée de son propre spleen, Tracey se

remémore ses jeunes années ("Guitar") pour finir en beauté sur le très Moroder "Dancefloor", dans ces clubs d'antan où les *dee jays* savants maniaient l'art de combiner commerce et déviance... La sœur cachée de Richard Hawley et Alison Goldfrapp, désemparée sous un vernis strass, chante la vie et le temps assassin à travers le reflet d'un rétroviseur brisé avec l'humour caustique qui, décidément, la caractérise.

✪✪✪

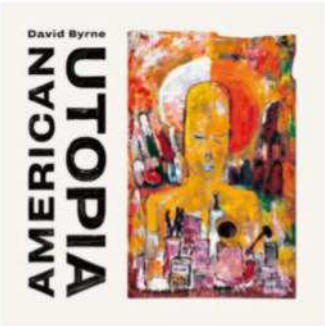
SAMUEL RAMON

David Byrne

"American Utopia"

NONESUCH/ WARNER

Depuis "Grown Backwards" en 2004, pas de nouvelles solo de l'ex-leader des Talking Heads. Et voilà qu'arrive "American Utopia" truffé de rythmiques complexes et de jolies mélodies, onze morceaux qui retrouvent parfois l'énergie de son groupe dissous au début des années 90 et qui n'a jamais été oublié. Si Byrne a parfois déçu dans ses pérégrinations musicales, force est de constater que son utopie américaine est aussi originale que séduisante. Cette collection de chansons est décrite par son auteur comme *"une tentative de décrire le monde dans lequel nous vivons plutôt qu'un endroit imaginaire. Beaucoup d'entre nous ne sont pas satisfaits de ce que nous en avons fait, on le contemple et on se*



demande 'Est-ce que ça doit se passer comme ça ? Y a-t-il une autre voie ?' " On se croirait presque dans les paroles de "Once In A Lifetime", sur le quatrième album des Heads coproduit par Brian Eno. Eno qui participe d'ailleurs à ce nouveau projet d'où émergent des réussites comme "Everybody's Coming To My House", un des titres qu'il a coproduit, et "Gasoline And Dirty Sheets". L'indicible nostalgie qui imbibe "Everyday Is A Miracle", un single en puissance, fait penser à la BO du film "True Stories", que David réalisa en 1986. "Bullet" est l'étrange récit du trajet d'une balle qui traverse un corps humain et "Dog's Mind" fait le parallèle entre l'esprit des humains et celui des chiens (*"We are dogs in our own paradise"*). Bref, des thèmes originaux, voire cérébraux, et au final un disque qui s'avère un des plus réussis de David Byrne en solo, et qu'il a d'ores et déjà annoncé vouloir défendre en tournée, avec un passage prévu par Lollapalooza.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Albert Hammond Jr

"Francis Trouble"

RED BULL

Pas de bol : ses deux fantastiques premiers albums ont été éclipsé par les Strokes, qui possédaient encore, en 2006/ 2008, une aura écrasante. Albert n'en a pas pris ombrage : il était complètement défoncé — *"Héroïne, coke, kétamine"*, shootées "les trois en même temps, vingt fois par jour". *Rehab* en 2009. Pas de bol, épisode deux : alors qu'en 2015 les Strokes ne sont plus qu'un souvenir démodé, Albert, trentenaire clean, sort son disque le moins passionnant ("Momentary Masters"). Dernières actualités pour les Strokes : un nouvel album du groupe (joie pour nous, rire pour les autres), et suite des aventures de son audacieux leader, Julian Casablancas, avec ses Voidz. Hammond Jr s'interpose avec ce quatrième album, "Francis Trouble". Projetant Fad Gadget dans le futur, Casablancas réinvente les eighties, comme MGMT ? Albert, plus anachronique, choisit de réinventer... les Strokes. "Francis Trouble" se donne comme mission de perpétrer la mémoire de "Room On Fire", grâce à un savoir-faire *à l'ancienne* — c'était il y a 15 ans. Que le *Francis* du titre soit son frère jumeau mort avant sa naissance, que cet album lui soit consacré, qu'Albert, bientôt

quadragénaire, imagine ce qu'il doit à ce fœtus, échafaude des trajectoires uchroniques, est finalement accessoire — ce qui compte, c'est le retour de l'inspiration. Cet album sans temps faible, truffé de sommets ("Rockys Late Night", "Stop And Go", "Harder, Harder, Harder", "Set To Attack", "Strangers") vient nous rappeler, en ces temps d'amnésie, révisionnisme et zapping, que les Strokes, ce n'était pas rien. "Francis Trouble" : la preuve que *the end has no end*, et que c'est tant mieux.

✪✪✪✪

BENOIT SABATIER

Laurie Anderson & Kronos Quartet

"Landfall"

NONESUCH/ WARNER

Un album inspiré par l'ouragan Sandy qui a tout emporté et dévasté des vies : cette idée folle ne pouvait venir que d'une artiste aussi libre et avant-gardiste que Laurie Anderson, veuve de Lou Reed, performer et auteur, en 1982, du tube pop inattendu "O Superman (For Massenet)". Accompagnée du Kronos Quartet, responsable des cordes diaboliques de la BO du terrible film de Darren Aronofsky, "Requiem For A Dream", Laurie embarque dans un trip auditif surprenant, grandiose et intimiste à la fois. On a parfois l'impression d'entendre des intros qui n'en finissent pas ("Wind Whistles Through The Dark City"), on survole des

mélodies enchantées aux arrangements de cordes aériens ("The Electricity Goes Out And We Move To A Hotel"), on croise des sonorités menaçantes en tension avec des violons désespérés ("Galaxies II") suivies de tempos déroutants ("Never What You Think It Will Be"). On retrouve sur "Helicopters Hang Over Downtown" des staccatos de violons évoquant encore le thème de "Requiem For A Dream", et le déluge de cordes qui inonde ce projet colle bien à son climat humide comme un ouragan. Ironie du concept : comme le raconte Laurie dans les textes de la pochette, alors qu'elle mettait un point final à "Landfall", Sandy frappait New York et détruisait une partie de ses archives. Une calamité, mais aussi une inspiration finale pour ce disque évoquant du coup la perte matérielle qu'amène une catastrophe naturelle. Résultat d'un travail commun qui s'étale sur de longs mois, "Landfall" n'est pas d'une approche facile (en tout cas guère pop) mais recèle des trésors sonores pour qui saura déverrouiller ces drones musicaux et ces mantras météos.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

The Vaccines

"Combat Sports"

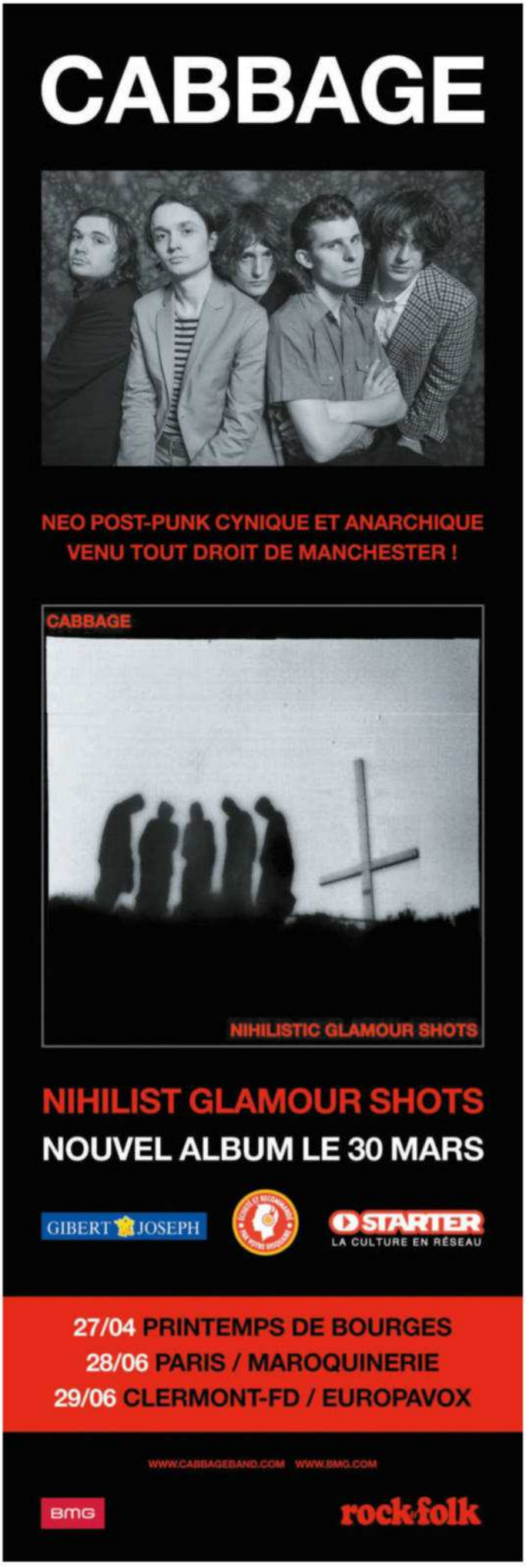
COLUMBIA/ SONY MUSIC

A leurs débuts en 2010, les Vaccines avaient tout pour eux : l'attitude frondeuse ("What Did You Expect From The Vaccines ?" interrogeaient-ils sur leur premier album), des chansons envoyées avec fougue, des textes futés et des élans romantiques. Ils auraient dû être le grand groupe de leur génération, celui qui était programmé pour succéder à Kasabian et aux Arctic Monkeys. Malgré un succès indéniable à domicile, le groupe n'a jamais réussi à s'imposer à l'extérieur et demeure une énigme, surtout après cet "English Graffiti" sans saveur qui avait vu, en 2014, le quartette suivre les modes du moment — ambiances eighties, batterie compressée, écho dans tous les sens et synthés en embuscade — et les montrait aussi paumés que les Strokes fluo de la même époque. En ce début d'année 2018, "Combat Sports" est ainsi annoncé comme l'album du retour aux sources, à défaut de retour en forme, et s'avère parfois frustrant. Des titres tels que "Your Love Is My Favourite Band" ou "Maybe (Luck Of The Draw)" sont tellement génériques dans leur approche pop qu'ils pourraient être de Kaiser Chiefs, mais heureusement contrebalancés par quelques inspirations douces comme

"Rolling Stones" ou "Young American". Les Vaccines restent à leur meilleur quand ils ressortent leurs vieilles recettes en jouant vite et fort, le torse bombé et le pied sur l'accélérateur ("Out On the Street", "Surfin In The Sky", "Nightbeat"). Comme souvent chez eux, les Vaccines ont du mal à tenir la distance — ce qui explique sans doute pourquoi leur meilleur disque reste l'EP "Melody Calling" — mais l'album surnage grâce à une poignée de titres forts ("Put It On A T-Shirt").

✪✪✪

ERIC DELSART



Disques pop rock

Cabbage

"Nihilistic Glamour Shots"

BMG/ SONY MUSIC

Voilà qui ressemble à une forme de coïncidence cosmique. Alors que Mark E Smith vient de rendre l'âme, voici que sort le premier effort de lads venus de la banlieue de Manchester, Cabbage, sur lequel son héritage est évident. C'est aussi une conséquence bienvenue du Brexit car Cabbage, comme Idles ou Shame, appartient à une nouvelle génération de Britanniques énervés produisant une musique tendue, politisée. Nos prolétaires du jour avaient déjà frappé fort avec "Young, Dumb And Full Of...", excellente compilation de leurs premiers EP qui signalait d'emblée un talent certain pour l'écriture avec des textes ciselés, tantôt poétiques, tantôt ironiques. C'est toujours le cas avec ce "Nihilistic Glamour Shots",

produit avec soin par James Skelly (The Coral), qui aborde des thèmes aussi divers que la vente d'armes, l'onanisme devant les films X ou encore un futur dystopique, où la stérilisation serait obligatoire afin de lutter contre la surpopulation. Musicalement, c'est un post-punk viscéral et euphorisant qui domine, avec un Lee Broadbent à la gouaille rappelant Johnny Rotten, des guitares anguleuses, une rythmique percutante : c'est le cas de l'hymne "Arms Of Plexoria", de l'obsédante "Celebration Of A Disease" ou de la rageuse "Post-Modernist Caligula". On trouve aussi des choses plus légères comme "Gibraltar Ape" ou "Exhibit A" et enfin une veine plus désabusée, contemplative, avec la country enfumée de "Disinfect Us", la très Doors/ Gun Club "Perdurabo" et la déchirante "Subhuman 2.0". En définitive, ces activistes friands de GG Allin ou Genesis P Orridge ont concocté un opus explosif et fort solide, au parfum de soufre bienvenu.

★★★★

JONATHAN WITT

Dita Von Teese

"Dita Von Teese"

RECORD MAKERS

Celle que sa bio décrit comme *"une louve esseulée dans la nuit de Los Angeles, susurrant d'énigmatiques confessions sur une messagerie abandonnée"* (sic) sort son album solo, avec la complicité de Sébastien Tellier, Gainsbourg électro qui prend grand plaisir à jouer le pygmalion de cette *"femme d'affaires avisée au visage d'albâtre et lèvres rouge cerise"* (encore sa bio, on ne s'en lasse pas). On pense bien sûr à Birkin, et Tellier y a semble-t-il pensé lui aussi, usant du filet de voix de la reine du burlesque comme Serge le faisait avec Jane. Dans plusieurs morceaux dont l'envoûtant "Parfum", Dita s'essaie à la langue française, avec un accent sexy à défaut d'être tonique. La langueur qui parcourt des chansons comme "La Vie Est Un Jeu" ou "Rendez-vous" (très réussi, très érotique) fait de cet album un bonbon sucré avec une tendance guimauve, mais d'une certaine élégance. Séduit par cette *"Blanche-Neige qui arrivait au studio en Mercedes noire"*, Tellier a finement ciselé ses musiques spécialement pour elle, avec l'aide de John Kirby et Daniel Stricker, *alias* Mind Gamers, et a proposé à sa femme Amandine d'écrire quelques textes *"sexy et pop"*. Même si l'effeuilleuse brune n'est pas une

chanteuse mais une icône placée devant un micro, le résultat est immaculé (*"classieux"* aurait dit Serge), et pose une question qui ne connaîtra jamais de réponse : ce disque semblerait-il aussi magique s'il était signé Josyane Macheprot et non la souveraine de l'érotisme façon Betty Page revisitée 21ème siècle ? Il faut donc apprécier "Dita Von Teese" pour ce qu'il est, un recueil de compositions du grand Tellier ciselé pour un corps devenu voix, celui de Dita. C'est déjà ça.

★★★

OLIVIER CACHIN

Jonathan Wilson

"Rare Birds"

BELLA UNION

Après "Gentle Spirit" en 2011, "Fanfare" en 2013 et un EP en 2014, "Slide By", "Rare Birds" est seulement le troisième album de Jonathan Wilson, un musicien très courtisé pour accompagner, produire, mixer d'autres artistes tels que Father John Misty, Karen Elson, Roy Harper... et Roger Waters dont il est le guitariste attitré sur le dernier album et la tournée 2017/ 2018. Si "Gentle Spirit" et "Fanfare" s'inscrivaient dans l'héritage folk-rock électrique de Neil Young, les quatre-vingt minutes de musique de "Rare Birds", réparties en treize titres, comme toujours enregistrés dans son propre studio, offrent une palette de sonorités un peu différente à l'aune d'une vision romantique d'un monde en

perpétuelle évolution, exprimée sans grandiloquence, ni fatuité, mais avec ce lyrisme communicatif qui singularise sa production. L'utilisation de synthés et de sons de batterie estampillés années 80 surprendra ses fans de la première heure, mais, après des entames parfois inquiétantes, "Over The Midnight", "Hard To Get Over", "Rare Birds", Jonathan Wilson embarque l'auditeur vers un space rock psychédélique, intense et unique, ponctué d'envolées de guitares. Le piano occupe également une place privilégiée, en particulier dans les morceaux plus intimistes, comme "Me", "49 Hairflips", "Sunset Boulevard" et "Mulholland Queen". Un zeste de country ("Living With Myself" avec Lana Del Rey, "Hi Ho The Righteous"), des rythmes plus enlevés ("There's A Light", "Miriam Montague") et le mid-tempo addictif du magnifique hymne hippie "Loving You" avec Laraaji, concourent à la beauté d'un disque qu'il faut prendre le temps de découvrir.

★★★★

PHILIPPE THIEYRE

Moby

"Everything Was Beautiful And Nothing Hurt"

BECAUSE

Dès les premières mesures de "Mere Anarchy", on sait qu'on n'entendra pas de hit dancefloor sur ce nouvel album du chauve le plus mélancolique de la musique synthétique. La voix de Mindy Jones s'ajoute à celle de Moby, d'une langueur monotone, portée par des programmations spacieuses et un tempo medium. Le point commun des douze compositions de ce disque est la spiritualité, comme en témoigne le premier single, "Like A Motherless Child", directement inspiré d'un negro spiritual du 19ème siècle. "The Tired And The Hurt", très émouvant, n'est guère plus joyeux. "The Ceremony Of Innocence" a un point commun avec "When Doves Cry" de Prince : l'absence de basse. Un manque voulu par Moby, qui dit s'inspirer de la démarche des tisserands du Moyen-Orient *"qui laissent délibérément des imperfections dans leurs tapis pour symboliser que seul le Divin est parfait"*. Mystique, électronique, ce disque en phase avec Dieu a été réalisé dans la chambre de Moby à Los Angeles en 2017, en autarcie, avec plusieurs voix de femmes venues agrémenter ses tristes accords : Mindy Jones, donc, sur cinq chansons (dont "The Last Of Goodbyes" et "The Waste Of Suns"), Raquel Rodriguez

sur le single, Apollo Jane sur "Welcome To Hard Times", "This Wild Darkness" et "A Dark Cloud Is Coming" ainsi que Julie Mintz sur "The Sorrow Tree" et "Falling Rain And Light". La simple lecture des titres donne la couleur de ce disque crépusculaire : sombre. Pas désespéré pour autant, car une étrange beauté émane de ce recueil de morceaux dépressifs dont la très bizarre pochette est en contraste total avec la ferveur religieuse qui semble l'animer. Deux bœufs pour un vegan, c'est cocasse.

★★★

OLIVIER CACHIN

The Men

"Drift"

SACRED BONES/ DIFFER-ANT

The Men est une anguille. Un groupe qui ne cesse de se réinventer et de repousser les limites qu'une quelconque classification pourrait imposer. Issus d'un terreau *noise* teinté de punk, la formation de Brooklyn a navigué sur des eaux folk, country, new wave, hardcore, toujours dans un bouillonnement créatif confinant parfois à l'acharnement (avec les ratés inhérents à l'exercice). Se plonger dans un nouvel album de The Men est donc, toujours, une expérience mêlant crainte et excitation. septième album en huit années de service, "Drift" est encore un disque aventureux. Une nouvelle étape qui sera probablement balayée par la prochaine mais qu'importe. Ce qui compte c'est de prendre le titre

de ce disque au pied de la lettre : The Men se laisse dériver au gré du courant. Au fil des neuf morceaux proposés ici, on passe d'un genre à l'autre. Les dernières mesures d'une bouleversante ballade centrée sur une mélodie au piano (magnifique "When I Hold You In My Arms") peuvent mener à une jam krautrock claustrophobe ponctuée de saillies d'un saxophone possédé ("Secret Light"). A une charmante bluette pop rêveuse succèdera, sans pression, la saturation goguenarde d'une décharge punk à la Dead Kennedys ("Killed Someone"). La versatilité est donc de mise sur cet étonnant "Drift", dont chaque virage nous prend de court. Si l'on note quelques égarements peu convaincants ici et là et une voix qui manque toujours un peu d'ampleur, il réside dans ce disque un danger, une charge volcanique, dont les contrastes abrupts ne sont pas sans nous rappeler ceux de Nick Cave et ses Bad Seeds. "Maybe I'm Crazy" assène le titre d'ouverture. Probablement, oui.

★★★★

JOE HUME

Barton Hartshorn

"I Died Of Boredom And Came Back As Me"

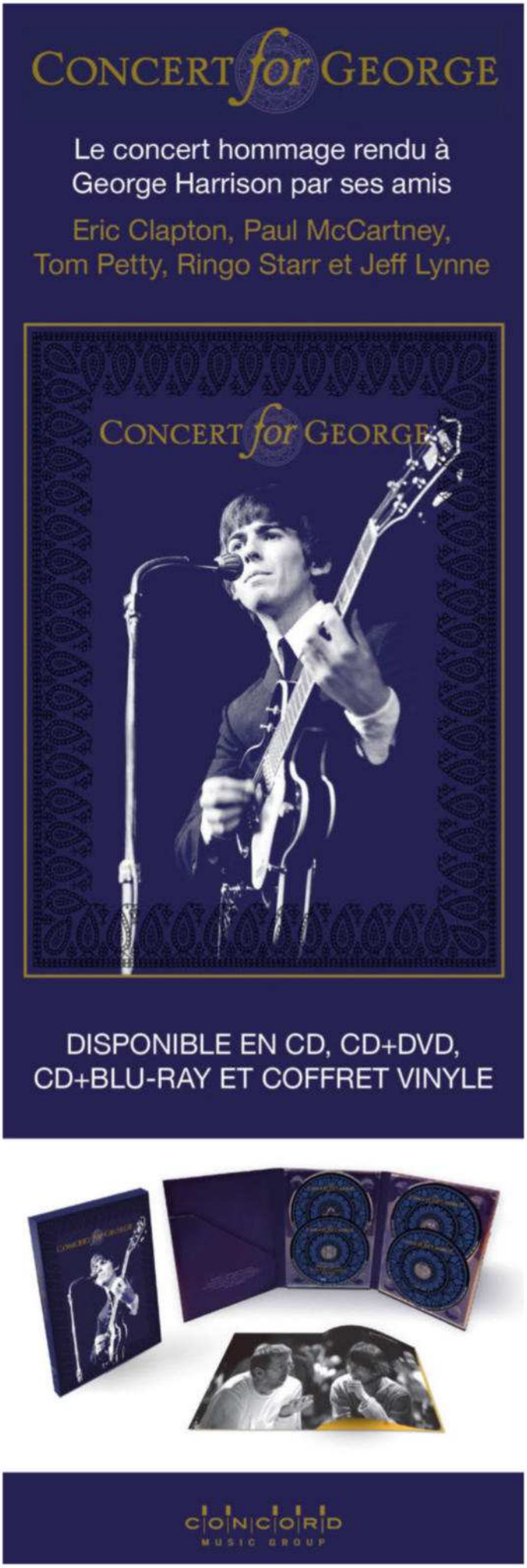
SPOZZLE RECORDS

Multi-instrumentiste, arrangeur, ingénieur du son, créateur des studios et du label parisiens Spozzle, l'Anglais Duncan Roberts est le chanteur du groupe français Dictafone. Après "Headquarter Café" en 2015, "I Died Of Boredom..." est son deuxième album sous ce pseudo emprunté au village du sud-est de l'Angleterre, où il a passé son enfance. Entre les deux, il vécut un an en Australie, où, entre des boulots de cuisinier ou de batteur pour Angus Stone, il prend le temps de composer des chansons qui constituent la matière première de ce disque. Celui-ci a été enregistré et mixé à Angers et à Paris où le chanteur a retrouvé ses complices de Dictafone, le bassiste et pianiste Vincent Guibert, le batteur Karim Benazzia, les guitares étant partagées entre Rémi de Coudenhove et Jérémy Morice. Sans doute inspiré par le soleil et l'océan australiens, cette résurrection après une mort par ennui s'apparente, sans les copier, aux lumineuses productions pop rock de la West Coast californienne à son apogée lorsque Terence Boylan sortait deux superbes albums avec la complicité de Becker et Fagen. Duncan Roberts y adjoint un phrasé et un humour

typiquement anglais ainsi qu'une pointe de mélancolie. Dès "Everything Is Better Than Before", guitares, batterie et claviers instaurent un mid-tempo chaleureux, écrin parfait pour des mélodies soyeuses, accrocheuses et pour une voix alliant souplesse, élégance et énergie. "From Wishing" avec son solo à la Steely Dan, "Do It Yourself", "One-Time Donny", "Seven Sisters", "Budapest Hotel" sont des morceaux réellement addictifs, comme, au final, tout l'album.

★★★★

PHILIPPE THIEYRE


CONCERT for GEORGE
Le concert hommage rendu à George Harrison par ses amis
Eric Clapton, Paul McCartney, Tom Petty, Ringo Starr et Jeff Lynne
CONCERT for GEORGE
DISPONIBLE EN CD, CD+DVD, CD+BLU-RAY ET COFFRET VINYLE
CONCORD MUSIC GROUP

Disques classic rock/blues/soul

Jimi Hendrix
"Both Sides Of The Sky"
SONY LEGACY

Presque cinquante ans après le trépas du natif de Seattle, il faut croire qu'il reste encore de la matière dans les caves de la famille Hendrix. La présente compilation est pourtant bien supérieure à "Valleys Of Neptune" (2010) et "People Hell And Angels" (2013). Et pour cause : le matériel ici, non tripatouillé et simplement dépoussiéré pour un impact sonore maximal, est de premier ordre. Il couvre une période charnière pour le stellaire gaucher : entre la fin de l'Experience et le court intermède du Band Of Gypsys. Jimi replonge dans ses racines soul et R&B, se réinvente. On retrouve donc quelques-unes de ces perles tardives créées avec Billy Cox et Buddy Miles ("Lover Man", "Stepping Stone") ainsi qu'une version

saignante de la cavalcade blues "Hear My Train A Comin'" (ultime brasier de l'Experience). L'intérêt ici se situe davantage dans les titres qui voient Jimi improviser avec de célèbres amis. On peut ainsi se délecter de l'orgue baladeur et de la voix chaude de Stephen Stills sur "20$ Fine" et un "Woodstock" pré-CSN&Y. Johnny Winter fait frémir sa slide sur "The Things That I Used To Do", avec le batteur Dallas Taylor en renfort. Il y a enfin ce magistral "Georgia Blues", *screamé* par le saxophoniste Lonnie Youngblood, peut-être le sommet de l'affaire. Enfin, on est ensorcelé par "Cherokee Mist", instrumental joué au sitar électrique par le Voodoo Child, qui explore ses racines amérindiennes de manière mystique, presque bruitiste. Constitué majoritairement d'inédits, ce "Both Sides Of The Sky" comblera le néophyte comme le fan exigeant, et prouve une nouvelle fois que l'âge semble sans effet sur la musique du pyromane de Monterey.

★★★★

JONATHAN WITT

Nathaniel Rateliff & The Night Sweats
"Tearing At The Seams"
STAX/ CAROLINE

Depuis une quinzaine d'années, Nathaniel Rateliff écume toutes les scènes sous différentes incarnations en solo, avec un projet folk, Wheel, et en groupe, de Born In The Flood aux Night Sweats. Entre 2015 et 2018, Nathaniel Rateliff et les Night Sweats ont sorti trois albums dont "Live At Red Rocks", un lieu mythique près de Denver où il vit. Autour de Nathaniel, chant et guitare, s'est d'abord constitué le noyau dur des Night Sweats, Joseph Pope III à la basse, Mark Shusterman aux claviers, Patrick Meese à la batterie et Luke Mossman à la guitare auxquels se rajoutent des cuivres, dont le nombre peut varier en fonction des circonstances, cette fois-ci Andreas Wild et Jeff Dazey aux saxophones, Scott Frock à la trompette. Produit par Richard Swift, "Tearing At The Seams" poursuit l'exploration de cette fusion de soul, de blues rock et de rhythm'n'blues qui fit la gloire du label Stax dans les années 60, le tout avec la sueur, l'envie et le talent nécessaires. Portés par la voix au timbre voilé du chanteur, les textes mettent en scène des histoires et des sentiments de tous les jours et de tous les temps. En ouverture, "Shoe Boot" semble avoir été conçu pour chauffer la salle et remplit son rôle.

"Be There", "Say It Louder" et "A Little Honey" font partie de ces chansons qui nous ramènent au temps de l'innocence avec ce côté insouciant et dynamique. Les ballades "Hey Mama", reposant sur les nappes d'orgue, "Babe I Know", piano, guitare et chœurs, et "Tearing At The Seams" sont gorgées de soul. "Intro", "Baby I Lost My Way, (But I'm Going Home)" et "Coolin' Out", ponctués par les riffs de cuivres, les contrepoints des chœurs et les percussions, sonnent comme de vibrants hommages à Wilson Pickett. Un groupe soudé et sincère qui tourne à plein régime sur scène.

★★★

PHILIPPE THIEYRE

Sue Foley
"The Ice Queen"
DIXIEFROG

Née à Ottawa en 1968, fixée depuis 1989 à Austin, Sue Foley s'impose comme guitariste blues de premier plan. Armée d'une Telecaster Pink Paisley, accueillie par Antone's (la salle de concert comme le label), elle coudoie des légendes locales, Double Trouble, Fabulous Thunderbirds, etc. Elle publie onze albums, des vidéos, participe aux disques d'amis... Dans un esprit universitaire, elle consacre plusieurs années à Guitar Women, projet destiné à mettre en lumière d'autres championnes de la six-cordes. Collaborant désormais avec la compagnie canadienne Stony Plain, elle signe un disque particulièrement abouti, produit par l'organiste Mike *The Drifter* Flanigin dont le Hammond B3 enrichit plusieurs plages. Sue Foley

sait faire ressentir les expériences de la vie par son chant et un jeu de guitare irréprochable. Pas étonnant que des cadors de l'instrument aiment se montrer à ses côtés, Charlie Sexton ("Come To Me", "81"), Jimmie Vaughan ("The Lucky Ones", "If I Have Foresaken You"), Billy Gibbons ("Fool's Gold"). En plus de la musique, elle transmet ses émotions par des textes limpides. Dans "The Ice Queen", blues lent exemplaire, l'amour la fait fondre comme l'héroïne du roman homonyme d'Alice Hoffman. A l'instar du rock, elle se nourrit indifféremment de références noires ou blanches, reprenant avec autant de sincérité "Send Me To The 'Lectric Chair" (Bessie Smith & Her Blue Boys, 1927) que "Cannonball Blues" (Carter Family, 1930). Agrémenté par les cuivres des Texas Horns, "Gaslight" lui donne l'occasion de placer un solo virulent puis, seule avec une guitare acoustique, elle interprète "The Dance" aux échos flamencos nostalgiques.

★★★

JEAN-WILLIAM THOURY

Bettye LaVette
"Things Have Changed"
VERVE/ UNIVERSAL

Il y a déjà eu ces derniers mois une flopée d'albums de reprises de morceaux de Bob Dylan, le prix Nobel suscitant un regain d'intérêt plus ou moins opportuniste. "Things Have Changed" est pourtant avant tout un nouvel album solo de Bettye LaVette, qui se trouve simplement puiser dans le répertoire du barde. Elle aime d'ailleurs insister sur le fait que ses versions sont des *"interprétations"* et non de simples reprises. LaVette a retenu bon nombre de titres obscurs des années 80, une période généralement mal-aimée, pour les dépouiller de leur production pataude et révéler un côté poignant et hargneux qui était simplement esquissé sur les originaux studio ("Seeing The Real You At Last"). Et quand elle s'attaque à des compositions plus connues, le résultat est dévastateur, avec un "The Times They Are A-Changin'" à la mélodie méconnaissable, qui semble tout droit sorti de Memphis ou de Muscle Shoals. Bettye LaVette joue toujours de son côté théâtral, qui lui a permis de s'imposer à la longue comme une des dernières grandes divas soul, et il y a une dimension *musical* sensible sur des titres comme "Going, Going, Gone". Le tout conserve pourtant une vraie spontanéité. La production de

Steve Jordan est allée très vite, trois jours pour tout le disque, et rappelle, en moins brute, le son live de "The Scene Of The Crime", que LaVette avait enregistré avec les Drive-By Truckers. Keith Richards, grand ami de Jordan, s'est d'ailleurs fendu d'un *overdub*, un solo sur "Political World", mais c'est presque superflu : tout l'album vibre déjà d'un esprit où soul, blues, rock et folk se fondent de façon souvent enthousiasmante, comme à la grande époque.

★★★★

FRANÇOIS KAHN

Fabienne Shine

"Don't Tell Me How To Shake It"

FABIENNESHINE.COM

On se croirait dans les années soixante-dix en train d'écouter Blue Öyster Cult... Normal. Fabienne Shine aime le brutal, et elle a le carnet d'adresse qui va avec : *"Quand je suis allée enregistrer à New York, tout le monde est arrivé. Joe et Albert Bouchard, Ross…"* Du gros rock à l'ancienne, avec des guitares dans tous les sens, et pourquoi pas ? Le disque est divisé en deux. La première moitié a été réalisée avec le guitariste new-yorkais Freddie Katz. Les quatre premiers morceaux cognent très fort, avant une très belle ballade, "Candy Darling". Et quand Fabienne fait une chanson sur l'enterrement de l'égérie de Warhol — oui, celle de "Candy Says" et de "Walk On The Wild Side" — ce n'est pas un fantasme

postmoderne : elle y était. Tout est à l'avenant. Ses choristes, Tish et Snooky ? Deux sœurs qui ont fait partie du premier Blondie... La section rythmique qui bastonne sur "I'm Your Girl" ? Les frères Bouchard, de BÖC, donc... Et le guitariste qui tire sur tout ce qui bouge ? Ross The Boss, des Dictators, accompagné de son fidèle batteur, JP Thunderbolt (*Coup de tonnerre*, surnom visiblement pas pris au hasard)... La deuxième partie du disque, enregistrée en France, est à la hauteur. On y retrouve Mike Winter, le bassiste de Shakin' Street, et Norbert *Nono* Krief, de Trust, à la guitare. Plus rock'n'roll que hard sur le solo de "J'Aime Marcher Dans Les Courants D'Air", et c'est tant mieux... Car, surprise, Fabienne chante deux titres en français, dont "Je Suis Une Fille De Nulle Part", écrit avec Jean-Marie Poiré, ex-future rock star. Un disque jouissif et sans complexe, à écouter à fond en jouant de l'*air guitar* devant la glace.

✪✪✪

STAN CUESTA

Femi Kuti

"One People One World"

PARTISAN/ KNITTING FACTORY/ PIAS

Depuis la mort de son père Fela à Lagos en 1997, Femi Kuti a repris le flambeau de l'afrobeat, genre musical né au Nigéria. Avec un style mutant qui s'inspire d'autres courants musicaux comme le hip-hop, il livre un nouvel album solide accompagné par son groupe de toujours, Positive Force. Dès le premier titre, "Africa Will Be Great Again", optimiste et syncopé, on retrouve les harangues contre les politiciens, comme un écho de celles qui ont fait de son père l'ennemi du régime nigérian durant une partie du siècle dernier. Les cuivres sont rutilants, les rythmiques irrésistibles, la mélodie lumineuse. L'espoir domine car, comme le dit Femi : *"Malgré tous nos problèmes, nous pouvons créer de la grandeur dans nos vies"*. "Best To Live On The Good Side" joue la carte du funk à l'africaine, "Evil People" apporte une touche samba et le morceau qui donne son titre au disque ressemble à un hymne panafricain qui ferait la synthèse entre plusieurs styles, de l'afrobeat au reggae via la basse vrombissante d'Andrew Aghedo. Le saxophone de Femi est prédominant sur la majorité des morceaux et particulièrement sur "Na Their Way Be That", où la guitare façon soukous congolaise d'Awomolo Opeyemi fait merveille. "The Way Our

Lives Go (Rise And Shine)" ralentit le tempo et conclut l'album sur une note apaisée, avec une mélodie chantée qui tranche avec le swing militant caractérisant les autres compositions. Sorti quelques jours avant "Black Times", l'album de son frère Seun Kuti, "One People One World" est un exemple parfait de cette musique africaine contemporaine jouée par des musiciens virtuoses et perméables à toutes les influences des autres musiques.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Barrence Whitfield & The Savages

"Soul Flowers Of Titan"

BLOODSHOT/ DIFFER-ANT

Avec la lucidité d'une folie ordinaire, Barrence Whitfield prévient d'entrée qu'il perd lentement la tête. Plus les années passent, plus chaque nouveau conte du hurleur stylé constitue un événement en soi. De Willie Loco Alexander à Jonathan Richman, le rock'n roll sans fanfreluches de Boston a toujours privilégié la substance au style. A 63 ans, Whitfield en est le parfait exemple, chanteur noir puissant de rhythm'n'blues — l'authentique, celui des années 50 et 60 — entre Don Covay et Wilson Pickett. A la tête de The Savages, orchestre blanc de rock'n'roll capable de jouer *ad libitum* le répertoire des Sonics, emmené par les riffs garage

punk de Peter Greenberg (ex-DMZ et Lyres), le sous-estimé vocaliste publie "Soul Flowers Of Titan", son quatrième album depuis le retour de 2010. Avec un son ouvertement rentre-dedans, Barrence Whitfield gueule en évoquant Titan, cet endroit hostile où ne pousseraient que les fleurs les plus résistantes, réunies ici en un bouquet de onze chansons soul. Pour la première fois en quarante ans de carrière, une vidéo marrante vient même illustrer l'irrésistible chanson "Let's Go To Mars". Ailleurs, il est encore question de cosmologie, avec une inspiration puisée sur la planète de Sun Ra. Le son des disques n'a bien sûr rien à voir avec celui des prestations scéniques mais c'est la loi du genre : il vaut quand même mieux que la plupart de ce que l'industrie tente de nous faire avaler depuis des lustres — en gros depuis que Barrence Whitfield a commencé à hurler au début des années 80. Il faut aller le voir sur scène, et ne pas oublier d'acheter son disque à la sortie.

✪✪✪

VINCENT HANON

Ben Harper And Charlie Musselwhite

"No Mercy In This Land"

ANTI/ PIAS

Originaire du Mississippi, Charlie Musselwhite (1944) grandit à Memphis puis monte à Chicago où il fréquente Big Joe Williams et le roi de l'harmonica, Little Walter. Après un premier album (1966), il s'établit à San Francisco en plein flower power, vénéré par les nouveaux adeptes du blues. Parallèlement à sa production, il joue avec Bonnie Raitt, Hot Tuna, Tom Waits, etc. Sur la suggestion de John Lee Hooker, un ami commun, il s'associe à un guitariste californien excellent en slide, Ben Harper (né en 1969). "Get Up !" (Stax, 2013), un des meilleurs albums blues de la période, est une réussite trop flagrante pour ne pas être renouvelée après des concerts en commun qui renforcent l'amitié comme la complémentarité musicale. Dès "When I Go" et son riff à la Muddy Waters, le disque affiche une orientation électrique, comme s'il avait été réalisé chez Chess avec une puissance renouvelée par l'utilisation intelligente des techniques actuelles. La compréhension entre les deux artistes permet de petits miracles. Ben Harper écrit (avec une propension à placer beaucoup de mots) et chante, sauf "When Love Is Not Enough" qui fait apprécier la voix toute cabossée

de Charlie. Tous deux viennent de sortir d'une lutte contre l'alcool ; "The Bottle Wins Again" aura donc été écrit avant cette victoire. L'amour est évidemment l'autre addiction qui nourrit les blues, de manière heureuse ("Found The One") ou pas ("Trust You To Dig My Grave"). Le titre "No Mercy In This Land" est tiré des paroles de la chanson inspirée à Ben Harper par le meurtre en 2005 de Ruth Maxine, la mère de Charlie Musselwhite.

✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Disques français

JB Dunckel

"H +"

PROTOTYP RECORDING/ JIVE EPIC/ SONY MUSIC

Air ayant cessé toute activité discographique depuis cinq ans, il était logique de réentendre Jean-Benoît et Nicolas en solo. En attendant l'album imminent du second, voilà celui du premier, sous son vrai nom, douze ans après le projet Darkel et cinq après Tomorrow's World. Dès les premières mesures de "Hold On", on plonge dans le monde éthéré de JB, dont la voix est plus androgyne que jamais. Si le titre de l'album est *"un emprunt au symbole du transhumanisme et à celui de l'atome hydrogène séparé de son unique électron"*, on peut l'apprécier même si on n'a pas de diplôme en physique-chimie. Synthétique mais chaleureux, le son de JB est celui de Air avec une fragilité supplémentaire.

Une composition comme "Love Machine" joue sur la dissonance à la manière du "Fascination" de Human League en racontant l'histoire d'un homme d'âge mûr et d'une nymphette. Comme la pochette le laisse penser, "H +" est tenté par les thèmes de science-fiction (JB cite le film d'Alex Garland "Ex Machina" comme source d'inspiration). Tel un Beigbeder électronique, Dunckel rêve d'éternité sur "Transhumanity" où il évoque des *"hommes nouveaux dont la vie ne connaît pas de fin"*. L'*Übermensch* ouvre son studio à une femme, Lou Hayter, entendue sur le projet Tomorrow's World, qui donne de la voix sur "Slow Down The Wind" mais reste dans la même androgynie que son partenaire aérien. Hors du temps, entre mélodies cosmiques et futur fantasmé, "H +" est un étrange album avec en bouquet final "Ballad Non Sense", qui mélange synthés, violons et voix (celle de Guillemette Foucard) pour *"un son de 'Twin Peaks' du futur"*. Comme dans le fameux feuilleton de Lynch, il faut se laisser séduire sans trop chercher à analyser.

★★★

OLIVIER CACHIN

No One Is Innocent

"Frankenstein"

VERYCORDS/ WARNER

Alors que beaucoup de groupes connaissent, sur la distance, des changements musicaux que l'on peut qualifier, au choix, d'évolutions ou de reniements, No One Is Innocent reste à l'abri de ce genre de considérations : celui qui ne l'aurait plus écouté depuis son premier essai en 1994 ("La Peau") ne pourrait être décontenancé par son nouvel album même si, entretemps, le quintette a connu des changements de personnel (tout en conservant son chanteur-leader, Kemar, pour maintenir le cap) : sa rage et sa volonté d'en découdre sont intactes, fidèles en cela à ses fondamentaux heavy rock et à son influence première et revendiquée, Rage Against The Machine, dont il constitue une sorte d'équivalent francophone. Les quatre premiers morceaux déferlent comme un laminoir, un uppercut sonore où l'optique metal est au diapason de textes engagés et offensifs qui ciblent les travers de notre société ("A La Gloire Du Marché", "Frankenstein"). Et quand le titre suivant ("Les Revenants") semble annoncer une pause en optant pour une certaine douceur initiale, l'illusion se dissipe dès que les guitares sonnent la charge. En fait, du début à la fin, les

oreilles sensibles ne peuvent espérer aucune baisse de tension et quand le rythme se fait moins rapide et plus groovy, voire lent et martial (à une seule occasion, "Nous Sommes La Nuit"), le son demeure violent et percutant. D'où cette impression de lave en fusion qui se déverse irrésistiblement jusqu'à cette reprise finale de l'hymne emblématique de Black Sabbath (seule étape anglophone du disque), "Paranoid", qui s'inscrit directement dans la logique de l'ensemble.

★★★

H.M.

Eddy De Pretto

"Cure"

INITIAL/ UNIVERSAL

Chroniqué il y a peu pour un premier EP dans la rubrique autoproduits, Eddy De Pretto connaît une rapide ascension publique et médiatique que devrait encore accentuer la parution de ce premier album. Le Cristolien de 24 ans constitue d'ores et déjà la surprise la plus originale de ces dernières années dans notre paysage musical, aux côtés de Christine And The Queens. Et il multiplie les atouts en sa faveur : ainsi la production moderne et raffinée met en valeur une voix attachante et dotée d'un joli timbre, qui évolue librement entre rap, slam et chanson en jouant sur un flow fluide, des répétitions obsédantes en guise de refrains ("Jimmy"), des scansions syncopées ("Quartier Des Lunes") et des ébauches de mélodies

séduisantes qui s'imposent en douceur. Musicalement, il évolue dans un mid-tempo agréable qui souligne par contraste la force de textes particulièrement offensifs. Car c'est essentiellement la qualité et l'originalité de son écriture qui lui permet de sortir du lot : il y a bien longtemps que la chanson française, mais également le rock et le rap, n'ont pas vu émerger de proposition aussi évidente. Il ose chanter ses fantasmes et son quotidien avec un aplomb et une impudeur dont n'ont fait preuve précédemment que les plus grands, et il traque la poésie dans ses plus sombres et ses plus lumineux recoins, n'hésitant pas à faire de son homosexualité et de ses dérives fêtardes sa première source d'inspiration, notamment à travers "Fête De Trop" et ses interrogations propres à tout noctambule, "Normal", attaque en règle contre l'homophobie, ou "Kid" qui pourrait très bien illustrer la théorie du genre à travers la dénonciation du culte paternel de la virilité.

★★★★

H.M.

Dominique A

"Toute Latitude"

CINQA7/ WAGRAM

On ne va pas mentir. On avait laissé Dominique A, sans qu'il ait à en souffrir, vers son septième album ("Tout Sera Comme Avant"). Pas parce qu'on en avait pris le titre au pied de la lettre, mais parce que la vie, sans forcément écarter les êtres, privilégie les parallèles. "Toute Latitude", paru début mars, est annoncé comme le premier volet d'un diptyque. Malin. Si jamais il avait déçu, on aurait pu croire en son successeur. Mais de déconvenue, il n'est pas question ici. Sans qu'on puisse (ni ne souhaite) le comparer à ce que Dominique a enregistré de récent, "Toute Latitude" se révèle, à chaque écoute, comme un disque français de plus en plus important. Car Dominique A, comme Etienne Daho, a choisi notre langue et a eu raison. C'est un putain d'auteur. Les textes de la chanson-titre, de "La Mort D'Un Oiseau" ou de "Lorsque Nous Vivions Ensemble", sans qu'on sache précisément à qui (ou quoi) il fait allusion, sont formidables. Ils fonctionnent à merveille avec ces tourneries et ambiances qui ont un joli côté années 80 (dans ce qu'elles avaient de digne), qui virent parfois au rock ("Aujourd'hui N'Existe plus", "La Clairière", "Corps De Ferme A L'Abandon") et aussi à la mélancolie

synth-pop ("Enfants De La Plage", "Se Décentrer"). Disque de rupture, de fracture, sur la vie qui sature ? "Le Reflet" qui clôture l'album (sans fermer la barrière donc), avec sa guitare perdue sur un beat poussiéreux et grillagé, n'apporte aucun élément de réponse. "Toute Latitude" donne juste l'impression que cette fois, pour Dominique A, tout risque d'être comme après.

★★★★

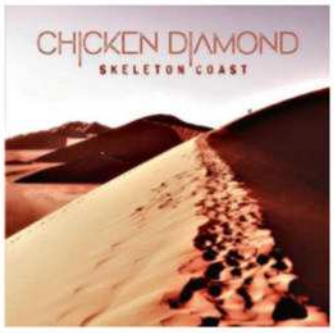
JEROME SOLIGNY

Chicken Diamond

"Skeleton Coast"

BEAST/ CARGO

Chicken, mine de rien, c'est son cinquième album. Une île après l'autre, se dessine un archipel à la sismologie cohérente, depuis les convulsions bestiales du premier *blunk*, jusqu'aux sources infrarouges de la haine mises à jour dans l'album précédent. La *hill country* radicale des origines survit parfois dans un riff en état de choc modal, et par les micros *"style Hound Dog Taylor"* de la guitare Kawai. *"J'essaie de composer des titres plus complexes avec un peu plus d'accords. Je n'aurais jamais repris du Bowie il y a quelques années."* Chicken jouant "Cracked Actor", c'est un peu Lafarge fabriquant des macarons, pourtant ça roule comme sur des chenilles et c'est un bon repère pour mesurer la



puissance lyrique du poulet serti. Au-delà des inflexions accrocheuses, qui sont sa pop comme elles étaient celle de Johnny Rotten, *Gallus Gallus Domesticus* est très capable de mélodie. S'il fallait lui prêter une couleur, on dirait que l'ensemble est d'une méchanceté stoogienne que revendiquent "Down On The Street", l'autre reprise du disque, et le mini ampli Vox, *"un petit truc de 5 watts avec le fameux top-boost qui claque bien"*. Une fois encore, Chicken a tout fait tout seul, à peine secondé par l'insaisissable Diable Noir venu jouer du *storm tube*, babiole de fête foraine gonflée à la disto. On ne détaille pas cette carburation qui procède par blocs de son dynamiques mais, dans son genre, le *blunker* a du goût et de la finesse, il sait peser et retirer le superflu. Skeleton Coast se trouve en Namibie, rivage traître jonché d'épaves. Et l'album qui porte ce nom est un grand disque punk, ni rétro ni futuriste. Juste là où il faut.

★★★★

CHRISTIAN CASONI

JC Satàn

"Centaur Desire"

BORN BAD

Il n'est que 17 heures et les voisins ne sont pas très contents. Le pied de la grosse caisse de "I Won't Come Back", premier titre du cinquième album de JC Satàn, fait vibrer le parquet. Pas qu'il soit joué à un volume délirant, juste à celui exact où les guitares rugissent comme des fauves. Ça les a surpris au troisième étage, surtout de l'entendre dix fois de suite. Parce que c'est un début d'album parfait. Les quatre coups de baguette, le petit œuf sur la gauche, les accords de piano sur la droite : tout cela fait jubiler comme la première écoute de "When The Levee Breaks" de Led Zeppelin. Notre époque ultra référencée manque de rock lourd, celui semblant sortir d'une forge infernale, du type que produit JC Satàn. Ils nous en régalent, de ce mille-feuille de guitares sursaturées, cette batterie jouée tout muscle dehors, de cette puissance de son que l'on recherche comme une puissance de tir. Mais, c'est aussi là où le bât blesse : à force de vouloir crée un mur de son, l'album est si compressé que les voix, parfois, sonnent comme sous hélium. Pourquoi pas : la bonne trajectoire pour un groupe étant l'élévation. Et le quintette de Bordeaux aime bien jouer aux angelots. Mélanger les références

heroic fantasy et les mélodies à la "Revolver", ce que fait à merveille cette chanson *lennonienne* nommée "Erika". Tout cela, Satàn avait prouvé de nombreuses fois sa capacité à le faire. Ce qui est nouveau, ce sont ses morceaux autoroute, robotiques ("Complex Situation") ou solaires ("Drink, Dope And Debauchery") voire d'une nonchalance toute feinte ("Lies"). Si l'introduction est un classique instantané, qu'en est-il de l'*outro* ? Onirique, en harmonie totale avec le reste de ce très bon album.

★★★★

THOMAS E. FLORIN

DAVID BYRNE
AMERICAN UTOPIA
NOUVEL ALBUM DISPONIBLE
LE CHANTEUR ET CO FONDATEUR DES TALKING HEADS REVIENT AVEC SON PREMIER ALBUM SOLO EN 14 ANS !
On y retrouve des collaborations avec Brian Eno ou Rodaidh McDonald (The xx, King Krule, Sampha, Savages) à la production, mais aussi les participations de Daniel Lopatin (AKA Oneohtrix Point Never), Jam City, Thomas Bartlett, Jack Peñate, Sampha et beaucoup d'autres encore.
EN CONCERT À PARIS LE 3 JUILLET 2018
AU FESTIVAL DAYS OFF
DISPONIBLE EN CD, LP & DIGITAL
fip
AEG PRESENTS
Miala

Rééditions du mois

Plus vieux, plus éduqués, plus brutaux

Photo Archives Rock&Folk-DR

The Stranglers

"RATTUS NORVEGICUS", "NO MORE HEROES", "BLACK AND WHITE", "THE RAVEN", "THE GOSPEL ACCORDING TO THE MENINBLACK", "LA FOLIE", "LIVE (X-CERT)"

Warner

Un organiste moustachu dont la coiffure évoquait un curieux mélange entre Du Guesclin et Jeanne d'Arc, un ours barbu semblant avoir 60 ans à la batterie, un biker karatéka utilisant sa basse comme un guitariste en solo capable néanmoins d'envoyer des chœurs angéliques, et un physicien chimiste ancien hippie ayant joué avec Richard Thompson au micro et à la guitare : rien à dire, en 1977, les Stranglers n'étaient décidément pas comme les autres. Plus vieux, plus éduqués, plus brutaux aussi, mais également plus musicaux, à tel point que leurs détracteurs ont toujours tenté de les faire passer pour des espèces d'usurpateurs pratiquant un prog rock à la sauce punk. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que si les Stranglers passaient pour des vieux tentant de se raccrocher aux wagons, face à eux, leurs concurrents passaient pour une bande d'ados en pleine crise d'acné. Face au nihilisme des Pistols, les Stranglers pratiquaient le sarcasme, plus subtil, et quand les Clash sortaient leurs slogans politiques d'un niveau troisième ou quatrième, les Stranglers rappelaient que Trotski s'était pris un pic à glace dans la feuille. En 1977, donc, cette fine équipe pas franchement perdreaux de l'année sortait un album très différent du reste de la bande britannique. Impossible d'y trouver la moindre influence des Ramones, des Stooges, des New York Dolls, de Roxy Music ou du Velvet Underground, les marqueurs habituels. Maquillés comme des mannequins de cire chez Madame Tussaud pour la pochette de "Rattus Norvegicus" (l'appellation scientifique du rat d'égout commun), les *Etrangleurs* lâchaient une bombe ne ressemblant à rien d'autre en cette année zéro. Du psychédélisme à la sauce pub rock, un son de basse jamais entendu auparavant et mixé au-dessus de tout le reste, des parties de guitare n'ayant rien à voir avec celles de Johnny Thunders, et même, une *suite* de plusieurs minutes ("Down In The Sewer", comprenant quatre mouvements : "Falling", "Down In The Sewer", "Trying To Get Out Again", "Rats Rally"). Enfin, à peu près partout, l'influence des Doors, évidente dès le premier morceau, "Sometimes", qui est un "Riders On The Storm" joué à 200 BPM. Avec une bonne dose de machisme ("London Lady", dédié à Caroline Coon, journaliste anciennement hippie reconvertie groupie punk, ex de Burnel et ensuite à la colle avec Paul Simonon), un poil, déjà, d'ésotérisme ("Goodbye Toulouse", premier morceau laissant entrevoir les qualités de chanteur de Hugh Cornwell, reprenant une prophétie de Nostradamus prévoyant la chute de Toulouse), et beaucoup de provocation ("Peaches", "Ugly") un peu plus convaincante que "I'm So Bored With The USA". Le disque, enregistré en six jours avec Martin Rushent (Buzzcocks, Banshees, Generation X), sonne toujours de manière hallucinante pour ce mélange de clavier frénétique et de lignes de basse très sales... Les Stranglers entrèrent dans le top et remirent le couvert cinq mois plus tard avec "No More Heroes", suite logique puisque contenant cinq titres prévus pour son prédécesseur. Après le rat d'égout, c'est une couronne funéraire qui orne la pochette. Le disque est le petit frère de "Rattus Norvegicus" et les deux font un bon double album, tant le son est comparable et la provocation macho toujours au top ("I Feel Like A Wog", "School Mam", "Bring On The Nubiles", comme une ode à la pédophilie, etc.). Avec, une fois de plus, quelques tubes très dérangeants : "Something Better Change" *("Stick my fingers right up your nose")*, "No More Heroes" *("Whatever happened to Leon Trotsky ? He got an ice pick that made his ear burn")*. Si le songwriting est légèrement plus faible que sur "Rattus...", la musicalité et l'inventivité du groupe restent largement supérieures à celles de tous ses concurrents. Ce n'est qu'un début car la deuxième phase du groupe arrive peu de temps après (huit mois) et passe en mode turbo avec le magistral "Black And White". L'album est sombre et commence à poser les fondamentaux *stranglersiens* développés par la suite. L'Europe, le déclin de la civilisation et quelques obsessions pour les sujets qui fâchent. Fascinant comme le sont tous les albums *de transition*, "Black And White" commence par une furie absolue lancée au galop sur une cavalcade d'arpèges de claviers jouées à la vitesse du son : dès "Tank", on savait à l'époque qu'on tenait un chef-d'œuvre. Le groupe quitte les sillons balisés du punk anglais et, méticuleusement, gagne d'autres territoires. Greenfield abandonne progressivement son orgue Hammond pour tirer le meilleur parti des synthétiseurs, Burnel et Cornwell commencent à trouver les mélodies qui feront bientôt leur succès : "Outside Tokyo", "Toiler On The Sea" (qui inspirera son nom au groupe baltringue A Flock Of Seagulls), "Death And Night And Blood (Yukio)" (un texte de Burnel dédié à son héros Mishima qui s'est administré le seppuku traditionnel, ce qui donnera quelques

idées à Daniel Darc), ou le furieux “Hey ! (Rise Of The Robots)” qui commence comme une orgie punk *beefheartienne*, puis se dirige vers un refrain digne des Beach Boys, voire le phénoménal “Sweden (All Quiet On The Eastern Front)” et son clavier fou : Dave Greenfield était l’unique génie du synthé de la période post-punk. Nous sommes encore en 1978, et les Stranglers inventent les Pixies de “Bone Machine” sur “Threatened” (Frank Black est un fanatique du groupe, pour des raisons évidentes), et signent finalement le premier de leurs quatre chefs-d’œuvre. Car juste après, ils font encore plus fort, et sortent en septembre 1979 “The Raven”, leur plus grand album. Cette fois-ci, la fascination pour l’Europe du Nord est déclarée, et les vikings sont à la fête. Un corbeau *(raven)* trône sur la pochette en 3D — selon Cornwell, ces sauvages nordiques en embarquaient toujours un sur leurs embarcations : sans boussole, seul le corbeau savait où se trouvait la terre la plus proche — et un morceau est dédié aux drakkars (“Longships”). Ailleurs, c’est l’Iran (le fabuleux “Shah Shah A Go Go”), Mishima à nouveau (“Ice”), les manipulations génétiques (“Genetix”), l’industrie nucléaire (“Nuclear Device”), une bombe pop *kinksienne* (“Duchess”, inoubliable de perfection), et une nouvelle obsession : les hommes en noir. Le groupe se passionne pour des témoignages de quidams ayant aperçu des ovnis ou des extraterrestres, qui auraient ensuite subi les pressions d’hommes habillés de noir pour qu’ils se taisent. Le démentiel morceau “Meninblack” (qui a irrité Rushent au point qu’il a quitté l’entreprise) montre l’inventivité du groupe : c’est la même bande que “Two Sunspots”, morceau gardé pour l’album suivant, mais dont la vitesse a été réduite de moitié, avec la voix de Burnel passée à l’*harmonizer*. Une décision prise sciemment pour ouvrir la porte de l’auditeur à leur prochaine extravagance : en 1981 sort “The Gospel According To The Meninblack”, concept album expérimental et fascinant au sujet étonnant : des extraterrestres auraient conçu la race humaine et reviendraient réclamer leur dû pour en faire de la nourriture. Musicalement stupéfiant, le disque coïncide avec le moment où Burnel et Cornwell se mettent à l’héroïne. De “Waltzinblack” et ses rires déments à la fin de “Hallow To Our Men” (le décollage d’un vaisseau spatial), l’album, outre son concept un peu débile, fascine par son ambition et sa singularité. C’est, pour Cornwell, le meilleur disque du groupe *(“Nous n’avons jamais été aussi psychédéliques”*, dit-il dans l’excellent ouvrage de Jim Drury

“The Stranglers Song By Song With Hugh Cornwell”). Hélas, tout le monde n’adhère pas à ce concept macabre et osé. La maison de disques en particulier, et le groupe est pressé de retrouver l’ivresse des charts. Ce sera chose faite avec “La Folie”, disque ultra mélodique, qui sonne comme de la pop pervertie avec un enchaînement de mini tubes (“Non Stop”, “Pin Up”, “It Only Takes Two To Tango”, “Tramp”, “How To Find True Love And Happiness *(prononcé “her penis”, Cornwell est souvent facétieux)* In The Present Day”), et porté par le carton planétaire de “Golden Brown”. Cornwell se met à chanter comme un crooner génial, Burnel narre les frasques cannibales du Japonais Issey Sagawa (“La Folie”), et, en 1981, l’album est un succès, la même année que l’échec de “The Meninblack”. En cinq ans, les Stranglers auront publié six albums dont quatre chefs-d’œuvre, plus le live dispensable “Live (X-Cert)”, qui ressortent aujourd’hui remasterisés.
Par la suite, ils fileront chez CBS, signeront une dernière merveille (“Feline”) avant de devenir un groupe comme les autres.
NICOLAS UNGEMUTH

Un chanteur affecté qui ferait passer Peter Perrett pour Lemmy

Felt
“A DECADE IN MUSIC”
Cherry Red

Les fanatiques (il en existe) du groupe neurasthénique anglais Felt peuvent se réjouir : ils ont désormais une bonne occasion de se ruiner. Introuvables pendant des années, cinq albums du groupe ressortent en vinyle ou en coffrets CD. Chez les gars de Felt, on revendique volontiers l’étiquette indie, mais on ne crache pas sur le lucre non plus : chaque coffret contenant un CD, un 45 tours et quelques goodies (badges, reproductions de flyers) coûte dans les 35 euros. Il y en a un par album, et pour savoir lequel on achète — ou pour ne pas acheter deux fois le même — il faut scruter attentivement le sticker collé sur la cellophane, d’ailleurs signé par Lawrence (espérons pour les collectionneurs que ce n’est pas Laurence Tolhurst qui s’est amusé à maquiller son prénom). Pour le reste, c’est bien Felt, du sous-Television en 16 tours, avec un chanteur affecté qui ferait passer Peter Perrett pour Lemmy quand il ne plombe pas ses albums (voir “The Splendour Of Fear”) d’instrumentaux simplets à base d’arpèges au ralenti. Le grand Robin Guthrie les a produits (“Ignite The Seven Cannons”), mais rien n’y fait : on s’amuse beaucoup plus avec le projet suivant de Lawrence, Denim.

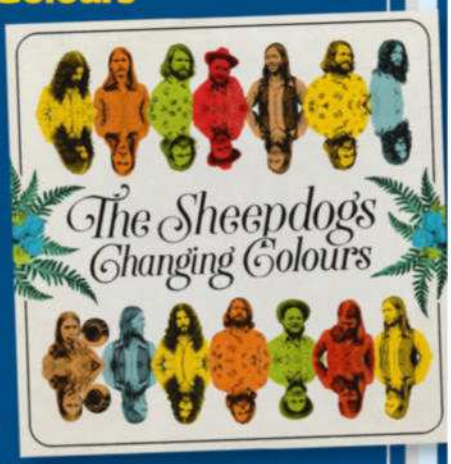
The Monochrome Set
“1979-1985 : COMPLETE RECORDINGS”
Tapete Records (Import Gibert Joseph)

Autre groupe anglais très culte précédant Felt, The Monochrome Set avait jusqu’ici été très mal réédité, souvent par des labels minables. Ceci est aujourd’hui de l’histoire ancienne alors que surgit un très beau et très soigné coffret réunissant tous les albums et singles (faces A et B). Le Monochrome Set est un groupe très intéressant et précurseur, pratiquant frontalement la ligne claire du Velvet Underground post-John Cale, avant que cela ne soit vraiment la mode.

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

The Sheepdogs
"Changing Colours"
Warner Music



Condensé de Classic Rock avec harmonies vocales et duels de guitares, The Sheepdogs reviennent avec un sixième album qui ravit nos oreilles.
La recette de nos Canadiens préférés est la suivante: du classieux Boogie Southern Rock en ingrédient principal, avec des pincées de rythmiques bien groovy qui renforcent l'arôme de Psychédélisme Bluesy. En d'autres termes, imaginez Lynyrd Skynyrd et Creedence Clearwater Revival pour les guitares avec Crosby Stills Nash & Youngpour les voix.

Après 3 albums autoproduits, le groupe avait créé la surprise en apparaissant en couverture du magazine américain Rolling Stone. Une première. A ce moment, The Sheepdogs entraient dans la cour des grands en signant avec la Warner et en intensifiant encore les tournées au niveau international. La France n'avait pas été épargnée. 2011 restera donc une année charnière.

"Changing Colours", il ne faut pas prendre au pied de la lettre le titre du nouvel album: tous les éléments de départ sont toujours présents, le groupe s'est juste épanoui en élargissant ses influences à la Soul et l'Americana. Les premiers morceaux, "Nobody", "Saturday Night", sont euphoriques et euphorisants. Le premier single "I've Got a Hole Where My Heart Should Be" est infectieux. La dernière chanson, un medley de 6 titres, restitue tout le brio des Sheepdogs sur scène: une musique de passionnés basée sur l'enthousiasme, la spontanéité et l'énergie (ces guitares et ces claviers type Hammond!!).
Le spectre de leur compétences s'est élargi à un point difficilement explicable en quelques lignes. Deux possibilités pour comprendre ce que peut être ce groupe sur scène: revoir le film "Almost Famous" pour l'ambiance que les musiciens arrivent à insuffler. Mieux encore, passer une bonne soirée en leur compagnie le 13 avril prochain lors de leur venue à L'Espace B.
The Sheepdogs est une telle expérience, que ce sera certainement un des seuls concerts cette année où vous ne serez pas embêté par un public qui passe sa soirée à filmer la prestation avec un portable. The Sheepdogs, c'est ça aussi.

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

Ils étaient un peu comme des Feelies anglais et pionniers, mais bénéficiaient du dandysme lettré de leur chanteur Ganesh Seshadri, *alias* Bid, un rosbeef à moitié indien. Un peu excentrique, sortant de tous les sentiers battus, le groupe passa sa carrière chez différents labels indépendants (Cherry Red, maison de Eyeless In Gaza, Blanco Y Negro, siège des Jesus & Mary Chain, ou encore DinDisc pour le premier album "Strange Boutique" sorti en 1980 et illustré par une pochette de Peter Saville...) et laisse derrière lui une œuvre qui mérite largement d'être redécouverte. Et chez Tapete Records, on n'a pas fait les choses à moitié.

"LOOKING AT THE PICTURES IN THE SKY – THE BRITISH PSYCHEDELIC SOUNDS OF 1968"

Grapefruit/ Cherry Red (Import Gibert Joseph)

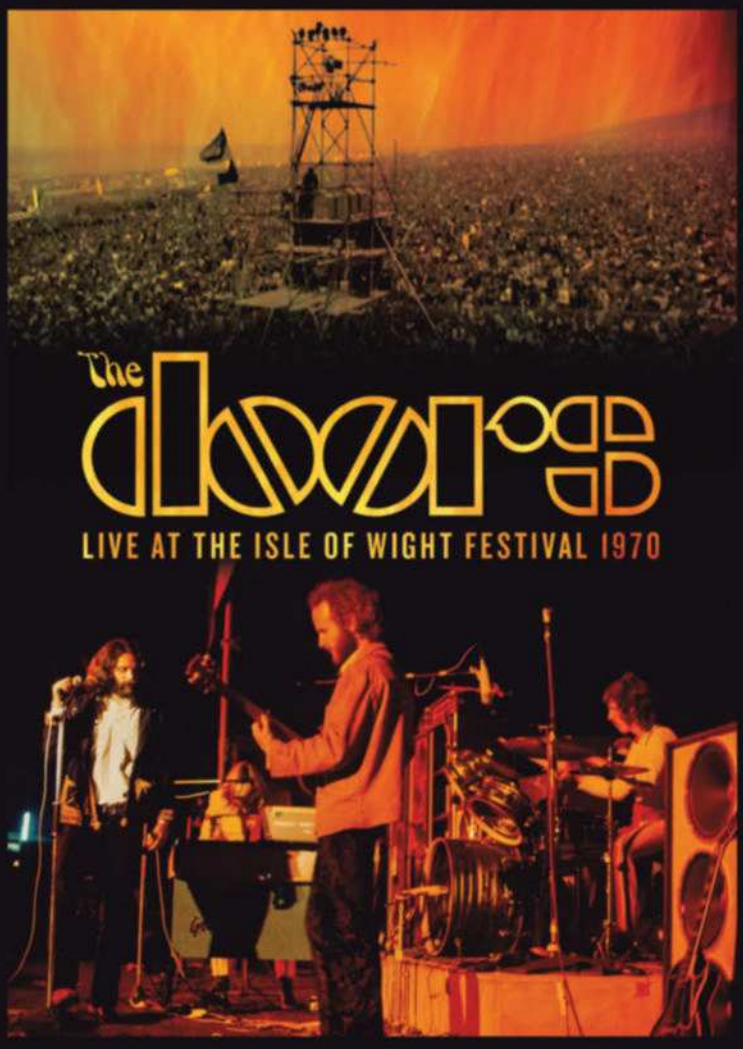
Au rayon psychédélisme, rien n'égalera jamais le mirifique coffret de quatre CD "Mojo Presents Acid Drops, Spacedust & Flying Saucers" (2001). Mais, comme il est désormais introuvable et qu'il a été conçu dans un habillage si fragile qu'il s'autodétruisait en quelques mois, la seule solution aujourd'hui consiste à se procurer cette grandiose anthologie. "Looking At The Pictures In The Sky" est sérieusement moins éclectique puisque consacré à la seule année 1968. Mais la sélection est fabuleuse et le mastering époustouflant. Trois CD de près de trente morceaux chacun proposant les incontournables que les maniaques du genre connaissent assez bien (Fleur De Lys, Fire, Move, Status Quo, Grapefruit, Pretty Things, Mike Stuart Span, etc.), mais également, et surtout, beaucoup de choses très rares voire parfaitement inconnues comme le démentiel "Path Through The Forest" de The Factory ou la reprise extraordinaire de "So You Want To Be A Rock'n'Roll Star" par Sun Dragon. Un équilibre parfait entre classiques et raretés, le tout très joliment présenté. *Dig it !*

Lee Hazlewood & Ann-Margret
"THE COWBOY & THE LADY"

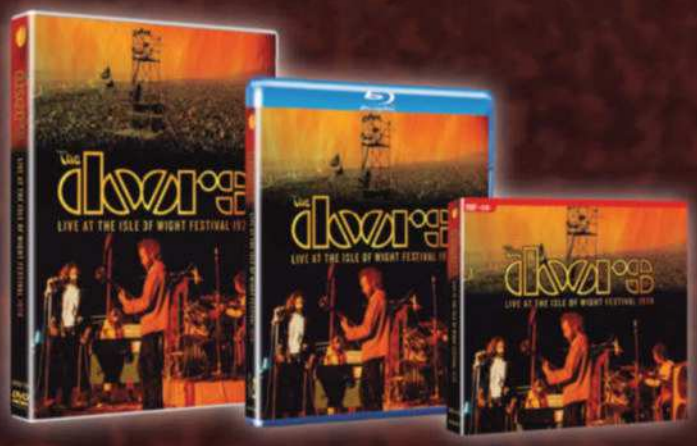
LHI (Import Gibert Joseph)

Pour nos lecteurs les plus âgés qui auraient du mal à déployer leur virilité dans tout son double décimètre, signalons cette réédition valant mieux que toutes les palettes de Viagra. En 1969, Lee s'acoquinait le temps d'un album avec celle qui avait retourné Elvis en personne, la panthère des neiges suédoise ultra érectile Ann-Margret. Le résultat est une fois de plus ce mélange de pop et de country dont le moustachu avait le secret. Le tout est naturellement grandiose (encore plus dans ces rééditions idéalement remasterisées qui permettent aux

quidams économiquement faibles de se procurer un par un ce qui figurait dans le très coûteux coffret "There's A Dream I've Been Saving" sorti en 2013), mais l'orgasme final est atteint avec le très brutal "You Turn My Head Around", compris dans cette édition, qui rompt avec l'esprit laid back de l'album pour partir en vrille dans une furie fuzz ensorcelante. On ne s'en est toujours pas remis depuis toutes ces années qu'on l'écoute en boucle. Déconseillé aux hypertendus. ❑



INÉDIT ! LE DERNIER CONCERT FILMÉ DES DOORS, SOIGNEUSEMENT RESTAURÉ DEPUIS LA PELLICULE ET REMIXÉ EN 5.1 PAR BRUCE BOTNICK. INTERVIEWS EN BONUS "THIS IS THE END"



DÉJÀ DISPONIBLE
EN DVD, BLU-RAY,
DIGIPACK CD+DVD & VIDÉO DIGITALE

ALBUM EN VERSION DIGITALE CHEZ WARNER MUSIC FRANCE

eagle vision

LES LÉGENDES DU ROCK EN LIVE

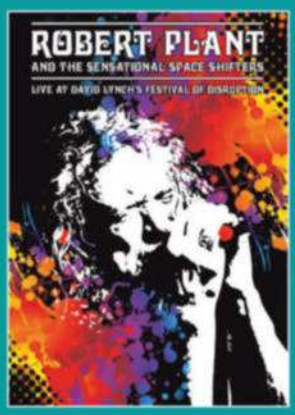
IGGY POP & JOSH HOMME
American Valhalla

La collaboration fascinante entre **2 légendes du rock !** L'enregistrement dans un **studio isolé** du désert de Californie avec **Dean Fertita** et **Matt Helders**, et une **tournée** mondiale mémorable…

Avec des extraits de : *Lust For Life, Nightclubbing, Break Into Your Heart, China Girl, Gardenia…*

Déjà disponible en DVD & vidéo digitale.

ouï FM
rock&folk

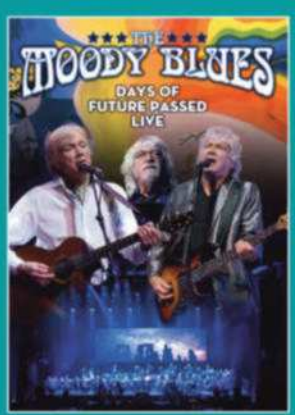


ROBERT PLANT
& The Sensational Space Shifters
Live At The Festival Of Disruption

En octobre 2016, **Robert Plant** au concert de la Fondation **David Lynch**. Les titres de l'album "Lullaby and…" et bien entendu, les classiques de **Led Zeppelin** revisités !

Inclus : *Black Dog, Babe, I'm Gonna Leave You, Whole Lotta Love, Going To California…*

Déjà disponible en DVD & vidéo digitale.



THE MOODY BLUES
Days Of Future Passed Live

Pierre angulaire du rock progressif, les **Moody Blues** rejouent l'intégralité de l'album concept ***"Days of Future Passed"*** avec un orchestre symphonique.

Inclus : *Nights In White Satin, Tuesday Afternoon (Forever Afternoon), I'm Just A Singer…*

Disponible dès le 23 mars en Blu-ray, DVD, double CD et digital (audio et vidéo).

La muse d'Alex Chilton

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

Magazine
"Real Life", "The Correct Use Of Soap"
Virgin/ Universal

Chanteur originel des Buzzcocks, Howard Devoto a quitté le groupe peu après la sortie (début 1977) de leur premier EP ("Spiral Scratch") afin de former son propre projet, Magazine. Moins porté sur les guitares, plus aventureux dans ses sonorités (avec notamment une place prépondérante accordée aux synthétiseurs), Magazine démontrait sur son premier album ("Real Life") qu'une autre voie était possible. Menaçant mais traversé de passages *space* ("Definitive Gaze"), l'album demeure un classique absolu du post-punk anglais ("Shot By Both Sides"). Moins tubesque, "The Correct Use Of Soap", lui aussi réédité, est une autre grande réussite.

Car Seat Headrest
"Twin Fantasy"
Matador

Quand Will Toledo a percé en 2016 avec "Teens Of Denial", cela faisait déjà 6 ans qu'il publiait régulièrement des albums entiers sur sa page Bandcamp sous le nom de Car Seat Headrest, durée pendant laquelle il avait publié 12 albums *homemade*. De tous ces enregistrements lo-fi, celui qui lui a permis de percer est "Twin Fantasy" (2011), album-concept centré sur une rupture amoureuse. Sept ans après, Toledo a décidé de le réenregistrer avec son groupe actuel et d'en proposer une version neuve, plus accessible. Certains morceaux ainsi revisités sont de véritables révélations (notamment l'odyssée de 12 minutes "Beach Life-In Death"), mais d'autres ont perdu de leur charme minimaliste ("Nervous Young Inhumans"). Grâce à ce double-vinyle qui propose les deux versions de l'album, chacun pourra se faire son avis, mais le talent de Car Seat Headrest est, lui, indéniable.

The Hentchmen With Jack White
"Hentch-Forth"
Italy/ Third Man

Quand les Hentchmen ont sorti en 1998 "Hentch-Forth" sur Italy après quatre albums sur Norton, ils étaient un des groupes les plus en vue de Detroit. Pour ce mini-album à la pochette emblématique, ils s'accompagnèrent d'un jeune guitariste nommé Jack White, qui faisait ici sa première apparition discographique. Ce "With Jack White" ironique à l'époque est aujourd'hui un des principaux arguments de vente de ce disque réédité ici avec plusieurs titres inédits. Un album clef de la scène de Detroit des années 2000, et un des tous meilleurs de la discographie de Jack White.

The Klitz
"Rocking The Memphis Underground 1978-1980"
Mono-tone

Elle était la muse d'Alex Chilton, et leur relation hante le troisième album de Big Star. Lesa Alridge a mené entre 1978 et 1980 The Klitz, groupe de filles qui a marqué la scène punk de Memphis. Si elles n'ont jamais rien publié, les Klitz ont toutefois enregistré quelques sessions avec Alex Chilton et Jim Dickinson qu'on retrouve ici compilées sur la face A de ce disque (la face B propose un concert chaotique). Tout cela sonne extrêmement lo-fi mais possède une morgue et une fraîcheur indéniables (avec notamment des reprises délirantes et quelques originaux écrits pour elles par Chilton comme "Hook Or Crook").

The Opposition
“Breaking The Silence”, “Intimacy”, “Promises”
Aztec/ Pias

Venu du sud de Londres, The Opposition ne possède pas l’aura de Magazine mais a publié quelques albums post-punk d’excellente facture au début des années 80. Le meilleur est sans doute “Breaking The Silence”, le premier, sorti en 1981, qui plaçait le groupe dans le sillage de Killing Joke et The Cure. Un album précurseur de la new wave aux lignes de basse sinueuses, empli d’ambiances sombres (“Moving Target”), qu’on apprécie de retrouver dans les bacs. Son successeur “Intimacy” est sensiblement du même tonneau, mais “Promises” s’égare dans une production trop clinquante.

Jimmer Glynn & Alan Rackin
“Space Underground (Songs Outside Of Time)”
Vapeur Mauve

Il y a quelques années, le label français Vapeur Mauve avait exhumé les bandes inédites de Jimmer Glynn et Alan Rackin, duo de songwriters maudit dont les chansons magnifiques n’avaient jamais été publiées en raison de diverses infortunes. Suite au succès de la compilation “Past, Present & Future” sort aujourd’hui un nouveau recueil qui, incroyablement, s’avère aussi prodigieux que le précédent. Avec ses guitares carillonnantes, ses chœurs doux et ses mélodies limpides, l’album évoque d’autres émules doués des Beatles, tels Emmitt Rhodes ou les Pretty Things de “Parachute”. Impossible de ne pas succomber à l’évidence pop de “Shine On Me Now” ou “Space Underground”.

Ed Askew
“A Child In The Sun”
Drag City

Connu des fans d’acid-folk (une musique étrange composée par des hippies en pleine descente de LSD) pour son album “Ask The Unicorn” publié en 1968, Ed Askew connaît depuis quelques années une renaissance artistique étonnante. Joie, Drag City a déniché des sessions radio inédites de sa grande époque, où on l’entend chanter seul avec son tiple (petite guitare qui sonne comme une mandoline) et déclamer ses textes hallucinés avec ferveur. Imaginer un croisement entre le Devendra Banhart des débuts (“Mr Dream”) et un Donovan (“Marigolds”) en plein bad trip.

Nouveautés

Kelley Stoltz
“Natural Causes”
Banana & Louie

Quand il n’est pas sur la route avec Echo & The Bunnymen ou en solo, Kelley Stoltz passe la plupart de son temps à enregistrer des chansons dans son home-studio à San Francisco. C’est ainsi qu’il publie plusieurs disques par an, comme ce “Natural Causes” qui ne sort qu’en vinyle, sur le label espagnol Banana & Louie. Attention, il n’est pas question ici d’une compilation de chansons de seconde zone : ceux qui ont adoré “Que Aura” devraient être convaincus par cette collection de mélodies douces (mention spéciale au pastiche de Kraftwerk “Static Electricity”).

Craig Brown Band
“The Lucky Ones Forget”
Third Man

Son premier single, dans lequel il affirmait haut et fort qu’il voulait *juste dormir dans son van* (“Overthinking”), n’était pas passé inaperçu en ces pages. Enfin disponible en vinyle après des mois d’attente, le premier album de Craig Brown — leader des violents Terrible Twos, reconverti chanteur country — est à l’image de ce personnage excentrique : chaleureux et débraillé, mais étonnamment classe. Derrière ses textes amusants (“Glad You Came (Happy You Left)”), son country-rock possède une patine digne de ses modèles (Flying Burrito Bros et compagnie), tout en guitares acoustiques, pedal-steel et chœurs aériens.

Charm Bag
“From Hell”
Kizmiaz

Quand ils n’officient pas au sein des excellents Smoggers (groupe de garage revival espagnol), Fernando (guitare) et Ana (batterie) forment avec Charm Bag un duo minimaliste qui affirme haut et fort sa filiation avec The Cramps, The Gories et Dead Moon. Des groupes qui ont marqué la scène rock’n’roll des années 80 par leur approche lo-fi sans compromis. Entre reprises et originaux, “From Hell” place Charm Bag en dignes héritiers.

45 tours

The Dirtys
“It Ain’t Easy”
Third Man/ Italy

Rééditions Italy, suite : parmi la demi-douzaine de merveilles rééditées en ce début d’année (citons The Greenhornes et Fells), se trouve le premier single des Dirtys, groupe aussi éphémère que désespérément culte. Un condensé de rock’n’roll frénétique à la sauce Detroit, assez jubilatoire (“Fuck”). ❑

Photo Bruno Berbessou

ROCK & FOLK ET LA FNAC PRÉSENTENT LEUR SÉLECTION

CLUB VINYL fnac rock&folk

EXCLUSIVITÉ FNAC

BUDDY GUY
Sweet Tea

Sweet Tea est une véritable anomalie dans le catalogue de Buddy Guy. Enregistré dans le studio du même nom au plus profond du Mississippi, c’est un album de pur blues ! Revenir aux sources dans ce cadre introspectif permet à Buddy de se libérer musicalement mais aussi psychologiquement (*Done Got Old*). Un album remarquable qui illustre un bluesman accompli mais encore surprenant !

THE OFFSPRING
Ixnay On The Hombre

Considéré un peu à tort comme un pur produit de la scène hardcore sud-Californienne, The Offspring à toujours eu un instinct plus metal que punk. Successeur du remarquable et remarqué *Smash*, *Ixnay On The Hombre* surprend par une volonté de proposer un hard rock aux sonorités post-grunge (Me & My Old Lady) avec une énergie viscérale. Offspring ralentit le tempo mais sa rage est toujours intacte !

JACO PASTORIUS
Invitation

Compilation de deux disques, initialement sortis au Japon et intitulés *TWINS I* et *TWINS II*, *Invitation* est un superbe album live enregistré en 1982. Jaco démontre ici l’immense étendue de son jeu aussi incisif qu’inventif (*The Chicken*). Bourré d’énergie, de tendresse et de musiciens d’exception, *Invitation* est un régal de bout en bout. Inaltérable témoignage de cet indomptable bassiste.

BETTY WRIGHT
I Love the Way You love

Hybride Soul/Blues merveilleusement construit, *I Love The Way You Love*, richement orchestré mais toujours soutenu d’un groove solide (*All Your Kissin’…*), est un album somptueux et profondément romantique (*I Found That Guy*). *Clean Up Woman* étant le stand-out (et premier Hit classé N°1) de cette superbe collection de tendres ballades, parsemée de funk, blues ou encore de jazz.

Textes :
Charlie Chofflet

Un label Fnac

fnac

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

Un album simplement et totalement pop, un hommage aux quatre de Liverpool

Utopia

"DEFACE THE MUSIC"

Bearsville

10 avril 1970. Le choc. Un séisme. D'amplitude 10. La fin du monde. McCartney annonce la séparation des Beatles. Si ces génies jettent l'éponge, qui va prendre le relais, saisir le trône de leader rock et pop ? Led Zeppelin, Deep Purple, Black Sabbath, leur bruyant hard va envahir la Pologne et le monde libre ? Ou Joni Mitchell, James Taylor, Jackson Browne, tous ces auteurs-compositeurs qui se grattent le nombril avec leur guitare acoustique ? Ou le pouvoir va-t-il être confisqué par Yes, Emerson, Lake & Palmer, ces prétentieux qui se targuent de faire *progresser* le rock avec des solos ampoulés ? Ou Neil Diamond, les Carpenters, The Osmonds, Cher, ces artistes aussi subversifs qu'un paillasson qui squattent désormais les hit-parades ? Il reste les Stones. Mais les Beatles, c'est fini.

Finie-finie, la pop splendide et inventive, les chansons qui, sur trois minutes, créent un univers infini ? Une poignée d'artistes refuse de croire que *the dream is over*. Les Fab Four sont séparés, le rock et la pop changent, s'éparpillent dans tous les sens, mais il faut poursuivre leur œuvre, même sans eux. Drôle d'entreprise, aussi débile qu'audacieuse — le propre des Beatles, c'était de toujours avancer. Là, les sixties révolues, il s'agit de sortir le formol pour recréer *ad nauseam*, sans le génie de leurs architectes, "Penny Lane" et "Hello, Goodbye".

Certains de ces irréductibles, décidés à perpétuer la potion magique, sont liés, de près ou de très loin, aux ex-Beatles : Harry Nilsson, Badfinger, Neil Innes, ELO, Wizzard, Emitt Rhodes, Klaatu... Leurs discographies seventies : truffées de chansons qui font honneur à leur modèle. Comme celles de francs-tireurs injustement oubliés, tels (la liste n'est pas si longue) : Sleepy Hollow, Danny Kirwan, We All Together, Mark Wirtz, Don Agrati, Jimmy Campbell et Rockin' Horse, Tin Tin, Thomas & Richard Frost, Vaughan Thomas, Majority One, Yellowstone And Voice, The Hudson Brothers, Liverpool Express... Certains de leurs morceaux se hissent au niveau des John, Paul et George solos — et aussi, moins flatteur, à la hauteur de ceux de Ringo.

En plein milieu des seventies, une des rock stars les plus respectées de l'époque, Todd Rundgren, publie "Faithful", album où il reprend les artistes qu'il vénère, de Jimi Hendrix aux Yardbirds. Un groupe a droit à deux *covers* : les Beatles. Pourtant, jusqu'ici, la musique de Rundgren n'était pas frontalement *beatlesienne*. Prog, soul, art, power, soft, barrée, carrée, mièvre, enragée, avec son groupe Utopia ou en solo, la seule leçon qu'il semblait avoir retenu des Fab Four, c'était : sers-toi de l'ancien pour inventer le nouveau. Après qu'il eut sorti huit albums en solo et trois avec Utopia, après avoir produit des disques de Badfinger, Sparks, New York Dolls, Hall & Oates, Grand Funk, Steve Hillage, Patti Smith et Meat Loaf, débarquent les années 80. Le souvenir des Beatles s'estompe, de nombreux courants, glam, disco, punk, new wave, ayant renouvelé le schmilblick et créé de nouveaux héros et l'illusion d'une reformation tombe définitivement à l'eau, le 8 décembre 1980, quand Lennon se fait flinguer. Ils venaient pourtant de sortir un dernier album. Ou presque : "Deface The Music" est en fait un disque d'Utopia.

Alors que son groupe Utopia sert habituellement à enregistrer ses morceaux les plus space, prog et surgonflés, Rundgren l'utilise ici pour graver un album simplement et totalement pop, un hommage aux quatre de Liverpool, un tribut à leur carrière sixties. Les treize morceaux du disque couvrent les années 1963 à 68, dans un ordre quasiment chronologique. "I Just Want To Touch You" est une transposition de "Please Please Me", "Crystal Ball" de "Can't Buy Me Love", "That's Not Right" de "Eight Days A Week", etc. On frôle le pastiche à la Rutles. Mais, premièrement, les Rutles, c'est fantastique ; deuxièmement, "Deface The Music" ne tient jamais de la blague. Encore plus taxidermiste que ELO (auteur d'un album intitulé "Face The Music"), Rundgren, tel un fan sociopathe, dépasse le pastiche pour créer des chansons qui, à défaut d'originalité, sont finalement personnelles — il ne pousse quand même pas le degré de folie jusqu'à utiliser un équipement d'époque. On entend par exemple le Moog de Roger Powell. Derrière l'exercice de style, il édifie de grandes chansons à l'ancienne : "Everybody Else Is Wrong", "Always Late", "Life Goes On", "Hoi Poloi", "Feel Too Good"... Ce n'est pas un hasard si Todd Rundgren s'en ira produire quelques années plus tard XTC, responsable, sous le pseudo The Dukes Of Stratosphear, de deux disques plus "Sgt. Pepper" que "Sgt. Pepper". Ce n'est pas non plus une coïncidence si Rundgren deviendra un des membres les plus assidus du All-Starr Band, le groupe de Ringo Starr. Qui pourrait davantage mériter ce job ? Le temps d'un disque, il a été les Beatles à lui tout seul. ❑

Première parution : 24 septembre 1980

Photo Archives Rock&Folk-DR

TODD RUNDGREN

WILLIE WILCOX

KASIM SULTON

ROGER POWELL

PHOTO CREDIT: BILL HAYWARD©1981

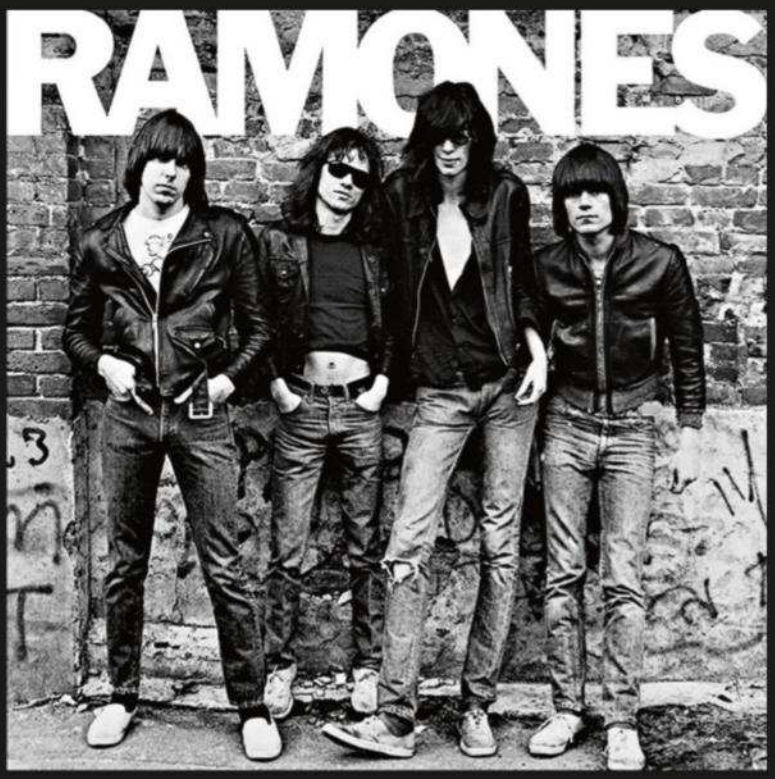
UTOPIA

NETWORK™

Discographisme_06

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.



"Ramones"
Ramones

Première parution : 23 avril 1976

De quelle révolution le punk est-il le nom ? Au mitan des années 70, le rock a atteint un rythme de croisière, notamment aux Etats-Unis. Sa dangerosité idéologique est partie en fumée au propre comme au figuré, avec l'aide de la CIA. Les contestataires sont devenus des pères de famille à l'image de John Lennon. Les sulfureux Rolling Stones composent désormais des ballades sur lesquelles on danse le slow. Elton John représente à lui tout seul 3% du business musical. Le rock a peaufiné son savoir-faire technique et ses méthodes commerciales pour devenir une grosse routine industrielle lucrative. Mais, dans l'East Village de Manhattan — au 315 Bowery Street très exactement — une mutation prend souche. Hilly Kristal, propriétaire de bar, ouvre sa scène microscopique à un groupe de rock après avoir échoué à attirer les amateurs de country, de bluegrass et de blues (CBGB). La prestation de Television, ce dimanche 31 mars 1974, ne relance pas commercialement le bar, mais Hilly se laisse convaincre par Terry Ork, le manager de Television, pour un nouveau concert avec, en première partie, les Ramones. Là, l'histoire se met en route. Vont défiler au CBGB Patti Smith, Talking Heads, Television, Mink DeVille, Ramones, Blondie, Richard Hell, Johnny Thunders et bien d'autres. Globalement, tous ceux qui vont renouveler la scène rock américaine et inséminer la nouvelle scène musicale anglaise.

Un terme de désaveu va qualifier ce mouvement protéiforme : le punk. Qu'est-ce qu'un punk ? Un qualificatif qui ne discrimine aucune communauté en particulier, mais qui s'applique à tout crasseux, exclu, crétin ou fainéant.
Les Ramones — dont l'origine du nom est une référence à Paul Ramon, pseudo qu'utilisait McCartney pour réserver anonymement ses chambres d'hôtel — en sont presque le parangon. De vrais punks !
Les quatre musiciens enregistrent en 4 jours 14 chansons dans l'ordre où ils les jouent sur scène au studio Plaza, au cœur de Manhattan.
La photo destinée à illustrer la pochette de leur premier album est une réinterprétation de "With The Beatles", mais, jugée atroce par Sire Records, elle est refusée, bien qu'elle ait coûté 2000 $.
En panique, la maison de disque appelle Roberta Bayley qui fut physio à l'entrée du CBGB avant d'acquérir un appareil photo et de shooter tous les groupes du club pour elle, mais aussi pour leur promo. Elle avait effectué un reportage photo à deux pas du CBGB sur les Ramones, complétant une bio amusante du groupe, parue dans le numéro 3 de Punk Magazine créé par le dessinateur John Holmstrom et le journaliste Legs McNeil.
Les trois rouleaux en noir et blanc de cette séance durant laquelle les Ramones déconnent dans l'Albert's Garden, situé entre Bowery et la deuxième avenue, sont passés en revue. Très vite, la photo qui deviendra iconique est choisie et achetée 125 dollars. Dans l'embourgeoisement du rock de l'époque, la tendance était de confier sa pochette à une agence de design comme Hipgnosis ou à un grand photographe qui mettait en scène une image idéalisée du groupe ou de sa musique. Ici, rien de tel. Nous sommes dans un jardin communautaire déshérité, fréquenté par les taggeurs, les junkies et les chiens (durant la séance, Dee Dee s'est joué d'une crotte dans laquelle il avait marché). Le mur de briques devant lequel paradent les Ramones n'est ni le mur arty d'un loft branché ("Off The Wall" de Michael Jackson) ni celui de l'arrière d'une salle de spectacle ("At Fillmore East" des Allman Brothers). Son indigence renvoie à l'urbanité du rock, à son dénuement et, d'une certaine manière, à son passé et ses origines prolétariennes. C'est la raison pour laquelle Lennon a choisi une photo le montrant accoudé à l'entrée d'un immeuble en briques pour son album "Rock'n'Roll" en 1974.
Si les Ramones portent tous un cuir — symbolisant, depuis "L'Equipée Sauvage", la rébellion, le mauvais genre (gendre ?) — un jean élimé, voire troué pour Joey, et des baskets hors d'âge, c'est davantage une adhésion collective à certaines valeurs du rock — sa sauvagerie et sa spontanéité juvenile — qu'un uniforme comme le portaient certains groupes des années 60.
Dans le même esprit, leur coupe de cheveux identique — principalement celle de Johnny et Dee Dee — est un clin d'œil à la coupe au bol d'Iggy Pop sur la première pochette des Stooges qui était déjà une référence aux Stones. Encore des mauvais garçons. Quant à celle de Joey dont la frange couvrira invariablement les yeux, on peut y voir un casque protecteur ou un hommage à Big Gruesome, personnage pilotant la Dingo-Limousine dans le dessin animé "Les Fous Du Volant". Dans ce jeu référentiel, on décèle autant de naïveté que d'humour potache.
Lors de la séance, Roberta Bayley, cherchant une homogénéité, a demandé à Joey de s'affaisser et à Tommy de monter sur la bordure en ciment afin que les quatre membres soient presque à la même hauteur. Pour parfaire cette mise en scène harmonieuse, Joey a avancé sa jambe droite et relevé son pied. L'artificialité de cette pose prend soudain le pas sur l'ambiance *dur à cuire* créée par les autres membres — dont l'une des règles était de ne jamais sourire sur les photos officielles. Associé à sa mine narquoise qu'il ne quittera jamais, le pied de Joey illustre ce qui fait toute la quintessence de l'esprit Ramones : traiter avec humour et dérision leur quotidien de banlieusards nourris de sous-culture, de défonce bon marché et de préoccupations adolescentes, bien loin des références culturelles affichées par Televison, Patti Smith ou Talking Heads. Ainsi, tout l'univers des Ramones se lit immédiatement sur cette pochette, mais aussi leur démarche musicale conjuguant authenticité et intégrité. Le noir et blanc écarte toute volonté de poser, de prétendre ce qu'ils ne sont pas et ne seront jamais. Le titre épais — désignant le nom de l'album, celui du groupe, mais aussi le patronyme de chaque musicien — barre le haut de la photo comme un slogan, un cri unanime.
La révolution punk qu'aucune major n'a vu venir — il faut savoir que le CBGB contenait 500 personnes maximum, que Punk Magazine s'imprimait à 4000 exemplaires et qu'il s'écoula 6000 exemplaires du premier album des Ramones à sa sortie — est certes celle du retour à un rock plus essentiel, mais elle est surtout un cri d'alarme — comme le fut en son temps la révolution surréaliste — afin que le rock ne périsse pas d'asphyxie normative et de marketing calculé.
En un mot, la revendication de l'intégrité. ■

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

Sorti en 1977, **"No More Heroes"** est l'un des albums les plus emblématiques des Stranglers, parfaite synthèse de leur style inclassable.
"La Folie" (1981) en prolonge la magie avec ce titre devenu culte, "Golden Brown".

12 NUMÉROS + UN CD AU CHOIX THE STRANGLERS "NO MORE HEROES" OU "LA FOLIE" POUR 74,50€ AU LIEU DE 92 €*

JE M'ABONNE

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK&FOLK** - Service Abonnements
45, avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex. Tél : 03 44 62 43 79

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.BOUTIQUELARIVIERE.FR

ROFP184A

OPTION 1 12 numéros + un CD des Stranglers au choix pour **74,50€** au lieu de 92 € ☐ "No More Heroes" ☐ "La Folie"

OPTION 2 1 an soit 12 numéros pour **65,50€** au lieu de 78€ soit **16% de remise.**

Email : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ **Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France Métropolitaine 2018.** DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 3 44 62 43 79 ou par mail : abo.lariviere@ediis.fr. Offre valable jusqu'au 31/07/18 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,50 € + Prix des CD au choix 14 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Ronnie James Dio grimé en lutin

ELF

Voilà les prémices d'un business qui, bien que glauque, pourrait s'avérer juteux à l'heure où tant d'idoles disparaissent : la recréation sous la forme d'un hologramme. Ainsi, le halo de Ronnie James Dio est, paraît-il, en tournée mondiale depuis décembre dernier. C'est l'occasion de revenir sur ses débuts en tant que *screamer*, avec Elf. Trois disques au compteur et un gosier d'airain déjà bien affuté…

La genèse d'Elf a pour décor la modeste cité de Cortland, dans l'Etat de New York. Ronald Padavona est alors à la tête de Ronnie Dio And The Prophets, qui aligne pas moins de dix singles entre 1962 et 1967 ainsi qu'un album, "Dio At Domino's", daté de 1963 et prétendument capté en public (plus probablement en studio, selon la coutume à l'époque). Non loin de là, le cousin de Dio, David Feinstein, martèle au sein des Citadels mais plaque en secret, dans un patient apprentissage, ses premiers accords de guitare. Ronnie songe donc à lui pour tenir la rythmique au sein des Prophets, qui deviennent en 1967 les Electric Elves, nom choisi pour la modeste taille des musiciens. C'est alors qu'un dramatique événement brise net la trajectoire du groupe : un accident de bus ôte la vie au soliste Nick Pantas. Le claviériste Doug Thaler s'en tire avec une jambe pulvérisée, l'équipement est en morceaux et le chauffard ivre qui a provoqué l'accident n'a pas d'assurance. Les musiciens en sont pour leurs frais. Seuls Dio, Feinstein et le batteur Gary Driscoll sont aptes. Pour continuer, ils recrutent Mickey Lee Soule, un pianiste au style honky tonk. Le quartette, devenu The Elves, possède un atout dans sa manche : un manager nommé Bruce Payne, qui fait alors partie de l'entourage de Deep Purple. Ce dernier leur arrange une audition chez Columbia, en présence de Roger Glover et Ian Paice qui traînaient dans les parages et qui, enthousiastes, proposent même de produire un futur album. Des paroles qui ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd puisqu'ils s'attellent très vite à la tâche. L'album paraît en août 1972 sous une pochette montrant Ronnie James Dio grimé en lutin, et les Elves sont devenus Elf. Voilà un excellent premier opus, fort homogène et qui révèle la voix extraordinaire de Dio, son timbre immédiatement reconnaissable, à la fois rocailleux et d'une incroyable ampleur. Il est idéalement accompagné par le piano très volubile de Soule, la guitare vigoureuse et fluide de David *Rock* Feinstein et la frappe puissante de Driscoll. Les meilleurs morceaux sont les boogies enlevés, "Hoochie Koochie Lady", "First Avenue" et "Love Me Like A Woman", ainsi que le superbe mid-tempo "Never More". Deep Purple embarque Elf pour jouer en ouverture de leur tournée en Europe et aux Etats-Unis. Le groupe joue à l'époque de lourdes reprises de classiques de Black Sabbath ("War Pigs", qui donne son nom à un bootleg fameux), Led Zeppelin, Humble Pie, mais aussi Jethro Tull ou les Who. Feinstein jette bien vite l'éponge, terrassé par la vie sur la route. Puis Dio délaisse la basse pour se concentrer sur ses cordes vocales. Cet évènement entraîne le recrutement de Craig Gruber, lequel tuyaute son pote guitariste Steve Edwards. Un mois plus tard, Elf repart accompagner Deep Purple en Angleterre. Un second opus est envisagé, et Roger Glover rappelé à la barre. "Carolina County Ball" est publié en 1974, sur Purple Records. Steve Edwards se glisse sans mal dans les boots de Feinstein, avec un style similaire, assez parcimonieux. L'album se veut plus aventureux, l'écriture plus sophistiquée, plus mélodieuse.
Le son reste orienté vers un boogie rock débonnaire, avec quelques titres enlevés qui font mouche : "Annie New Orleans" ou "Do The Same Thing", et d'épiques ballades comme "Rocking Chair Rock'n'Roll Blues". S'ensuit alors l'enchaînement habituel : tournée interminable, puis préparation d'un troisième album. L'ex-bassiste de Deep Purple réquisitionne au passage Ronnie pour "The Butterfly Ball And The Grasshopper's Feast" et son tube "Love Is All". "Trying To Burn The Sun" arrive dans les bacs en juin 1975, mais à ce moment-là, Elf n'existe déjà plus. Et pour cause : Ritchie Blackmore s'attache les services du groupe pour graver un single, qui se mue en album entier, le futur premier Rainbow. "Trying To Burn The Sun" creuse le sillon de "Carolina County Ball", avec un piano toujours aussi proéminent, des choristes et quelques titres très réussis comme "Black Swampy Water", le joyeux "Good Time Music" ou "Liberty Road". La fin d'Elf est donc abrupte, surtout pour Steve Edwards, qui n'est logiquement pas convié pour la nouvelle aventure. Evidemment, le label ne déploiera pas d'efforts insensés pour promouvoir un disque qui ne sera pas défendu sur scène... Bien des années plus tard, Ronnie James Dio et Feinstein ont caressé le projet, sans cesse repoussé, de remonter Elf pour quelques concerts mais le trépas du chanteur, en 2010, en aura décidé autrement.

15-16-17-18 JUIN 2018

BA 217

VENDREDI 15 JUIN — SAMEDI 16 JUIN — DIMANCHE 17 JUIN — LUNDI 18 JUIN

OZZY OSBOURNE — **MARILYN MANSON** — **FOO FIGHTERS** — **GUNS N' ROSES**

VOLBEAT · 3 Inches of Blood · THE OFFSPRING · THE HIVES · NOFX · JONATHAN DAVIS · MASS HYSTERIA

Opeth · AVATAR · DEAD CROSS · MESHUGGAH · BILLY TALENT · ALESTORM · HOLLYWOOD UNDEAD

THRICE · UNDERØATH · ULTRA VOMIT · POWERWOLF · TURBONEGRO · ROYAL REPUBLIC · BARONESS

Seether · Wolf Alice · SLAYER · CONVERGE · FRANK CARTER & The Rattlesnakes · CROSSFAITH · Ashes

Perturbator · ELUVEITIE · GRETA VAN FLEET · BETRAYING THE MARTYRS · Thy Art Is Murder · GRAVEYARD · THE STRUTS · Whiskey Myers

Tagada Jones · SIDILARSEN · MANTAR · NØTHING MØRE · ARCANE ROOTS · EGO KILL TALENT · VANDENBERG'S MOONKINGS

Bury Tomorrow · STARCRAWLER · THE NOFACE · The Pink Slips · CELLAR DARLING · Pega Car Crash Control · SKINNY LISTER · The G

The Last Internationale · Ded · LANDMVRKS · GALACTIC EMPIRE · HANGMAN'S CHAIR · Laura Cox Band · BADCOPBADCOP · In Search of Sun

Jean Jean · HESSERIA · Stone Broken · KFJ · MERGE · PLAYS TRIBUTE TO LYNYRD SKYNYRD · Mica

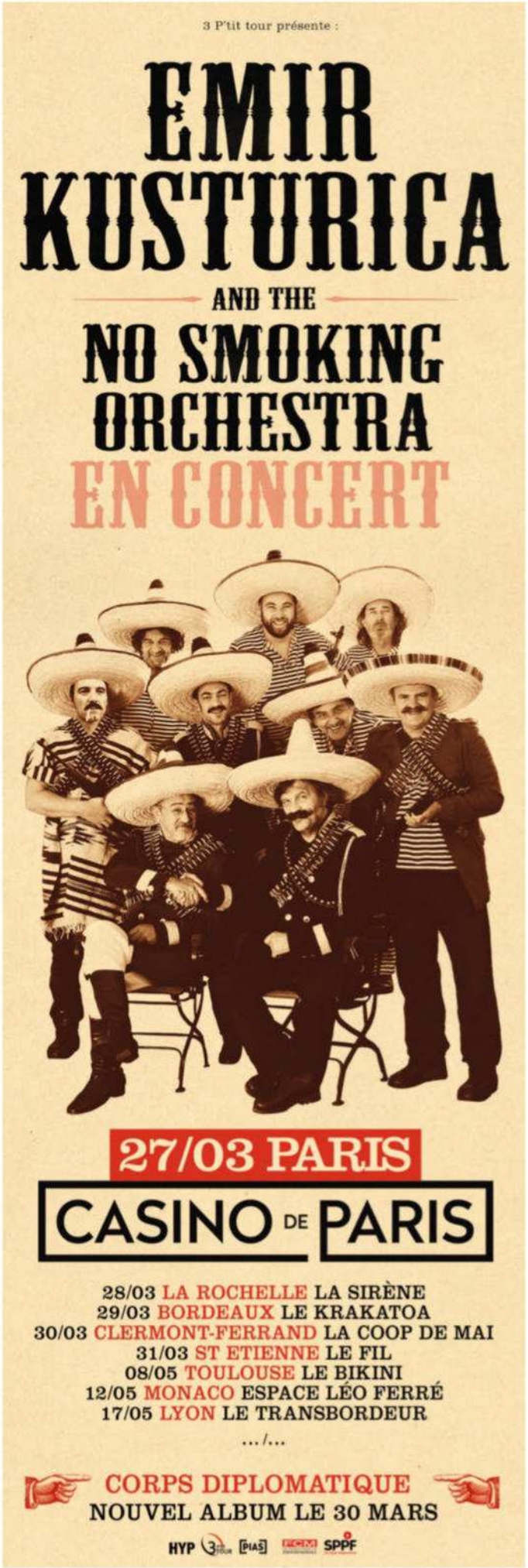
downloadfestival.fr

B.A 217 / Le Plessis-Pâté / Brétigny-sur-Orge / Coeur d'Essonne

WWW.TICKETMASTER.FR, WWW.FNAC.COM, WWW.DIGITICK.COM ET DANS LES POINTS DE VENTE HABITUELS

DOWNLOADFESTIVALFR · @DOWNLOADFESTFR · DOWNLOADFESTFR

LIVE NATION · Greenroom · Zippo · Monster Energy · Rock Hard



Qualité France

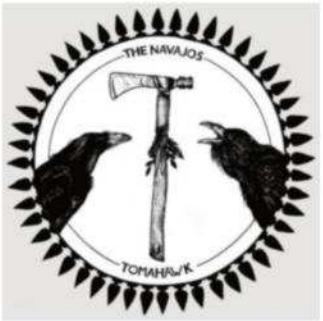
PAR H.M.

Folk-rock trilingue

L'autoproduction n'est plus le parent pauvre de l'industrie musicale, mais bel et bien la seule alternative possible pour des groupes qui veulent laisser une trace sonore de leur existence éphémère ou

Le groupe montpelliérain **Venus Lips** a fait parler de lui dès 1988, avant de connaître une éclipse de dix ans. Réactivé par son guitariste-auteur-compositeur (qui s'est mis au chant), il revit depuis 2012 sous forme de quintette. Ce nouvel EP six-titres carré et efficace, où le groupe est épaulé par quelques intervenants dont une section de cuivres, confirme une évolution alliant groove et grosses guitares : les influences du boogie et du heavy rock sont évidentes, mais leur jonction avec des rythmiques funk garantit à l'ensemble son aspect dansant *("Loco Y Medio", VLA Music, venuslips.fr).*

A Saint-Germain-en-Laye, **Cora Lynn** a dû écouter beaucoup de rock'n'roll vintage, et c'est après un voyage initiatique aux Etats-Unis qu'elle passe à la pratique dès 2014 en célébrant les chanteuses des fifties. Mais elle ne se cantonne pas à l'hommage et publie, avec une solide formation rockabilly (The Rhythm Snatchers), ce quarante-cinq tours prometteur où, avec le look et la voix adéquats, elle sort de son pré carré en reprenant un morceau de Joan Jett et en défendant une composition originale *("You Drive Me Wild", Big Beat Records, facebook.com/Coralynnandtherythmsnatchers).*

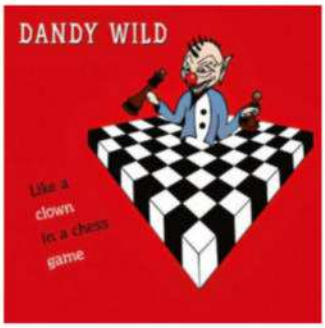


Second EP en sept ans pour **The Navajos**, quatre musiciens lyonnais qui intriguent avec leur focalisation amérindienne, présente dans leur nom, sur la pochette, les titres ou cette revendication d'un rock psychédélique et western. Cette fascination est surtout sensible dans l'utilisation des guitares, qui évoquent les grands espaces américains, et la recherche d'un rock tribal qui bénéficie d'une voix (anglophone) agréable et d'une cohésion instrumentale, particulièrement sensibles à travers le lancinant "Cars & Chicks" ou l'évocateur "Tomahawk" *("Tomahawk", facebook.com/the navajos).*

Formé en 2011 entre Tours, Blois et Paris, **Apolline** n'a attendu qu'un an pour sortir un premier album, mais cinq pour produire un nouvel EP. "Safety Taste", en guise d'intro virevoltante, donne le ton et "Chaos Boy" poursuit dans la même direction : le quintette anglophone, qui se réclame du stoner, de Led Zeppelin et de Queens Of The Stone Age apprécie les ambiances tendues, mais calme le jeu sur les trois morceaux suivants et ne s'interdit pas une ballade, comme "Loveway", au diapason de la voix du chanteur *("Far And After", Hybridcore Prod, apollinemusic.com).*

continuer de créer sur la durée. C'est sans doute pourquoi on retrouve autant de musiciens chevronnés parmi les huit sélectionnés du mois sur les quarante-six disques parvenus à la rédaction.

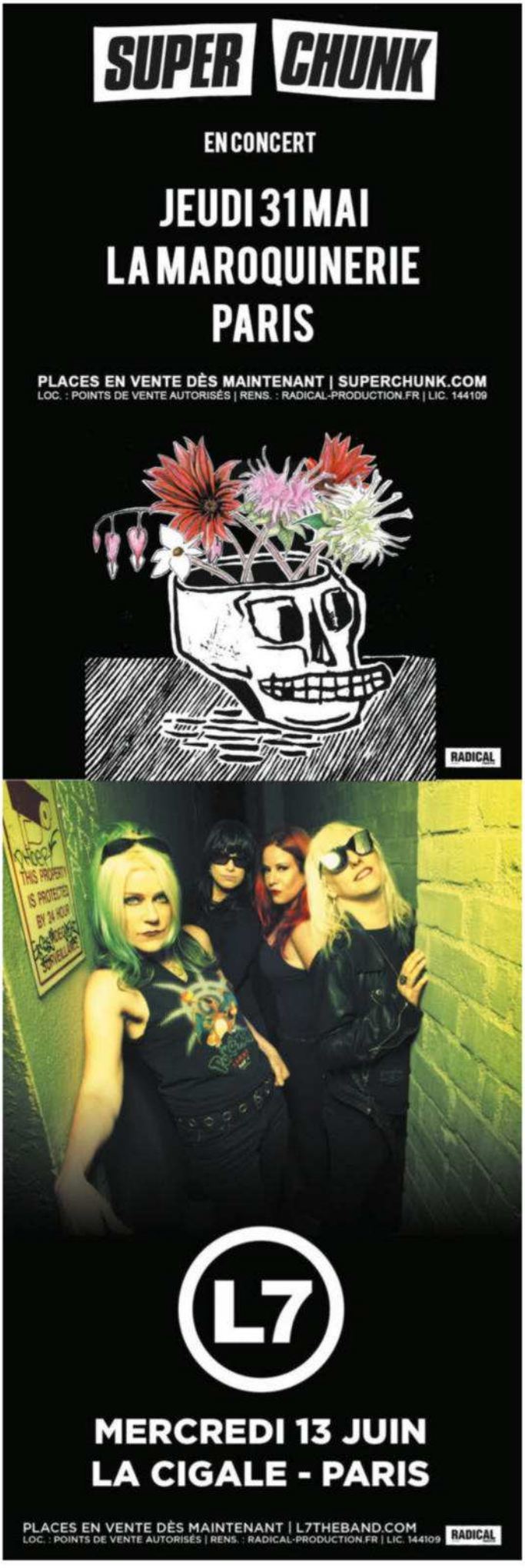
Groupe à géométrie variable originaire du pays basque, **The Very Small Orchestra** a enregistré son troisième album depuis 2010 à six musiciens (et quatre intervenants), parmi lesquels on retrouve le chanteur-guitariste de The Hyènes et l'ancien batteur de Noir Désir. Cette fine équipe œuvre dans un folk-rock trilingue en totale liberté qui bénéficie de deux atouts imparables : des compositions originales au charme addictif et quelques reprises étonnantes, dont les versions acoustiques particulièrement réussies de "Light My Fire" des Doors ou de "Ride On" d'AC/DC *("Gagarine", theverysmallorchestra.fr).*



Six ans après ses débuts à Amiens, **Dandy Wild** sort un premier album anglophone dont les compositions originales ont de la bouteille, à l'instar de ses membres : le power trio actuel réunit en effet des musiciens ayant déjà derrière eux de solides expériences, comme le bassiste qui est passé par les Trotskids et Treponem Pal : à l'énoncé de ces noms, on pourrait s'attendre à des fous furieux, mais la tonalité punk a été mise de côté au profit d'un rock tonique qui fait la part belle à la guitare et soigne son impact mélodique *("Like A Clown In A Chess Game", DRS, dandywild.com).*

Depuis ses débuts à l'aube de ce siècle, **Santa Cruz**, groupe rennais, a su mélanger instruments traditionnels et électriques pour proposer une pop anglophone élégante, et ce sixième album studio ne déroge pas à la règle. Malgré le départ du talentueux Bruno Green, le quintette sait toujours bien s'entourer pour peaufiner des morceaux au charme insidieux : Joseph Racaille (arrangements), Ian Caple (mixage) et quatuor à cordes *("Now & Here", Hasta Luego, santacruz.fr, distribution L'Autre Distribution).*

Le second album du quintette genevois **Le Roi Angus** confirme l'excellente impression produite par le premier, il y a trois ans : dès l'ouverture ("Presque Le Canada"), on est immergé dans une pop éthérée, mélodieuse et sophistiquée qui témoigne d'un travail d'orfèvre, mais la suite réserve des moments plus enlevés qui mettent en valeur le potentiel dansant du groupe ("La Wax", "Fatigué"). Et le choix francophone est assumé avec brio, au diapason d'une voix délicate qui œuvre dans la nuance *("Est-Ce Que Tu Vois Le Tigre ?", Echo Orange / Cheptel Records, leroiangus.com).* ❑


SUPER CHUNK
EN CONCERT
JEUDI 31 MAI
LA MAROQUINERIE
PARIS
PLACES EN VENTE DÈS MAINTENANT | SUPERCHUNK.COM
LOC. : POINTS DE VENTE AUTORISÉS | RENS. : RADICAL-PRODUCTION.FR | LIC. 144109
RADICAL
L7
MERCREDI 13 JUIN
LA CIGALE - PARIS
PLACES EN VENTE DÈS MAINTENANT | L7THEBAND.COM
LOC. : POINTS DE VENTE AUTORISÉS | RENS. : RADICAL-PRODUCTION.FR | LIC. 144109
RADICAL

PAR CHRISTIAN CASONI

JELLY ROLL MORTON

FERDINAND JOSEPH LA MENTHE

1885 ou 1890 (Louisiane) - 1941 (Californie)

Le 26 mars 1938 à Washington DC, sur la NBC, Ferd entend Robert Ripley sacrer WC Handy *"père du blues et du jazz"*. Son sang ne fait qu'un tour... car le père du jazz c'est lui, Ferdinand, comme il l'affirme dans la lettre qu'il adresse à Ripley et que Downbeat s'empresse de publier. Ferd avait croisé Handy à Memphis en 1911, ce cuistre était déjà un perroquet sans couleurs ! Ferd signe : *"Originator Of Jazz And Stomps, World's Greatest Hot Tune Writer"*. A l'entendre, il ne s'est pas contenté d'inventer le jazz, mais le scat, mais les breaks, mais le jeu de batterie aux balais et dix autres gimmicks qui fondent aujourd'hui la routine de la corporation. A Memphis, on n'aurait rien su du blues avant d'entendre son "New Orleans Blues" et à Chicago, rien du jazz avant son "Jelly Roll Blues".
Quand il écrit sa remontrance à Ripley, ce commandeur sans statue est un homme rincé. De ses premiers *piano rolls* en 1915 (ils sont nombreux) à ses premiers 78 tours en 1923 (encore plus nombreux, surtout entre 1926 et 1928, et pleuvent jusqu'en 1940), dans la jalousie et l'admiration de ses musiciens, les Incomparables, les Red Hot Peppers (aucun lien avec le groupe à bermudas), Ferd, premier compositeur de jazz à défaut d'en être l'inventeur, connut une renommée considérable mais mal assise, surtout chez Victor pour qui il enregistra une centaine de titres comme "Sidewalk Blues", "Someday Sweetheart", "Granpa's Spells", "Doctor Jazz", "Wolverine Blues", "King Porter Stomp" ou "Turtle Twist". Ferd a gagné (et perdu) beaucoup d'argent mais, finalement, peu d'estime. Il n'a vu venir ni la crise, ni le swing, ni la concurrence des Benny Goodman, Artie Shaw, Paul Whiteman, tous assez blancs pour fixer la réussite. Il ne se rendait pas compte non plus que son orgueil et sa paranoïa l'isolaient, qu'il s'était irréversiblement dégagé de la Nouvelle-Orléans et se ringardisait dans le Nord, continuant de plastronner comme s'il tenait toujours le manche par le bon bout.
Adolescent, Ferd est le pianiste familier des grands bordels de Storyville. Il est presque blanc. Alan Lomax devine, sous l'ombre africaine de sa généalogie, un prurit de frustrations qui expliqueraient, comme chez son maître Scott Joplin, cette fatalité de l'échec par des aspirations sociales hors d'atteinte dans l'Amérique des années 20 et 30, loin du paradis égalitaire de Storyville. Ferd est monté en graine à Downtown, la zone créole du périmètre des bobinards. Les mulâtres français et espagnols ont le sentiment de former une élite musicale quand ils se comparent aux Noirs d'Uptown, plus bruyants, plus portés sur l'improvisation. Ferd fréquente l'Opéra français, il a une charpente classique et très envie de s'amuser. A Chicago, New York ou Washington DC, il cherchera toujours à recruter des musiciens néo-orléanais, noirs ou créoles, si difficiles à dominer. Ferd ne sera pas seulement ce pianiste incroyable qui pulvérise tous les virtuoses du pays ("Fingerbreaker", l'enfer de la main gauche pour commencer, l'enfer de la main droite pour finir), mais un chef anguleux, attentif à la note écrite, à la minute d'exultation de ses solistes, à leur alcoolémie, au pli de leur pantalon.
Il quitte définitivement la Nouvelle-Orléans en 1908 et se dissipe à travers le pays jusqu'en Alaska. A cette époque, le billard compte autant que le piano. Dans les deux cas, Ferd est un génie de la queue. Il appâte les pigeons sur l'ivoire en leur jouant quelques airs, puis les plume sur le feutre. La bougeotte, il est né avec, mais elle peut être excitée par un caïd qu'il a mis en slip, par un flic chatouilleux face à ce baratineur un peu maquereau, constellé de diamants de l'incisive au fixe-chaussette, qui déploie une garde-robe tapageuse et lance des petites affaires, dancing, maison d'édition, boutique de tailleur. En 1923, après s'être rempli les poches en Californie, Ferd fait suivre ses malles à Chicago.
Les frères Melrose lui ont offert 3 000 dollars pour éditer "Wolverine Blues". L'arnaque au billard et le débauchage des musiciens créoles s'arrêtent ici, la mafia contrôlant les clubs et le moindre centimètre carré de tapis. Ferd n'a plus trop le choix, il se rabat sur la musique à temps plein, brille un moment à Chicago, s'éteint à New York et Washington, et meurt peu de temps avant le revival de jazz trad.
Au moment de la lettre à Ripley, des érudits commençaient déjà à collectionner les vieux disques *hot* de la Nouvelle-Orléans, et ceux de Ferd devenaient des objets recherchés. Sa lettre attira l'attention de la critique. Ferd fut convié par Alan Lomax à venir enregistrer pour la Bibliothèque du Congrès. On tira de ces longues séances plusieurs albums de blues, d'autant plus émouvants qu'on y entend Ferd chanter. D'après Lomax, Ferd pensait que sa marraine Eulalie, une sorcière prospère d'Uptown, l'avait *"vendu à Satan"* quand il était petit parce que, de tous les humains qui peuplaient le monde à cette époque, Ferd était celui qu'elle aimait le plus. ☙

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Le nom de Crapoutchik est une invention de Jacques Dutronc

Pourriez-vous me dire qui étaient les membres de SYSTEME CRAPOUTCHIK ? Que sont-ils devenus et existe-t-il une discographie du groupe accessible ?
ANTOINE, Solenzara (20)

Le nom de Crapoutchik est une invention de Jacques Dutronc à l'époque où les membres fondateurs du Système Crapoutchik l'accompagnaient, lui et d'autres artistes pour lesquels le chanteur a composé des chansons comme Zazou ou Benjamin. N'arrivant pas à prononcer le nom du guitariste Gérard Kawczynski, Dutronc décide de l'appeler Crapoutchik ou Crapou. Quand l'orchestre prend son autonomie fin 1967, il adopte ce nom. Dans sa première incarnation, sont réunis Crapou, chant et guitare, Michel Pelay, batterie, Christian Padovan, basse, Alain Le Govic, claviers et chant, et Jean-Pierre Alarcen, guitares. Tous avaient déjà acquis une bonne expérience musicale au sein de différentes formations. Michel Pelay était le batteur de Jean-Pierre Et Les Rebelles, deux EP en 1962, "Bye Bye Mon Amour" et "Twist Et Madison". Après avoir débuté ensemble dans les Challengers, deux EP en 1963 et 1964, Crapou Kawczynski, né en 1946, et Padovan, né en 1944, font partie des Guitares Du Dimanche dont l'album homonyme en 1967 réinterprète, en version instrumentale, des succès du moment, dont "Penny Lane", "The Beat Goes On", "Mellow Yellow", "On nous Cache Tout, On Nous Dit Rien". Jean-Pierre Alarcen, né en 1944, était aussi de l'aventure. Auparavant, c'était le guitariste soliste des Murators, puis des Mods, deux groupes dans lesquels figure également Alain Le Govic, né en mars 1949, venu des Shakers. Les Mods, un groupe de rhythm'n'blues à la française avec Le Govic aux compositions et au chant, sortent deux EP en 1966, "Je Veux Partir" et l'instrumental "In The Wind". Cette même année, Dutronc engage les Mods pour l'accompagner lors de sa tournée d'été. Celle-ci terminée, il ne garde auprès de lui que Le Govic et Alarcen qui participeront à tous ses enregistrements jusqu'en juin 1968. En 1968, le **Système Crapoutchik**, qui ne fera jamais de scène, sort, sur Vogue, deux EP, "Monsieur Sans Joie" et "Un Peu De Rien", et un single, "Ploum Le Clown". Les compositions sont signées du trio, Padovan, Kawczynski et Puterflam. Musicalement, il se rapproche d'une formation comme Martin Circus, un pop rock influencé par les Beatles pour les harmonies vocales, mais pouvant passer d'une chanson de variétés presque simpliste à un rock psychédélique laissant une large place à la guitare d'Alarcen. Le parolier Claude Puterflam crée le label Flamophone qui sort l'album de Système Crapoutchik dont il est devenu le chanteur : "Aussi Loin Que Je Me Souvienne" (1969), un concept album décrivant les étapes d'une vie depuis l'enfance. Le groupe interprète également les musiques de la version française de la comédie musicale "Hair" (1969).

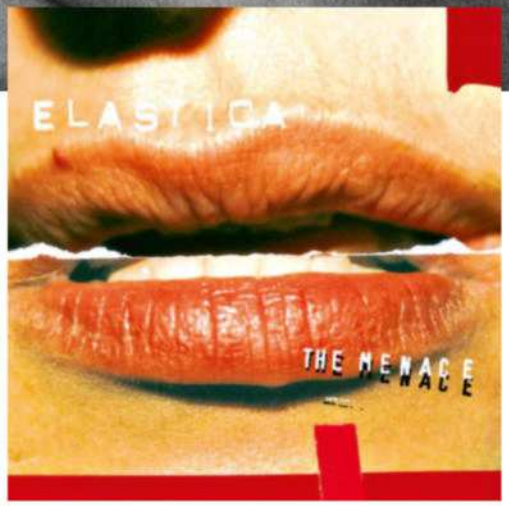
Delpech pour un long partenariat, de Jane Birkin, entre autres, sans oublier musiques de pub et de séries télé. Dans Système Crapoutchik, il a été remplacé à la batterie par André Sitbon. Après trois nouveaux singles, sort, en 1971, un double album compilation avec six inédits. Non sans humour, en raison de ventes très modestes, il est judicieusement intitulé "Flop". Après le départ d'Alarcen, Crapou, Padovan et Sitbon participent à "Gospell", puis, en 1973, au spectacle "La Révolution Française" avec Antoine et Alain Bashung. En 1975, Crapou, Padovan et Sitbon reçoivent les renforts des pianistes Bernard Ilous également au chant, Michel Bernholc, un ancien de Ophiucus et Jean-Claude Vannier, les deux derniers prenant en charge les arrangements : "Le Système Crapoutchik" (1975) avant de se séparer. Les albums originaux du Système Crapoutchik atteignent des sommes assez conséquentes en rapport avec une rareté due à leur mévente. Les trois albums ont été réédités en vinyles par le label espagnol Wah Wah Records en 2011, "Flop" en CD par Magic Records.

Le Système Crapoutchik ne tournant pas, cela laisse du temps aux musiciens. Ainsi, outre un EP et quatre singles à son actif, Alain Le Govic peut travailler pour Dutronc, Dick Rivers et Gérard Manset. Après le single "L'Amourophobe" en 1970, Le Govic part avec Michel Pelay. Dès lors, le duo compose pour d'autres artistes et organise des sessions avec des choristes. Embauchés par Claude François pour son label Flèche, en 1972, Le Govic et Pelay signent plusieurs chansons dont "Dans Les Ruisseaux" qui paraît sous le nom d'Alain Chamfort. A partir de 1973 et "L'amour En France", Le Govic devient **Alain Chamfort**. Quant à **Michel Pelay**, il commence une prolifique carrière de compositeur et d'arrangeur auprès de Chamfort, bien sûr, de Michel Delpech pour un long partenariat, de Jane Birkin, entre autres, sans oublier musiques de pub et de séries télé. Dans Système Crapoutchik, il a été remplacé à la batterie par André Sitbon. Après trois nouveaux singles, sort, en 1971, un double album compilation avec six inédits. Non sans humour, en raison de ventes très modestes, il est judicieusement intitulé "Flop". Après le départ d'Alarcen, Crapou, Padovan et Sitbon participent à "Gospell", puis, en 1973, au spectacle "La Révolution Française" avec Antoine et Alain Bashung. En 1975, Crapou, Padovan et Sitbon reçoivent les renforts des pianistes Bernard Ilous également au chant, Michel Bernholc, un ancien de Ophiucus et Jean-Claude Vannier, les deux derniers prenant en charge les arrangements : "Le Système Crapoutchik" (1975) avant de se séparer. Les albums originaux du Système Crapoutchik atteignent des sommes assez conséquentes en rapport avec une rareté due à leur mévente. Les trois albums ont été réédités en vinyles par le label espagnol Wah Wah Records en 2011, "Flop" en CD par Magic Records.

Un des plus grands guitaristes français, **Jean-Pierre Alarcen** a magnifié de très nombreux disques par ses arrangements, sa précision et ses solos. En 1970, il rejoint le groupe de rock progressif Eden Rose, "On The Way To Eden" et en 1972, il forme Sandrose, un des groupes mythiques du rock français, "Sandrose". Cette même année, après un solo d'anthologie sur la reprise de "Eleanor Rigby" par le duo Ilous & Decuyper pour leur unique album sur Flamophone, il débute une collaboration avec l'arrangeur, producteur et chanteur Michel Zacha pour sa trilogie "Promesses D'Atlantides", "La Nuit Des Cigales" (1972), "Le Vol D'Icare" (1974) et "Inutile" (1977), parmi les plus beaux disques du pop rock des années 70, injustement méconnus. En 1974, par ses arrangements sur "Le Monde Bouge", il permet à François Béranger, qu'il accompagne jusqu'à la fin des années 70, d'élargir son public. Outre ses activités en studio (Renaud, Geoffrey Oryema, etc.), il réalise trois albums solo, instrumentaux conçus comme des symphonies inclassables, et, en 2009, "Voyages" en duo avec le joueur de cornemuse Bruno Le Rouzic. Présent aussi sur "Ilous & Decuyper", **Christian Padovan** est un musicien très demandé en studio comme sur scène, accompagnant sur plus d'une centaine de disques Véronique Samson, Cerrone, Nino Ferrer, Michel Sardou, Julien Clerc, France Gall, Mylène Farmer, Johnny Hallyday, notamment à Bercy et au Parc des Princes 1993, Jean-Claude Vannier... **André Sitbon** a suivi cette même voie, avec un parcours moins productif. Si ses propres productions, comme "L'Enfant Assassin Des Mouches" (1972) ou la série de quatre albums intitulés "Jean-Claude Vannier" entre 1975 et 1981, n'ont jamais dépassé le stade d'un cercle de fans, **Jean-Claude Vannier** est un des plus célèbres arrangeurs et orchestrateurs français, de Brigitte Fontaine, Sylvie Vartan, Johnny Hallyday, Serge Gainsbourg ("Cannabis", "Histoire De Melody Nelson"), Jane Birkin, Françoise Hardy jusqu'à Michel Houellebecq. Décédé en avril 2014, **Gérard Crapou Kawczynski** a sorti un album avec le guitariste Denys Lable, "Crapou & Lable" (1994), mais il était surtout connu dans le milieu des musiciens comme accompagnateur et compositeur avec près de 300 titres à son actif pour Michel Berger, France Gall, Maxime Le Forestier, Françoise Hardy etc., et des musiques de film, en particulier pour Etienne Chatiliez.

Photo Archives Rock&Folk-DR

Elastica, de gauche à droite : Donna Matthews, Justin Welch, Justine Frishmann et Annie Holland



Pourriez-vous faire un flashback sur ELASTICA ?
OLIVIER *(courriel)*

Elastica s'est formé en octobre 1992 autour de la chanteuse et guitariste Justine Frischmann, née à Londres le 16 septembre 1969, et du batteur Justin Welch, né le 4 décembre 1972 à Nuneaton. Tous deux avaient participé à la création de Suede en 1989 avec Brett Anderson, alors en couple avec Frischmann, mais quittent le groupe dès 1991. Après une annonce dans le Melody Maker, le duo recrute la bassiste Annie Holland, née le 26 août 1965 à Londres et la guitariste Donna Matthews, née le 2 décembre 1971 à Newport, pays de Galles.

En 1993, Elastica signe avec Deceptive, un tout nouveau label créé l'année précédente par Steve Lamacq. Paru le 1er novembre 1993, "Stutter"/ "Pussycat" est un succès qui est amplifié par les trois singles suivants, "Line Up"/ "Vaseline", "Connection"/ "See That Animal" et "Waking Up"/ "Gloria". "Connection" entre dans les charts britanniques et américains. Seul bémol, des accusations de plagiat de la part de Wire pour "Connection" et des éditeurs des Stranglers pour "Waking Up". Finalement des arrangements sont trouvés, les Stranglers et Wire étant co-crédités. L'album prévu sort finalement le 13 mars 1995 : "Elastica" (1995) avec aux claviers sur trois titres *Dan Abnormal*, un anagramme de Damon Albarn, le nouveau compagnon de Justine Frischmann, principale compositrice du groupe. D'emblée, le succès est énorme au Royaume-Uni et aux Etats-Unis, soutenu par un nombre croissant de concerts. "Elastica" s'inscrit en plein dans le mouvement britpop, énergique mélange de rock carré et de pop mélodique sur fond de grosses guitares. En août 1995, fatiguée par le rythme des concerts, Annie Holland décide de partir. Elle n'est véritablement remplacée à la basse qu'au printemps 1996 par Sheila Chipperfield, née dans une grande famille de cirque le 17 juin 1975 à Coventry. Au même moment, arrivent également les claviéristes Dave Bush, venu de The Fall et Sharon Mew. Après avoir participé aux premières sessions pour l'enregistrement du deuxième album, Chipperfield doit céder sa place à la revenante Annie Holland alors que Donna Matthews quitte le groupe, remplacée par Paul Jones de Linoleum : "The Menace" (2000), avec des sonorités plus électroniques. Mark E Smith de The Fall chante sur "How He Wrote Elastica Man" adapté d'une de ses compositions et *Norman Balda*, à nouveau Damon Albarn donc, aux claviers sur "Da Da Da", une reprise d'un morceau du groupe allemand Trio. Elastica se sépare en 2001 après le single "The Bitch Don't Work".
Compilation : "The BBC Radio One Sessions" (2001).
Vivant aux USA, Justine Frischmann est devenue une artiste peintre de renommée internationale. Marié à Sharon Mew, Justin Welch joue avec Lush. Débarrassée de son addiction à l'héroïne, Donna Matthews a formé Klang en 2004, "No Sound Is Heard". Sheila Chipperfield vit à Berlin et travaille comme DJ un peu partout en Europe, notamment avec Damon Albarn et Stephen Malkmus. Paul Jones est chargé de la découverte de nouveaux talents chez Rough Trade. En 2017, Matthews, Holland et Welch ont supervisé une remasterisation de "Elastica", en accord avec Frischmann. ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Un film d'horreur avec Mylène Farmer

Ghostland

DE PASCAL LAUGIER

"Toutes mes félicitations à Pascal Laugier qui s'est vu remettre hier soir à Gérardmer le Grand Prix du festival International pour son film 'Ghostland' ".

Ce tweet enjoué a été envoyé le 5 février dernier par... Françoise Nyssen, notre ministre de la Culture ! A-t-elle vu le film ? Probablement point... Mais le fait même qu'un film d'horreur français (pur et dur !) soit adoubé par les hautes autorités de la rue de Valois peut être considéré comme un grand pas pour la cause du genre. Chose évidemment impensable il y a quarante ans, du temps où Jean Rollin était le seul réalisateur gaulois à officier dans cette catégorie. En effet : on imagine mal Françoise Giroud ou Michel D'Ornano, ministres de la Culture des seventies, en train de féliciter Rollin pour "Les Raisins De La Mort" ou "Les Lèvres De Sang" ! Il faut dire aussi que Pascal Laugier est aujourd'hui le meilleur représentant de notre *French frayeur*. Avec quatre films au compteur. D'abord le gothique et étrange "Saint Ange" (2004) qui, selon le critique renommé Jean-François Rauger célébrait *"les noces inattendues de Lucio Fulci et Julien Duvivier"*. Puis "Martyrs" (2008), film d'horreur ultime sur fond de foi bafouée et d'au-delà atrophié. Puis le plus calme "The Secret" (2012) ou la (trop) belle Jessica Biel est confrontée à un croque-mitaine voleur d'enfants semblant s'être fait la malle d'un roman de Stephen King. Et enfin "Ghostland," son film le plus abouti, le plus mainstream et le mieux écrit. Une authentique montagne russe dont les effets chocs rebondissent, s'emboîtent et s'alignent parfaitement entre deux coups de théâtre scénaristiques si teigneux que les yeux se fossilisent d'effroi devant l'écran. Après un préambule sous forme de *home invasion* électrisante (une femme et ses deux filles ados sont violemment agressées dans la maison familiale où elles viennent d'emménager), "Ghostland" nous embarque dans ce qu'on pourrait appeler *un conte de Perrault destiné aux adultes consentants*. Et qui, en plus de suivre une charte horrifique allant crescendo (ogre, enfermement, trauma familial), se permet de belles métaphores mélancoliques sur l'adolescence troublée, l'utopie d'une vie rêvée, la perte d'un être cher, la folie dévastatrice et même — point d'orgue — la grande littérature fantastique. Lovecraft faisant partie du projet ! Le générique terminé, on voudrait ne rien dire à autrui, histoire de ne pas spoiler les rebondissements dignes des meilleurs films de Shyamalan. Il s'agît de préciser que "Ghostland" fracasse l'occiput. Un véritable *shocker* ! Comme si on avait fait son petit aller-retour en enfer. Mais ce qu'il y a de formidable aussi avec cette ballade infernale au pays des âmes distordues, ce sont les hommages en sourdine à la cinéphilie de son concepteur. Elevé au cinéma de Dario Argento (bonne période), Laugier retrouve ici une hystérie arrache-tripes à la Zulawski et un décorum baroque qui ferait retourner de joie dans sa tombe le Tobe Hooper de "Massacres Dans Le Train Fantôme". Laugier mélangeant subtilement toutes ces références crée ce cauchemar totalement unique et servi par des actrices exceptionnelles utilisées ici à contre emploi. Dont l'américaine Crystal Reed, égérie des ados pour la série "Teen Wolf" et très impliquée dans le rôle d'une jeune romancière qui va connaître des douleurs physiques et émotionnelles sans réellement savoir quelle est la plus terrible. Et surtout, dans le rôle de sa mère, la magnifique Mylène Farmer qui revient au cinéma 24 ans après sa seule tentative d'actrice dans le "Giorgino" de Laurent Boutonnat , concepteur de ses premiers clips. Authentique fan de cinéma fantastique et des films de Pascal Laugier, la chanteuse libertino-gothique avait tourné un clip magnifique avec ce dernier il y a deux ans ("City Of Love") où elle déambulait en monstre androgyne dans un château semblant avoir été emprunté à un vieux film de vampire de la Hammer. Ici, Mylène est juste elle même. Sans apparat. Touchante, belle, émouvante. Et fait muter la violence dévastatrice de "Ghostland" dans des sommets d'émotion... (*actuellement en salles*) ❑

Western démocrate

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Hostiles

Hostiles

Tiens, un western en salles ! A l'heure où le genre a tendance à se focaliser sur les petits écrans, Scott Cooper — qui avait transformé Johnny Depp en mafieux cabot dans son plaisant "Strictly Criminal" il y a deux ans — s'en sert pour en faire une épopée humaniste. Accompagné par une veuve de guerre, un capitaine de l'armée américaine escorte un chef cheyenne et sa famille pour les ramener vers leurs terres. Une road movie (à cheval !) prétexte pour disserter sur la violence d'Etat et le racisme. "Hostiles" trouvant du coup quelques parallèles judicieux sur L'Amérique belliqueuse de Trump et de ses Mexicains laissés pour compte représentés ici par des Cheyennes adeptes de paix et d'entraide. Bref : un vrai western démocrate ! Si "Hostiles" a des fois le rythme d'un 78 tours passé en 16 tours, le message n'en est pas moins émouvant. Surtout grâce au jeu affecté du génial Christan Bale, qui, tout en émotion rentrée, finit par comprendre que son statut d'homme de guerre est bel et bien vain (*actuellement en salles).*

Avant Que Nous Disparaissions

Avant Que Nous Disparaissions

Cela fait deux décennies que le japonais Kiyoshi Kurosawa propose un cinéma fantastique différent. Introspectif, calme, diffus, étrange. Comme si Yasujiro Ozu, grand maître du cinéma psychologique tourné à hauteur de tatami, se mettait à bifurquer lentement vers les bords du Styx. Si son dernier film ("Le Secret De La Chambre Noire") avait déçu les fans de la première heure, "Avant Que Nous Disparaissions" retrouve totalement la *Kurosawa Touch*. Une sorte de relecture/ hommage de "L'Invasion Des Profanateurs De Sépultures" (classique du cinéma de science-fiction paranoïaque des années 50), mais sous un aspect (presque) réaliste. Certains protagonistes voyant leur moi profond être pris d'assaut par une sorte de présence extraterrestre invisible. Ce qui permet à Kurosawa de disserter finement sur une question méga existentielle : de quoi est constitué l'âme humaine ? Le tout enveloppé dans un mix étrange de mélodrame, de courtes séquences d'action et même d'une certaine ironie sous-jacente, comme si "Avant Que Nous Disparaissions" slalomait dans le même temps entre le premier degré total et sa propre parodie. Etonnant ! (*actuellement en salles)*

Battleship Island

Battleship Island

En septembre dernier, au cinéma Publicis, situé en haut des Champs-Elysées, une queue invraisemblable avec des centaines de spectateurs fébriles. Et pour aller voir quoi ? Le dernier "Star Wars"? Un "Ch'ti" quelconque ? "Avengers 124" ? Que nenni... Juste "Battleship Island", un film de guerre imposant projeté dans le cadre d'un festival parisien annuel consacré au cinéma de genre Coréen. Le film de Ryoo Seung-wan (réputé pour "Veteran", comédie policière qui a battu des records d'entrées en Corée) échappe donc de justesse au *direct en DVD*, suite à son buzz. L'histoire ? 400 Coréens, faits prisonniers sur une île par des Japonais pendant la Seconde Guerre mondiale, élaborent un plan d'évasion dingo... Sur un fond historique réel (des Coréens ont été envoyés de force sur l'île d'Hashima pour y exploiter du charbon), le film est un tour de force technique exceptionnel. Rappelant à la fois le drame humaniste social (genre "Germinal", puisqu'il y a du charbon), le film de prison (genre "Le Prisonnier D'Alcatraz") et — niveau pyrotechnique — les films de guerre destroy des sixties (genre "Le Pont De Remagen" ou "La Bataille des Ardennes"). Si l'on reste indulgent sur le côté patriotique de l'entreprise (la Corée, sinon rien !) "Battleship Island" distrait sévèrement dans un fracassement d'explosions, de coups de théâtre carabinés et de séquences impressionnantes (déraillement d'un chariot dans la prison) digne, eux, des grands films catastrophe des années 70 (*actuellement en salles).*

9 Doigts

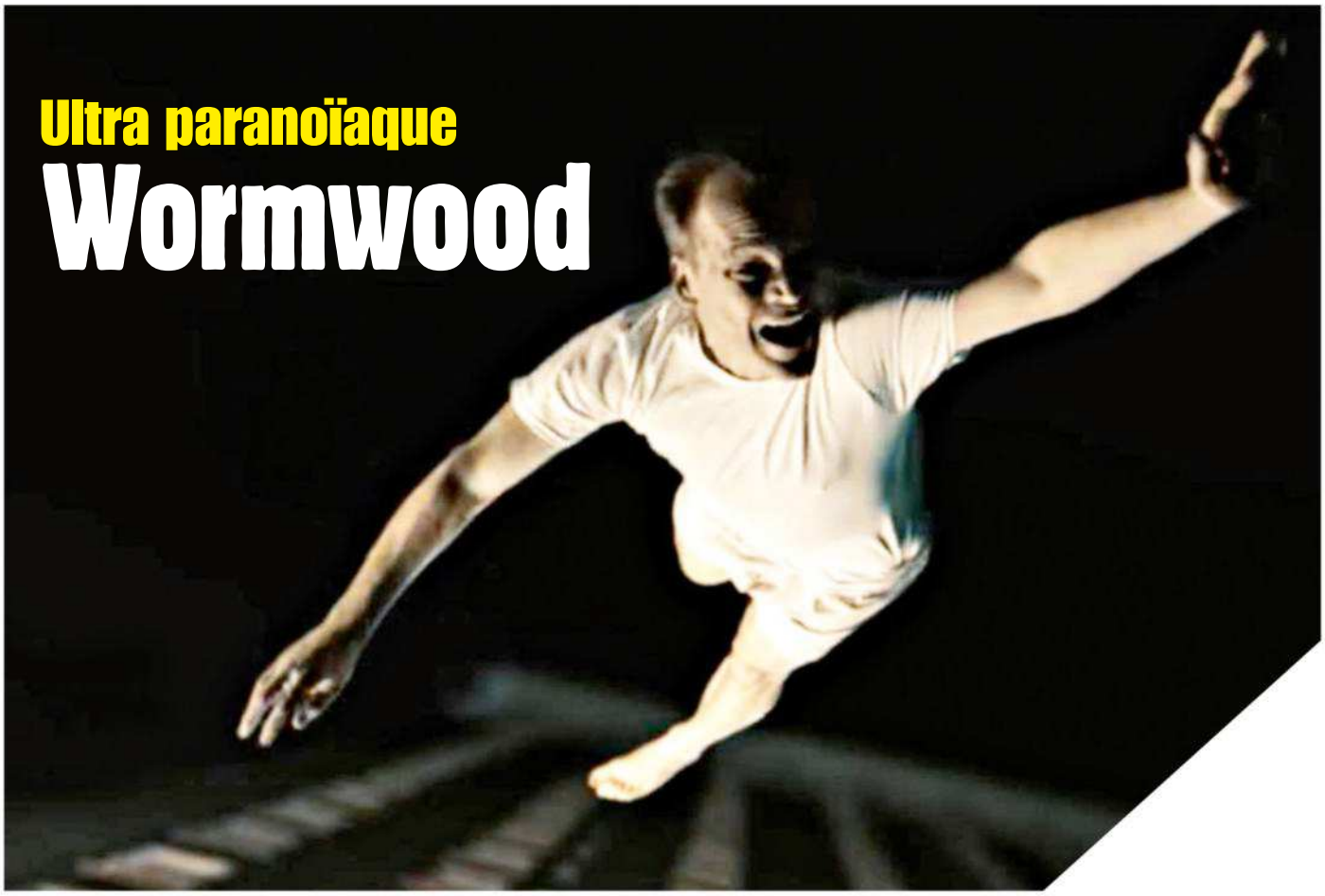
9 Doigts

FJ Ossang est poète, écrivain, cinéaste et chanteur depuis quatre décennies. Ses quatre parties de lui-même étant totalement indissociables. Ainsi, dès qu'il compose pour son groupe mythique MKB Fraction Provisoire *alias* Messagero Killer Boy, sa musique industrielle est forcément liée aux longs métrages qu'il tourne. Cinq seulement en 33 ans. Car Ossang est un cinéaste à part dont les films (comme "L'Affaire Des Divisions Morituri" ou "Le Trésor Des Iles Chiennes") retrouvent l'essence tribale du cinéma : tournage en noir et blanc sur format pellicule et style naviguant entre le cinéma expressioniste allemand, le film noir à l'ancienne et les vieux serials du cinéma muet. Avec "9 Doigts", Ossang continue d'imposer, vaille que vaille, ses images atypiques shootées hors du temps et des modes. Comme si des rêves de Guy Maddin et de David Lynch s'entremêlaient. Un homme qui fuit, une gare désaffectée, un braquage foiré, une folle virée en mer sur un cargot suspect... "9 Doigts" ne dépareille pas avec le style Ossang : images granuleuses magnifiques, dialogues à la fois abstraits et hypnotisants et délire métaphysique ambiant où la noirceur des décors semble envelopper tous les personnages. Du cinéma punk expérimental en quelque sorte (*en salles le 21 mars).* ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Ultra paranoïaque

Wormwood



Ce qui est absurde avec les gars de chez Netflix, c'est la façon dont ils promotionnent leur multinationale gobeuse d'images en mettant en avant des blockbusters atrophiés (les très pénibles "Bright" et "The Cloverfield Paradox"), voire des séries à la ramasse (la deuxième saison de "Marseille" avec Depardieu en état cataleptique), alors qu'on trouve des tonnes de petites surprises dans les recoins de la plateforme. Comme, côté films, le bien flippant "The Ritual", série B horrifique et païenne, sorte de version de "The Blair Witch Project" vu sous l'angle d'un sabbat forestier. Ou, côté séries, le très original "Wormwood". Un étrange docu fiction prenant pour point de départ un fait divers réel : la défenestration d'un hôtel chic de Manhattan le 28 novembre 1953 d'un scientifique militaire du nom de Frank Olson. S'est-il jeté par la fenêtre volontairement, façon Mike Brandt ? Ou a-t-il été poussé par des forces mystérieuses ? La deuxième solution est aujourd'hui quasiment actée... Conçu comme un véritable film d'espionnage anxiogène, la série dévoile, au fil de ses six épisodes d'une durée totale d'environ 4 h 30, une mauvaise part cachée de l'Amérique. Une très mauvaise part même... Olson travaillait donc comme chimiste pour le compte de la CIA, au service armes biologiques. Hors, quelques jours avant de passer l'arme à gauche, Olson avait été — à son insu — le cobaye involontaire d'une expérience kamikaze. Ses supérieurs lui ayant fait prendre une dose de LSD, histoire de faire un test dans le but de se servir plus tard de cette drogue pour des contrôles mentaux lors d'interrogatoires poussés. Dès lors, le film avance et s'enfonce dans la fange politicienne. Un peu comme les grands films hollywoodiens engagés des années 70 comme "Les Hommes Du Président" ou "Les Trois Jours Du Condor". Et fait penser, dans sa forme et son ton ultra paranoïaque, au "JFK" d'Oliver Stone. Via une mise en scène aux effets parfois épileptiques avec des tonnes d'images s'entrechoquant et utilisation forcenée du *split screen* (quand l'écran est partagé en deux ou trois cases pour suivre plusieurs actions en même temps). Qui plus est, "Wormwood" mixe scènes reconstituées et images d'archives dont beaucoup sur l'Amérique au temps de la guerre froide... Et on trouve même en bonus, histoire d'appuyer le sous-texte, des extraits de la vieille adaptation ciné de "Hamlet" par Laurence Olivier !
Le tout accompagné par la chienlit de l'époque et les mensonges politiciens qui vont avec. Notamment sur l'utilisation d'armes chimiques pendant la guerre de Corée et les assassinats de citoyens américains par les hautes autorités sous prétexte de raison d'Etat. Pour appuyer le propos et faire de "Wormwood" un véritable tract militant, le propre fils d'Olson, qui reçut des excuses publiques du président Gérald Ford dans les années 70, est longuement interviewé et explique, l'air serein, qu'il a toujours été en quête de vérité sur la mort de son père. Pour faire un pamphlet aussi revanchard, il fallait évidemment un cinéaste engagé : Errol Morris ! Classé en 2003 par le célèbre quotidien british The Guardian comme est un des 40 plus grands réalisateurs du monde, Morris est surtout connu pour un autre film culte réalisé il y a trente ans : "Le Dossier Adams". Le premier documentaire qui, officiellement, a réussi à innocenter un homme condamné à mort pour avoir soi-disant abattu un officier de police à Dallas. "Wormwood" est donc du même acabit que "Le Dossier Adams" : un véritable acte démocratique *(en diffusion sur Netflix).* ❑

L'Invincible Kid Du Kung Fu *(Bach Films)*

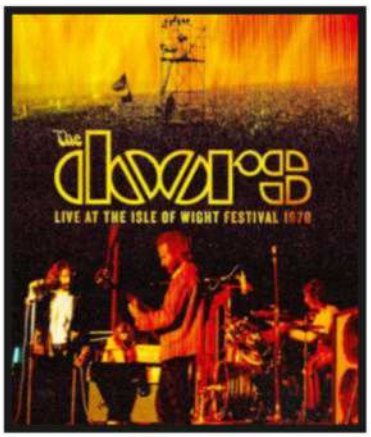
Disons-le sans ambage : "L'Invincible Kid Du Kung Fu" est le nanar le plus jouissif de l'histoire du cinéma d'action atrophié. En gros : une version de James bond interprétée par... un nain. Un (simili) acteur philippin de 80 centimètres de haut nommé Weng Weng qui a le visage impassible de Droopy, la coupe au bol de Mireille Mathieu et qui croit être Sean Connery ! Il drague des bimbos immenses, passe entre les jambes de ses ennemis dans des bastons surréalistes, se déplace sur une petite motocyclette recyclée (à défaut d'une Aston Martin) et se bat en donnant des (mini) coups de (mini) poings dans les couilles, vu que sa taille arrive au niveau du bas-ventre de ses adversaires. Et c'est d'autant plus invraisemblablement hilarant, que le film a été tourné (a priori en 1982) en total premier degré !

PETIT BAIN
CONCERTS
THE DAMNED
Le retour de la légende du Punk !
MARDI 29.05 COMPLET
DATE SUPPLEMENTAIRE :
MERCREDI 30.05
Et aussi à Petit Bain : Thee Hypnotics, Iceage, Earthless, The Scientists, The Oblivians ...
+ d'infos sur : www.PETITBAIN.ORG
20:00 / 25€ en prévente*, 30€ sur place, *hors frais de location
Petit Bain, 7 port de la gare 75013 Paris
Métro : Quai de la gare, Bercy
MAIRIE DE PARIS
OÜI FM
îledeFrance
rock&folk

DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

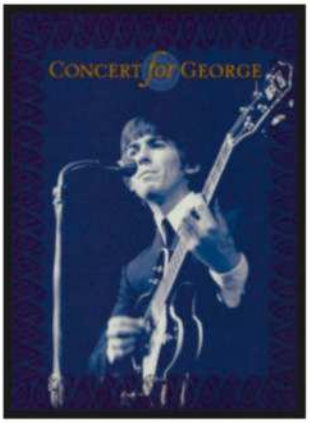
L'occasion de célébrer les dingues



The Doors
"LIVE AT THE ISLE OF WIGHT FESTIVAL 1970"

Eagle Vision

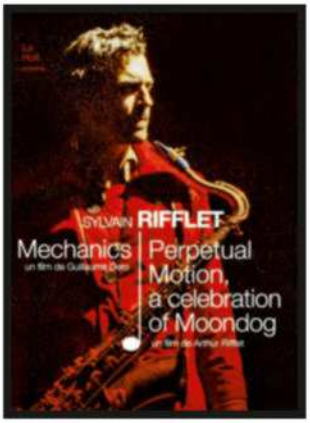
L'art, devenu expérience, a toujours fait flipper les autorités. Et c'est bien comme ça. Les représentations du Living Theatre auxquelles Jim Morrison a assisté fin février 1969 à Los Angeles ont eu un effet dévastateur dans son esprit déjà bien embrouillé. Quelques jours plus tôt, lors d'une séance de studio pour l'album "The Soft Parade", le chanteur des Doors les avait entraînés dans une longue jam. Il y prédisait la mort du rock'n'roll et, au point où il en était, la sienne. A la fin des années 60, le Living Theatre fondé par Malina et Beck a contribué à propager les idées d'Antonin Artaud. Acteur, écrivain et poète, c'était aussi un théoricien qui après avoir assisté à une représentation de théâtre balinais à l'Exposition coloniale en 1931, avait considéré que ce type de divertissement devait être plus qu'un simple spectacle. En l'occurrence, un espace de liberté totale (sans texte, sans mise en séance préalable) dans lequel évoluent des acteurs sans tabou, qui interpellent le public et sollicitent éventuellement sa participation. Le 1er mars 1969, un samedi, les Doors se produisent au Dinner Key Auditorium de Miami. La jauge de l'endroit est de sept mille places, mais près du double de spectateurs l'ont pénétré. En fait, les organisateurs ont retiré les chaises pour vendre plus de billets, ce qui rend dingue le manager du groupe. A l'extérieur, deux milles autres personnes menacent de défoncer la porte. C'est une fournaise, on frise l'émeute. Les Doors montent sur scène très en retard avec un Jim Morrison complètement saoul. A l'aéroport de Los Angeles, il s'est salement accroché avec sa petite amie qu'il a laissée en plan. Du coup, il a picolé tout le voyage. La suite est de l'Histoire. Morrison, dans un état tertiaire, incapable de chanter un titre jusqu'au bout, invective la foule, débite des insanités, tient des propos injurieux et menace de montrer son pénis. Le concert s'achève dans un tumulte total. Dans la loge après le show, Jim Morrison n'a pas grand-chose à ajouter, mais explique tout de même que le groupe doit changer d'orientation et que pour lui, le Living Theatre est l'exemple à suivre. Ce long préambule à propos d'un incident survenu plus d'un an avant le concert proposé dans ce Blu-ray se justifie par le fait (et c'est la raison pour laquelle les Doors, eux-mêmes, y font allusion dans le bref documentaire fourni en bonus), que c'est à partir de là que Morrison a entamé sa lente dégringolade. La presse de Miami va faire un tel foin de l'événement que le FBI ne tardera pas à lui tomber sur le râble (la plupart des autres dates de la tournée qui ne faisait que commencer ont été annulées). Finalement, il est parvenu à échapper à la prison, mais les Doors auront beau donner le change en publiant d'autres bons albums, la qualité de leurs concerts sera en dent de scie. Celui de l'île de Wight est plutôt un bon cru, même si, sur le plan vocal, Jim n'est pas au top tout le temps. Les Doors y sont pourtant fascinants et les meilleurs moments de ce spectacle, volontairement mal éclairé (un souhait du chanteur), sont les morceaux délayés, délavés. Dernier des grands festivals de l'ère hippie, Wight, en 1970, aurait attiré plus de monde que Woodstock. Tourné dans des conditions pas évidentes et formidablement remasterisé, ce film est le dernier qui montre le groupe en live. Les Doors donneront leur ultime concert début décembre à la Nouvelle-Orléans. Morrison s'en est allé vivre son théâtre ailleurs, le 3 juillet 1971.



"Concert For George"

Universal

Depuis que "Concert For George" a eu lieu, en 2002, au risque de paraître fidèle et informatif, on n'a pas manqué de signaler chacune de ses (ré)éditions. Pour que ceux qui ont acheté les précédentes crachent de nouveau au bassinet ? Non pas. Mais généralement, une fois la mise en place écoulée, les DVD/ Blu-ray de concert des musiciens qui nous intéressent (ou pas) disparaissent des rayons. Certes, on peut les acheter en ligne mais quel intérêt a-t-on à se laisser contaminer par ce pain-là ? Et donc, que ce concert, donné par les proches de George Harrison un an après son décès, soit à nouveau disponible, est une bénédiction. D'autant que même si ça ne concerne pas cette rubrique, le caractère événementiel de cette ressortie tient d'abord au fait qu'une version quadruple vinyle du show est également commercialisée. Pour les images, il faut désormais acquérir ce coffret qui abandonne le boîtier plastique bleu commun aux Blu-ray, et se présente sous la forme d'un épais digipak qui reprend les couleurs du programme offert au Royal Albert Hall, ce soir de novembre 2002. Belle constance. Les deux galettes vidéo proposent l'intégralité du concert (avec, notamment, la prestation des Monthy Python) ainsi que les bonus, et le double CD, une version sans "Horse To The Water". Toutes les incontournables de Harrison interprétées par Eric Clapton, Tom Petty And The Heartbreakers, Billy Preston, Jeff Lynne et bien évidemment Paul McCartney et Ringo Starr figurent au programme de ce moment (près de cent minutes de spectacle) d'exception.

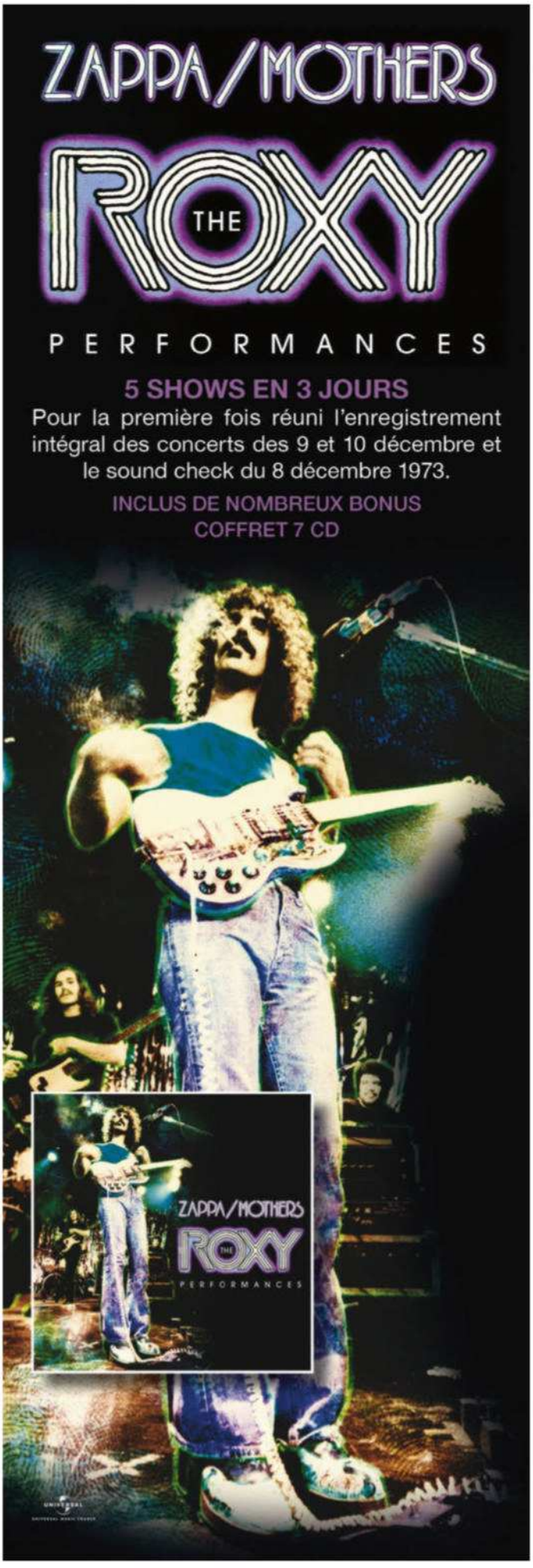


Sylvain Rifflet

"MECHANICS/ PERPETUAL MOTION, A CELEBRATION OF MOONDOG"

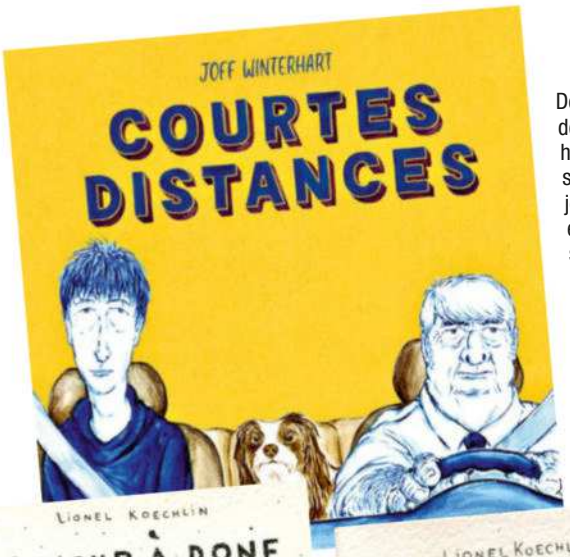
La Huit

On n'a pas si souvent l'occasion de célébrer les dingues. Les marbrés du rock, les olibrius de la pop, les fracassés du jazz. S'il en existe encore, ils se font rares. A une époque, Moondog était facilement trouvable. Né Louis Thomas Hardin aux USA au début du siècle (dernier), il a squatté pendant vingt ans les rues de New York (une surtout, la 6ème avenue) et portait un casque de Viking, une barbe blanche, une cape. On le repérait facilement et pas seulement parce que la pointe de sa lance dépassait de la foule. Moondog jouait de la musique, distribuait de la poésie aux passants, faisait la conversation à ceux qui, même pas effrayés, l'abordaient ; il se foutait bien du reste. Moondog était cool. En 1974, il a migré en Allemagne où il a vécu jusqu'à sa mort, vingt-cinq ans plus tard. Il avait continué à enregistrer des disques. Laissé des tonnes de partitions, en braille, de morceaux, qui ne demandent qu'à être joués et ne le seront certainement jamais. Moondog était un iceberg. On ne connaît que sa partie émergée et le réchauffement climatique fait même fondre son souvenir. C'est con et dommage. Alors quand un jazzman français, Sylvain Rifflet, décide de lui rendre hommage, on salue l'exploit. Ce 52 minutes est le film d'une création, *"entre New York et Bobigny"*, à la gloire de Moondog. Il offre un bel aperçu de son œuvre singulière (faussement minimaliste, vraiment expérimentale et tout simplement captivante), ici revisitée par des amateurs chevronnés de son art. Filmé en juin 2016 dans le cadre du Paris Jazz Festival, "Mechanics" qui ouvre ce programme, est un concert perméable aux influences de Rifflet parmi lesquelles Steve Reich, Philip Glass et... Moondog. ❑

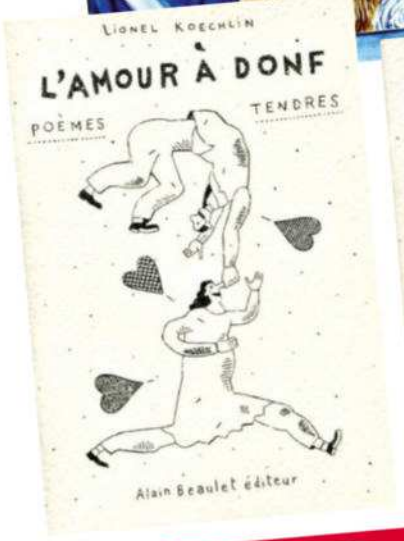

ZAPPA/MOTHERS
THE ROXY
PERFORMANCES
5 SHOWS EN 3 JOURS
Pour la première fois réuni l'enregistrement intégral des concerts des 9 et 10 décembre et le sound check du 8 décembre 1973.
INCLUS DE NOMBREUX BONUS
COFFRET 7 CD
ZAPPA/MOTHERS
THE ROXY
PERFORMANCES

PAR GEANT VERT

Sheila serait un homme



Dessinateur existentiel, l'auteur Joff Winterhart, originaire de Newport, au pays de Galles, sait transformer l'aspect anodin de la vie de ses personnages en une histoire passionnante. Avec **"Courtes Distances"** (Çà Et Là), il met en scène deux personnages complètement à l'opposé l'un de l'autre. Sam, un jeune homme qui aurait pu rentrer directement dans le club des 27 s'il avait eu l'idée de faire un groupe de rock, mais que sa vie de désœuvrement a surtout conduit à une dépression nerveuse carabinée et alors qu'il s'en remet peu à peu chez sa mère, il devient l'assistant d'un sexagénaire replet qui dirige une société de distribution et de transport. C'est le début d'une histoire où il ne se passe absolument rien pour troubler la tranquillité des choses. En même temps que le jeune Sam apprend, découvre et comprend que le moindre détail de ce qui se passe sous ses yeux a son importance, le lecteur va découvrir une BD contemplative fort riche en éléments de réflexion. Ce n'est pas parce que rien ne se passe que rien n'arrive.



Pour les lecteurs les plus anciens de Rock&Folk, le nom de Lionel Koechlin va faire résonner pas mal de souvenirs puisqu'il est l'un des dessinateurs historiques du magazine lui-même fondé par son frère aîné Philippe. Aussi bien dessinateur de presse qu'illustrateur de livres pour enfants, le monde du rock lui doit une pochette de Genesis ("Duke", 1980) ainsi qu'un livre très intéressant sur le *football punk*. Il vient de sortir deux petits livres format poche aux éditions Alain Beaulet. Le premier s'appelle **"L'Amour A Donf"** et est une espèce de 33 tours en papier, avec douze *chansons* poilantes, illustrées par des dessins au diapason. Amateur de musiques pas forcément inspirées par le trois accords, Lionel Koechlin parsème ses textes de références à des figures de la chanson dont il faudra retrouver les noms tout en chantonnant des textes humoristiques ayant traits aux relations amoureuses et tous les soucis qui en découlent. Dans le deuxième, **"Rumeurs"**, l'auteur passe en revue toute une série de bobards bien connus comme la résurrection d'Elvis, la supposée relation entre le KKK et une marque de cigarettes, comment fabrique-t-on la margarine, la mort de Paul McCartney remplacé par un sosie ou cette fake news avant la lettre : Sheila serait un homme. C'est drôle, faussement naïf et la chute sur le 11 septembre est un bel hommage rendu aux victimes du 11 septembre. A l'instar de son petit camarade d'étagère, ce livre est lui aussi un petit format de vingt-quatre pages entièrement imprimé en noir et blanc sur un très beau papier.

Depuis le magazine National Lampoon en 1973 et une couverture qui avait inspiré le groupe montpelliérain Les Sheriff, il reste encore des humoristes pour menacer nos amis les bêtes en guise de chantage pour vendre leurs livres. Le dernier en date est le dessinateur islandais Hugleikur Dagsson qui rappelle en quatrième de couverture de son ouvrage **"Et Vous Trouvez Ça Drôle ?"** (Vraoum) que les deux seules occupations de son damné pays sont la picole et la chasse à la baleine. Au programme : de forts amusants dessins au style aussi minimaliste qu'efficace et qui donnent dans un humour noir très cruel. Grand observateur du monde moderne, Dagsson sait parfaitement croquer les choses et va jusqu'à imaginer que même un couple appartenant au Ku Klux Klan peut avoir envie de faire l'amour après un lynchage. Et puis, ce n'est pas tous les jours qu'un auteur Islandais rend hommage à notre Johnny Hallyday national. ❑

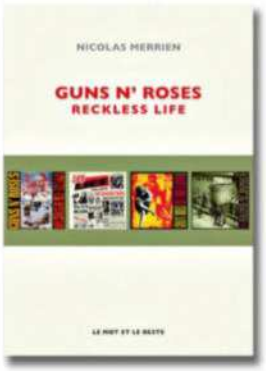
Le gros plan du Géant

Auteur engagé parmi les plus prometteurs de la nouvelle vague italienne, Zerocalcare frappe fort avec "Oublie Mon Nom" (Cambourakis), une BD très personnelle où la mort de sa grand-mère est pour lui l'occasion de démêler l'imbroglio de son histoire familiale. Le récit devient franchement punk, quand l'auteur transforme un récit sur le deuil en une sorte de thriller surréaliste. Zerocalcare ne respecte aucune des conventions d'une bande dessinée classique. Ainsi, il n'hésite pas à mélanger plusieurs styles graphiques bien distincts : des personnages aux yeux immenses, façon manga, en côtoient d'autres dessinés sous forme animalière. Les membres de sa famille, à l'exception de la grand-mère défunte, ont l'apparence de volatiles, tandis que son meilleur ami est un tatou... Derrière un scénario à l'aspect faussement chaotique se cache une des BD les plus surprenantes sur l'entrée dans l'âge adulte.

Manteaux de renard

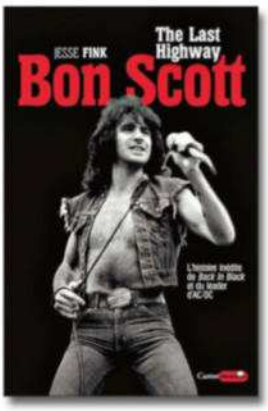
Guns N' Roses — Reckless Life
NICOLAS MERRIEN
Le Mot Et Le Reste

Faut pas croire, même un journaliste littéraire doit parfois faire face à de vrais dilemmes professionnels. Dire du mal d'un livre, fût-ce pour d'excellentes raisons, est peu productif, le but de ces lignes étant d'en faire découvrir de nouveaux et non pas d'en dégouter d'éventuels lecteurs. Il faut aussi reconnaitre que les goûts influent sur le jugement d'un texte, si on aime un groupe, on en lira avec plus de plaisir une bio détaillée alors qu'on paierait plutôt que de devoir lire la bio d'un mec dont on déteste chaque note ou qu'on prend par exemple pour un sombre idiot. Avouons-le, on a donc eu un glapissement d'horreur en découvrant que cette bio des Guns N' Roses ne comptait pas moins de quelques 526 pages touffues. Oui, 526 pages sur Axl Rose et sa bande. Mais bon, si l'auteur est un spécialiste reconnu, qu'il a interviewé maintes fois le groupe et ses proches, cet énième livre sur les Gunners peut mériter le détour. Sauf que ce n'est pas si simple. Plutôt qu'une traduction reconnue, l'éditeur a encore préféré un jeune journaliste français, sans aucun doute passionné et expert mais dont on doute tout de même qu'il connaisse mieux le sujet que des spécialistes éprouvés et qu'il puisse, avec comme seul matériau — c'est lui qui l'explique — les livres de ces dits spécialistes et des interviews trouvées en ligne, apporter un plus significatif à leur travail. Soyons clair, ce nouvel usage qui consiste à publier des auteurs français sur des sujets dont, géographie oblige, ils n'apparaissent pas forcément comme les plus qualifiés, vient avant tout d'un désir d'économies, économies sur les droits des livres étrangers et économies sur les très coûteuses traductions. Et si certaines maisons d'édition y ont maintenant recours systématiquement, les lecteurs ignorent sûrement qu'ils n'ont en fait en main qu'un *digest* plus ou moins bien ficelé. "Reckless Life" tient pourtant ses promesses biographiques, Nicolas Merrien n'omet aucun détail de ce grand moment de l'histoire du rock et son long texte dense couvre chaque petit recoin de la carrière du groupe, au point de ne pouvoir réellement passionner que les fans les plus hardcore, s'il en est parmi eux susceptibles de se taper plus de 500 pages écrites tout petit mais bon, on est sûrement trop moqueurs. Moqueurs mais minutieux et c'est donc en lisant les autres textes de Merrien disponibles sur internet qu'on est tombé sur ces quelques lignes : *"Si l'on doute que les critiques interchangeables de Rock N'*(sic) *Folk — qui notent systématiquement tous leurs disques entre 3 et 4 – puissent vous inciter d'une quelconque manière à vous presser de découvrir de soi-disantes* (sic) *perles..."* et depuis on se demande si on ne devrait pas nous aussi mettre des notes aux livres. On vous laissera ici deviner laquelle.



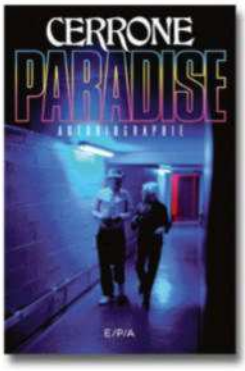
Bon Scott — The Last Highway
JESSE FINK
Castor Music

Si les morts tragiques de stars du rock sont courantes et même presque la marque ultime du statut, les plus emblématiques sont toutes un peu mystérieuses. Personne ne sait où est vraiment mort Jim Morrison, certains croient que Kurt Cobain a été assassiné et d'autres qu'un charpentier a noyé Brian Jones. Et Bon Scott, est-il vraiment mort après une folle soirée alcoolisée, étouffé dans son vomi dans une vieille R5 où l'auraient abandonné ses potes par une froide nuit de février ? C'est ce que cherche à vérifier Jesse Fink dans sa biographie "The Last Highway" et sa quête l'emmène, au-delà d'une bio classique, dans un sombre labyrinthe de mensonges, de souvenirs flous et de soupçons de conspirations. Conspirations parmi les témoins contradictoires et peut-être conspiration du groupe et en particulier des très ambigus frères Young pour capter des droits d'auteurs plus généreux et préserver leur image. Selon Fink en effet, Scott aurait participé grandement aux textes des chansons que les frères Young se sont attribués après sa mort et tous ses nombreux arguments et démonstrations sont très convaincants. Je vous rassure, Fink ne les accuse quand même pas de s'être débarrassé de Scott mais les soupçonne d'avoir soigneusement regardé ailleurs quand il sombrait et d'avoir tout à fait profité de la situation. Etonnamment, Scott n'a d'ailleurs jamais gagné les millions qu'on pourrait croire et ne possédait à sa mort que 30 000 $, somme ridicule quand on pense à sa célébrité et au succès d'AC/DC. Il faut dire que "Back In Black" l'album le plus vendu de l'histoire du hard rock est sorti juste après la mort de Bon Scott et avec un nouveau. Les Young avaient donc les mains libres pour une éventuelle réécriture de l'histoire et une appropriation de ses droits. Pas besoin d'être complotiste pour trouver en effet pas mal de faits obscurs tout au long de cette biographie quasi policière, surtout centrée sur les dernières années, même si les discordes passées entre la famille Young et l'auteur expliquent peut-être un peu son acharnement à trouver à tout prix des pistes et des connexions entre tous les acteurs du drame. La vie compliquée de Scott, que retrace très précisément l'auteur, n'aide pas à lever les ombres, il avait de nombreuses petites amies, plus ou moins présentes dans ses dernières heures, des amis pas très nets ou carrément nébuleux et son grave alcoolisme ne l'empêchait pas de prendre aussi des drogues avec la même frénésie et de se retrouver dans des états calamiteux, cumulant les overdoses au point bien sûr d'affecter encore plus sa relation avec le reste du groupe. Personnage lui-même ambigu, aussi fragile que sans *speed limit*, Scott incarne encore l'archétype de la rock star mal dégrossie qui tombe, victime de ses excès tous azimuts. Sa piteuse mort qui le caractérise finalement plus que sa carrière pourtant éclatante de frontman méritait amplement cet examen ultra approfondi et cette enquête implacable d'où les frères Young ne sortent pas grandis mais assurément promis à la fameuse *highway to hell*.



Paradise
CERRONE
E/P/A

Disons-le tout net, on n'a jamais été fan de Cerrone, ni de sa musique qui nous a bien gâché toutes les boîtes de nuit des seventies, ni du personnage lui-même, vu qu'on ne s'y est jamais un tant soit peu intéressé tant le décalage culturel était insurmontable. Ceci dit, "Paradise", son quatrième livre — eh oui, quatre — est une autobiographie qui dépasse ces différences-là et raconte une époque et un milieu que l'on a rarement l'occasion de voir du côté français. Parce que si Cerrone apparaissait comme très français à nos yeux, il a connu tant de succès internationaux, qu'il a fréquenté toutes sortes de musiciens et vécu une vie hédoniste dont il restitue bien l'ambiance et le charme. Disquaire, producteur, dénicheur de talents, écrivain, musicien, DJ, les multiples costumes de Cerrone sont aussi surprenants que ses manteaux de renard étaient kitsch. Et puis quoi, si il était assez bon pour Jimmy Page qui avait insisté pour collaborer avec lui et joue ses riffs légendaires sur "Rocket In The Pocket", il est assez bon pour nous, hein. ❑



TOP 5 LIVRES MUSIQUE *(source Gibert Joseph)*

01 "La Discothèque Secrète de Philippe Manœuvre" PHILIPPE MANŒUVRE (Hugo Desinge)
02 "Born To Run" BRUCE SPRINGSTEEN (Le Livre De Poche)
03 "Dylan : Lyrics 1961-2012" BOB DYLAN (Fayard)
04 "M Train" PATTI SMITH (Folio)
05 "Muziq Jimi Hendrix : Le Feu Sacré" VARIOUS AUTHORS (Muziq)

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

TOP 15 VINYLES

FEVRIER 2018

01 ORELSAN
"La Fête Est Finie" *Wagram*

02 LOMEPAL
"Flip" *Pias*

03 RAGE AGAINST THE MACHINE
"Rage Against The Machine" *Sony*

04 FRANZ FERDINAND
"Always Ascending" *Sony Music*

05 MGMT
"Little Dark Age" *Sony Music*

06 DAFT PUNK
"Random Access Memories" *Sony*

07 JUSTIN TIMBERLAKE
"Man Of The Woods" *Sony Music*

08 MILES DAVIS
"Kind Of Blue" *Sony*

09 WU-TANG CLAN
"Enter The Wu-Tang Clan 36 Chambers" *Sony Sony Music*

10 M
"Lamomali" *Wagram*

11 (Various Artists)
"Soundtrack : Dirty Dancing Vol 1" *Sony Music*

12 JEFF BUCKLEY
"Grace" *Sony Music*

13 SANTANA
"Abraxas" *Sony Music*

14 CHARLOTTE GAINSBOURG
"Rest" *Because*

15 MGMT
"Oracular Spectacular" *Sony Music*

Paris

MARS

16 MARS

Virginie Despentes & Zëro, Miet, La Pieta, Jéonie Pernet, Dream Wife et The Pack AD (La Machine du Moulin Rouge) ● **Brent Faiyaz** (Badaboum) ● **Faster Jekyll, Blasting Box et Perfect Idiots** (Bus Palladium) ● **Hugo Fuzzy** (musée Eugène-Delacroix) ● **Mo'Kalamity & The Wizards** (Maroquinerie) ● **Elliott Murphy** (New Morning) ● **Rhapsody** (Trabendo) ● **Three Days Of Forest** (Atelier du Plateau)

17 MARS

Dick Annegarn (Lycée Jacques-Decour) ● **Baths** (Point Ephémère) ● **The Garden** (Maroquinerie) ● **HR, PMC Project et Pharms** (Bus Palladium) ● **Elliott Murphy** (New Morning) ● **JP Nataf** (musée Eugène-Delacroix) ● **Rêverie, Cata.Pirata, Kt Gorique, Pink Kink et Blimes Brixton** (La Machine du Moulin Rouge) ● **Alan Stivell** (Olympia) ● **Three Days Of Forest** (Atelier du Plateau) ● **Emily Jane White et House Of Wolves** (centre Fleury Goutte d'Or)

18 MARS

Butcher Babies (Backstage) ● **Kylie Minogue** (Café de la Danse) ● **Samory-I** (Maroquinerie)

19 MARS

The Bellrays et Bob & Lisa (Point Ephémère) ● **Phil Campbell And The Bastard Sons** (Boule Noire) ● **Fever Ray** (Olympia) ● **Moxie** (Pan Piper) ● **Adrienne Pauly** (Maroquinerie) ● **The World Is A Beautiful Place And I Am No Longer Afraid To Die (TWIABP)** (Les Etoiles)

20 MARS

Bon Voyage Organisation (Maroquinerie) ● **Fred Chapellier & The Gents et Dale Blade** (New Morning) ● **Chien Noir, Lumi et Terre-Neuve** (3 Baudets) ● **Concrete Knives** (Point Ephémère) ● **Madison Beer** (Les Etoiles) ● **Part-Time Friends** (Café de la Danse) ● **Petit Fantôme** (Gaîté Lyrique) ● **Sepultura, Obscura et Goatwhore** (Elysée Montmartre) ● **Super Parka** (Badaboum) ● **Les Tambours Du Bronx** (La Machine du Moulin Rouge) ● **Waterparks** (Nouveau Casino) ● **X Ambassadors** (Alhambra)

21 MARS

Asaf Avidan (Cigale, *complet*) ● **Jacob Banks** (Trabendo, *complet*) ● **DVSN** (Elysée Montmartre) ● **Hippie Sabotage** (Maroquinerie) ● **Michael McDonald** (Olympia) ● **The Pharcyde** (Bellevilloise) ● **Wedge** (International) ● **Jonathan Wilson** (Point Ephémère, *complet*)

22 MARS

Chaton (Maroquinerie) ● **George Fitzgerald** (Nouveau Casino) ● **Fliim** (Bus Palladium) ● **Lomepal** (Cigale, *complet*) ● **Tom Misch** (Trianon) ● **Mon Côté Punk** (Petit Bain) ● **Shaka Ponk** (Bercy, *complet*) ● **Amy Shark** (Badaboum) ● **Wishbone Ash** (New Morning) ● **Jonathan Wilson** (Point Ephémère)

23 MARS

Aquilo (Pop Up du Label) ● **Arkhon Infaustus et Demonomancy** (Backstage) ● **Editors** (Olympia) ● **George Fitzgerald** (Nouveau Casino) ● **Jean Jean, Appalache et Billion Of Comrades** (Olympic Café) ● **Klub Des Loosers** (Cigale) ● **Markus Mann** (Dame de Canton) ● **Paiaka et Mahom** (FGO Barbara) ● **Pitbulls In The Nursery, Red Mourning et MF Crew** (Boule Noire) ● **Pleymo** (Trianon, *complet*) ● **Rhye** (Trabendo) ● **Shaka Ponk** (Bercy, *complet*) ● **Tune-Yards** (Maroquinerie)

24 MARS

The Amsterdam Red Light District, Hell Of A Ride et Imparfait (Bus Palladium) ● **Carpenter Brut** (Olympia, *complet*) ● **Guitar Wolf, Bracco et Last Night** (Maroquinerie) ● **Hutti Heita, Procs, Yamanahua et Ipotocaticac** (Trabendo) ● **Jahneration** (Trianon) ● **Machine Head** (Bataclan) ● **Zookeepers et Nina Et Les Fils De** (O'MoKa Bar)

25 MARS

Junior Kelly, Droop Lion et Charly B (Maroquinerie) ● **Negative Approach et Bromure** (Gibus)

26 MARS

Snoh Aalegra (Maroquinerie) ● **The Aces** (Pop Up du Label) ● **Antarte et Silvain Vanot** (Boule Noire) ● **Findlay** (Café de la Danse) ● **The Game** (Olympia)

27 MARS

Bahamas (Maroquinerie) ● **Bell Witch et Monarch!** (Backstage) ● **Calexico et Mexican Institute Of Sound** (Elysée Montmartre) ● **Heaven Shall Burn, August Burns Red, Whitechapel et In Hearts** (La Machine du Moulin Rouge) ● **Lower Than Atlantis** (Olympic Café) ● **Clara Luciani** (Gaîté Lyrique) ● **No Age** (Point Ephémère) ● **Tess** (Les Etoiles)

28 MARS

Big Thief (Point Ephémère) ● **Evanescence** (Grand Rex) ● **Greta Van Fleet** (Les Etoiles, *complet*) ● **Mahalia** (Pop Up du Label) ● **Nasser** (Maroquinerie) ● **Carmen Maria Vega** (Badaboum)

29 MARS

Ace Tee & Kwam E (Boule Noire) ● **ChevalRex** (Les Etoiles) ● **Drame et Le Réveil Des Tropiques** (FGO) ● **Feeder** (Le Flow) ● **Imarhan** (Maroquinerie) ● **Immolation, Full Of Hell et Monument Of Misanthropy** (Petit Bain) ● **The Limiñanas** (Trianon) ● **Nakhane** (Café de la Danse) ● **Hempress Sativa** (La Place) ● **Pablo Moses & the Handcart Band** (New Morning) ● **Saint-Michel** (Point Ephémère)

30 MARS

Palmaa et Lester Jamison (Bus Palladium) ● **Baloji** (Les Etoiles) ● **Dillon Francis et Grandtheft & More** (Yoyo) ● **Oscar And The Wolf** (Trianon) ● **The Temperance Movement** (Trabendo) ● **Yes** (Olympia)

31 MARS

Aldous Harding (Café de la Danse) ● **Persofone, Oddland et Defecto** (Petit Bain) ● **Petosaure** (Supersonic) ● **Pleymo** (Olympia) ● **Unia et Apolline** (Bus Palladium) ● **Zenzile** (Maroquinerie)

AVRIL

2 AVRIL

Genghar (Point Ephémère)

3 AVRIL

Anne Marie (Yoyo) ● **Fall Out Boy** (Zénith) ● **Noel Gallagher's High Flying Birds** (Olympia) ● **Imagine Dragons et K.Flay** (Bercy) ● **L'Impératrice** (Casino de Paris) ● **Joan As Police Woman, The Oreilles et Niki Niki** (Maroquinerie) ● **Laurent Lamarca** (Café de la Danse) ● **The Rubens** (Les Etoiles) ● **Walk The Moon** (Trabendo)

4 AVRIL

Alltta (Cigale) ● **Birth Of Joy et Ryder The Eagle** (Maroquinerie) ● **Noel Gallagher's High Flying Birds** (Olympia) ● **L'impératrice** (Casino de Paris, *complet*) ● **Misanthrope et Melted Space** (Boule Noire) ● **Sandman Preacher, Debout Sur Le Zinc et Tocade** (Petit Bain) ● **Starset** (Les Etoiles) ● **Suuns** (Elysée Montmartre) ● **The Waxidermist** (Point Ephémère)

5 AVRIL

Dance With The Dead, Christine et Mlada Fronta (Gibus) ● **Keep Dancing Inc** (Point Ephémère) ● **Panda Bear** (Trabendo) ● **Shigeto** (Badaboum) ● **Synapson** (Elysée Montmartre) ● **Otis Taylor** (New Morning) ● **Anna Ternheim** (Le Flow)

6 AVRIL

Asaf Avidan (Grand Rex) ● **Awolnation et Eliza & The Bear** (Les Etoiles) ● **Alex Cameron** (Cabaret Sauvage) ● **Frank Carducci et Mary Reynaud** (Bus Palladium) ● **Demented Are Go et 6 Feet Down** (Gibus) ● **Romain Humeau** (Gaîté Lyrique)

7 AVRIL

Asomvel (Les Etoiles) ● **Earthless et Comet Control** (Petit Bain) ● **Field Music** (Le Flow) ● **Knower** (Trabendo) ● **Mellow Mood** (Pan Piper) ● **Odd Couple** (Olympic Café) ● **Ramon Pipin Band** (Café de la Danse) ● **Raoul Petite** (Cigale)

8 AVRIL

Ramon Pipin Band (Café de la Danse)

9 AVRIL

Feu! Chatterton (Bataclan) ● **Ramon Pipin Band** (Café de la Danse) ● **Nathaniel Rateliff & the Night Sweats** (Trianon) ● **Sunflower Bean** (Point Ephémère) ● **Voyou** (Maroquinerie) ● **Nilüfer Yanya** (Pop Up du Label)

Prévisions Paris ////////////////////////////

Ben Harper et Charlie Musselwhite : 18 et 20/4 (Cigale), **Black Foxxes :** 20/4 (Les Etoiles), **Idles :** 20/4 (Trabendo), **Her :** 25/4 (Olympia), **Gum :** 26/4 (Supersonic), **Arcade Fire :** 28/4 (Bercy), **Nits :** 28/4 (Petit Bain), **Tears For Fears :** 18/5 (Palais des Sports), **Gaz Coombes :** 29/5 (Maroquinerie), **Ringo Starr And His All-Starr Band :** 6/6 (Olympia), **Roger Waters :** 8 et 9/6 (U Arena), **Ty Segall & The Freedom Band :** 14/6 (Bataclan), **Nickelback :** 26/6 (Palais des Sports), **George Clinton et Malka Family :** 3/7 (Casino de Paris), **Earth, Wind & Fire :** 7/7(Palais des Congrès), **Eels :** 9/7 (Olympia), **Al McKay's Earth Wind & Fire Experience et Incognito :** 19/7 (Olympia), **Robert Plant & The Sensational Space Shifters :** 23/7 (salle Pleyel), **King Crimson :** 15 et 16/11 (Olympia

10 AVRIL
Bagarre (Cigale) ● **Daran** (Petit Bain) ● **Brett Dennen** (Boule Noire) ● **Feu! Chatterton** (Bataclan) ● **Jeremy Loops** (Maroquinerie) ● **Porches** (Badaboum) ● **Jamie Stewart plays Xiu Xiu** (Olympic Café)

11 AVRIL
Desiigner (Elysée Montmartre) ● **Feu! Chatterton** (Bataclan) ● **Hoshi** (Le Flow) ● **Theo Lawrence And The Hearts** (Les Etoiles) ● **JC Satàn** (Maroquinerie)

12 AVRIL
The Academic (Pop Up du Label) ● **City Kay et Ondubground** (Petit Bain) ● **Hugh Coltman** (Bataclan) ● **Exhumed, Implore et Rotten Sound** (Gibus) ● **Fickle Friends** (Les Etoiles) ● **General Elektriks** (Cigale) ● **Girls In Hawaii** (Casino de Paris) ● **Howlin' Jaws** (Point Ephémère) ● **Pogo Car Crash Control** (Maroquinerie) ● **Young Fathers** (Badaboum)

13 AVRIL
Brain Damage meets Harrison Stafford (FGO) ● **George Ezra** (Trianon) ● **Fakear** (Elysée Montmartre) ● **Flox** (Petit Bain) ● **General Elektriks** (Cigale) ● **Gunwood** (Café de la Danse) ● **Marina Kaye** (Salle Pleyel) ● **Macklemore & Ryan Lewis** (Zénith) ● **The Streets** (Cabaret Sauvage) ● **Trivium** (Bataclan) ● **Fred Wesley & The New JB's** (New Morning)

14 AVRIL
Barbarossa (Pop Up du Label) ● **The Blow** (Olympic Café) ● **Fakear** (Trianon) ● **The Gallant Club et Backtrack Lane** (Bus Palladium) ● **Gunwood** (Café de la Danse) ● **Lonepsi** (Maroquinerie) ● **Macklemore & Ryan Lewis** (Zénith) ● **Primordial, Der Weg Einer Freiheit et Moonsorrow** (Trabendo)

15 AVRIL
Method Man et Redman (Elysée Montmartre) ● **Walk Off The Earth** (Zénith)

16 AVRIL
Tommy Cash (Maroquinerie) ● **Puma Blue** (Pop Up du Label)

17 AVRIL
Ben Harper et Charlie Musselwhite (Cigale, *complet*) ● **Isha** (Boule Noire) ● **Lucy Rose** (Lavoir Moderne) ● **Tiny Moving Parts** (Backstage) ● **Tom Walker** (Les Etoiles)

Province
MARS

Ancst : 21, Clermont-Ferrand (Raymond Bar) ● 22, Rennes (Mondo Bizarro) ● **Apoline :** 16, Châteauroux (9 Cube) ● 23, Blois (Châto Do) ● **Ariel Ariel et Chien Noir :** 22, Tulle (Lendemains Qui Chantent) ● **Avatar et Old Kerry PcKee :** 20, Reims (Cartonnerie) ● 21, Nîmes (Paloma) ● 22, Cognac (Abattoirs) ● 26, Villeurbanne (Transbordeur) ● **Asaf Avidan :** 22, Nancy (salle Poirel) ● 23, Reims (Cartonnerie, *complet*) ● 25, Biarritz (casino Barrière, *complet*) ● 26, Toulouse (casino théâtre Barrière) ● 28, Bordeaux (théâtre Fémina, *complet*) ● 29, Royan (casino Barrière) ● 31, Angers (Chabada, *complet*) ● **Bagarre :** 16, Ris-Orangis (Plan, avec The Geek X VRV) ● 21, Clermont-Ferrand (Coopé) ● 23, Lyon (Ninkasi) ● 24, Marseille (Dock des Suds) ● 28, Montpellier (Rockstore) ● 29, Dijon (Vapeur) ● 30, Sannois (EMB) ● 31, Lille (Aéronef, avec Corine) ● **Mat Bastard :** 22, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) ● 23, Angoulême (Nef) ● 24, Auxerre (Silex) ● **BB Brunes :** 16, Angers (Chabada) ● 17, Chenove (Le Cèdre) ● 22, Lille (Aéronef) ● 23, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● 24, St-Lô (Normandy) ● **Birth Of Joy :** 16, Alençon (Luciole) ● 17, Rennes (Ubu) ● 18, St-Brieuc (Citrouille) ● 20, Montpellier (Rockstore) ● 21, Perpignan (El Mediator) ● **Bon Voyage Organisation :** 16, Sannois (EMB, avec Faada Freddy et Daara J Family) ● 29, Toulouse (Rex, avec Agathe Da Rama) ● 30, Bordeaux (I.Boat) ● **Brns :** 16, Chelles (CuiZines, avec Equipe de Foot et Cohaagen) ● 17, Annecy (Brise-Glace, avec Kelley Stolz) ● **Brome :** 16, Thonon-les-Bains (Chante Coq) ● 23, Brioude (Clef) ● 24, Clermont-Ferrand (Les Augustes) ● 27, St-Pierre-d'Argençon (Auberge de la Tour) ● 31, Aix-en-Provence (3C) ● **Calexico :** 22, Feyzin (Epicerie Moderne) ● **Phil Campbell and the Bastards Sons :** 21, Strasbourg (Laiterie, avec Datcha Mandala) ● 22, Nancy (915 Kaffé) ● 23, Vauréal (Forum) ● 24, Brest (Cabaret Vauban) ● 25, Nantes (Ferrailleur) ● **Cannabis Corpse :** 28, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Bertrand Cantat & Amor Fati :** 16, Istres (Usine) ● 17 et 18, Clermont-Ferrand (Coopé, *complets*) ● 21, Villeurbanne (Transbordeur) ● 23, Rouen (106, *complet*) ● 29, Cenon (Rocher de Palmer, *complet*) ● 30, Mérignac (Krakatoa, *complet*) ● **Carpenter Brut :** 20, Lille (Splendid) ● **Frank Carter & the Rattlesnakes :** 29, Lyon (Marché Gare) ● **Chien Noir, Sahara, Le Roi des Loups, Mohamed Lamouri et Ariel Ariel :** 23 et 24, Niort (Nouvelles Scènes) ● **Christophe :** 17, Mérignac (Pin Galant) ● 22, Vannes (palais des arts) ● **Concrete Knives :** 22, Grenoble (Ampérage) ● 23, Annecy (Brise-Glace) ● 29, Tourcoing (théâtre de l'Idéal) ● 30, Le Havre (Tétris, avec Inuit) ● **Corine :** 16, Besançon (Rodia) ● 23, Sion (CH, Port Franc) ● 24, Nyon (CH, Usine à Gaz) ● 27, Riorges (Scarabée) ● 31, Lille (Aéronef) ● **Sammy Decoster :** 16, Oléron (Arsenal) ● **Django Django :** 19, Lille (Aéronef) ● **Doctor Flake :** 22, Lyon (Marquise) ● **Dragon Rapide :** 23, Gap (Cabaret Pop) ● 29, Clermont-Ferrand (Bistro de la Mairie) ● **Drame :** 24, Rennes (Ubu) ● 28, Metz (BAM) ● 31, Bordeaux (I.Boat) ● **Editors :** 16, Roubaix (Condition Publique, *complet*) ● 20, Strasbourg (Laiterie) ● 21, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) ● **Fakear :** 27, Strasbourg (Laiterie) ● 28, Nantes (Stéréolux) ● 30, St-Malo (Nouvelle Vague) ● 30, Chemillé (théâtre Foirail) ● **Forever Pavot :** 16, Périgueux (Sans Réserve) ● 17, Agen (Florida) ● 23, Joué-lès-Tours (Temps Machine) ● **Franz Ferdinand :** 19, Toulouse (Zénith) ● 20, Montpellier (Zénith Sud) ● 21, Lyon (Amphi 3000) ● 23, Rennes (Liberté) ● 24, Caen (Zénith) ● **Guitar Wolf et Toxxic TV :** 26, Nantes (Stéréolux) ● **Hoboken Division :** 17, Auxerre (Silex) ● 22, Barberaz (Brin de Zinc, avec Dirty Deep) ● **Ibeyi :** 16, St-Malo (Nouvelle Vague) ● 17, Rennes (Etage) ● 20, Nancy (Autre Canal) ● 24, Annemasse (Château Rouge) ● 25, Grenoble (Belle Electrique) ● **L'Impératrice :** 17, Lille (Zénith) ● 21, Rennes (Ubu, *complet*) ● 22, Mérignac (Krakatoa, avec Voyou) ● 23, Niort (Le Club, avec Chloé, Cléa Vincent, Adam Naas, Naya, Maud Geffray et Chien Noir) ● 24, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon, avec Sandor) ● 28, Strasbourg (Laiterie, avec Pépite) ● **Jahneration :** 16, Avignon (Passagers du Zinc, avec Naâman) ● 29, Rouen (Zénith, avec Naâman) ● 30, St-Brieuc (Citrouille, avec Devi Reed) ● **Jessica93 :** 16, Feyzin (Epicerie Moderne, avec The Soft Moon) ● 24, St-Germain-en-Laye (Clef, avec JC Satàn) ● **Junior Kelly, Droop Lion et Charly B :** 24, Rouen (106) ● **Kaviar Special :** 17, Nilvange

4 JOURS DE MUSIQUE SUR LA PRESQU'ÎLE DU MALSAUCY / BELFORT

QUEENS OF THE STONE AGE
NINE INCH NAILS
MACKLEMORE
PROPHETS OF RAGE
LIAM GALLAGHER
ORELSAN
RICK ROSS
ALICE IN CHAINS
DAMSO
TEXAS
BIGFLO & OLI
BETH DITTO
AT THE DRIVE IN
THE BLACK MADONNA
RILÈS
CIGARETTES AFTER SEX
...

4 SCÈNES • 60 CONCERTS
#EUROCKS2018 • EUROCKEENNES.FR

Agenda concerts

(Gueulard Plus) • 22, Caen (Cargö, avec Johnny Mafia) • 31, Castres (Bolegason, avec Nova Twins) ● **Mélissa Laveaux :** 16, Aurillac (Centre social Alc, avec Come John) • 21, Nantes (Stéréolux, avec Lomboy et Pink Kink) • 29, Cahors (Docks) ● **Shannon Lay :** 27, Limoges (Le Phare) ● **The Limiñanas :** 16, Clermont-Ferrand (Coopé) • 17, Auxerre (Silex) • 23, Mâcon (Cave à Musique) • 24, Feyzin (Epicerie Moderne) • 30, Angers (Chabada) • 31, Poitiers (Confort Moderne) ● **Machine Head :** 22, Rouen (106, *complet*) • 26, La Rochelle (Sirène) • 27, Cenon (Rocher de Palmer) ● **Alice Merton :** 19, Val d'Illiez (CH, plein air aux Crosets-Champer) ● **Mo'Kalamity :** 17, Parthenay (Diff'Art) • 24, Audincourt (Moloco) • 25, Le Blanc-Mesnil (2 Pièces Cuisine) ● **Pablo Moses :** 22, St-Etienne (Clapier) • 23, Cluses (Atelier, avec Flox) • 24, Perpignan (El Mediator, avec 100 Grammes de Têtes et Ghetto Stupid) • 30, Blois (Châto Do, avec The Riots) ● **Mountain Men :** 22, Moissac (hall de Paris, avec Sarah McCoy) • 23, Auch (Cri'Art, avec Nous Christine F) • 30, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am, avec Kepa) ● **Myrath et Manigance :** 24, Montauban (Rio Grande) • 25, Narbonne (dB) • 30, Nantes (Ferrailleur) ● **Les Négresses Vertes :** 16, Arles (Cargo de Nuit, *complet*) • 23, Pontarlier (salle René-Pourny) • 24, Brainans (Moulin, *complet*) • 30, Châteaurenard (salle de l'Etoile) ● **No One Is Innocent :** 20, Argenteuil (Cave) • 24, Achères (Sax) • 30, Bobigny (Canal 93, avec Tomy Lobo) • 31, St-Jean-de-Braye (salle des fêtes) ● **Obituary :** 16, Villeurbanne (CCO) • 17, Mulhouse (Noumatrouff) ● **The Pack AD :** 17, Vendôme (Minotaure, avec Léonie Pernet) • 23, Bordeaux (Void Club, avec Tulsa) • 24, Niort (Camji, avec Cabaret Contemporain, Mohamed Lamouri, Fabrizio Rat, ChevalRex, Bleu Toucan, Aérobrasil, Calling Marian, Lubomyr Melnyk, Golan et Sahara) • 27, Joué-lès-Tours (Temps Machine) • 29, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon, avec Findlay) ● **Pale Grey :** 16, Biarritz (Atabal) ● **Pleymo :** 16, Cenon (Rocher de Palmer) • 17, Nantes (Stéréolux) • 24, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) • 29, Lille (Aéronef) • 30, Strasbourg (Laiterie) ● **Punish Yourself :** 17, Ramonville (Bikini, avec Rebeka Warrior) • 30, Chelles (CuiZines, avec Insanecomp) • 31, Creil (Grange à Musique, avec Lifescarred) ● **Quintana :** 17, Voiron (Hyde Park) • 23, Vilard-de-Lans (Hiboubox) ● **Rhapsody :** 17, Toulouse (Métronum, *complet*) ● **Samory-I et Mo'Kalamity :** 25, Le Blanc-Mesnil (2 Pièces Cuisine) ● **Sandman Preacher et Debout Sur Le Zinc :** 21, Belfort (Poudrière) ● **Satan, Paddy Steer, Scorn (Mick Harris), Thomas Tilly, To, Terrine, Russel Haswell et Maher Shalal Baz :** 17, Bagnolet (Echangeur) ● **Shaka Ponk :** 16, Grenoble (palais des sports) • 17, Lyon (halle Tony-Garnier) • 24, Bruxelles (B, Forest National) • 29, Eckbolsheim (Zénith Europe) • 30, Epernay (Millesium) • 31, Dijon (Zénith, *complet*) ● **SheWolf :** 17, Montpellier (Bric à Brac) ● **The Soft Moon :** 16, Feyzin (Epicerie Moderne, avec Jessica93) ● **Soom T :** 17, Guyancourt (Batterie) ● 30, Grenoble (Belle Electrique) ● 31, Villeurbanne (Double Mixte) ● **The Sunvizors :** 24, Audincourt (Moloco) ● 30, Nevers (Café Charbon) ● 31, St-Lô (Normandy) ● **Rolo Tomassi :** 23, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Les 3 Fromages :** 31, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Volodia & Bobooboo'z Zzz Allstars :** 31, Meisenthal (Halle Verrière) ● **Les Wampas :** 22, Epinal (Souris Verte) ● **Emily Jane White et House Of Wolves :** 18, St-Nazaire (VIP) • 21, Rennes (théâtre du Vieux St-Etienne) • 28, Bourg-en-Bresse (Tannerie) • 29, St-Etienne (Fil) • 30, Romans-sur-Isère (Cordonnerie) ● **Wishbone Ash :** 16, Compiègne (Ziquodrome) • 17, Istres (Usine) • 20, Brest (Cabaret Vauban) • 21, Ballan Mire (Parenthèse) • 23, Freyming-Merlebach (salle Théodore-Gouvy) • 25, Pagney-derrière Barine (Chez Paulette)

AVRIL

Asaf Avidan : 1er, Tours (centre des congrès) • 3, Le Mans (palais des congrès) • 4, Caen (Cargo, *complet*) • 5, Rennes (Liberté) • 8, Dôle (Commanderie) • 9, Belfort (Maison du Peuple, *complet*) ● **Barbarossa :** 7, Lyon (Sonic) ● **Birth Of Joy :** 5, Limoges (CCM John-Lennon, avec Escobar) • 6, Lyon (Marché Gare, avec The Wow Signal) • 7, Scey-sur-Saône (Echo System, avec Blanker Republic et The Wan) ● **Ken Boothe :** 6, St-Germain-en-Laye (Clef, avec The Black Ship Company) • 7, Magy-le-Hongre (File 7, avec Marcus Gad) • 8, Marseille (Espace Julien) ● **Bottle Next :** 7, Annemasse (Château Rouge, avec The Noface) • 14, Feurs (château du Rozier) ● **Brain Damage meets Harrison Stafford :** 11, Annonay (Presqu'ile) • 12, Vauréal (Forum) • 14, Lorient (Lann Sevelin) • 15, Chelles (CuiZines) • 18, Villeurbanne (Transbordeur) • 20, Brainans (Moulin, avec Rootikal Vibes) • 25, Nilvange (Gueulard Plus) • 26, Bourges (Halle au Blé) • 27, Evreux (Kubb) ● **La Cafeteria Roja :** 5, Roche-la-Molière (Opsis) • 7, Champigny-sur-Marne (asso Lubi) • 12, Bagnols-sur-Cèze (Moba) • 13, Forcalquier (K'fé Quoi) • 14, Dieulefit (Bizz'Art Nomade) ● **Christophe :** 13, Châteaurenard (salle de l'Etoile) • 14, Six-Fours (espace André-Malraux) ● **Hugh Coltman :** 6, Annemasse (Château Rouge) • 20, Schiltigheim (salle des fêtes) ● **The Exploited et Maid Of Ace :** 11, Colmar (Grillen) • 12, St-Germain-en-Laye (Clef) • 13, Vitry-le-François (Orange Bleue) • 14, St-Brieuc (Citrouille) • 15, Nantes (Ferrailleur) ● **Fakear :** 3, Villeurbanne (Transbordeur) • 4, Ramonville (Bikini) • 5, Mérignac (Krakatoa) • 7, Nîmes (Paloma) • 8, Biarritz (Atabal) ● **Flying Horseman et Walter Brückmann :** 18, Lille (Antre 2) ● **Guitar Wolf :** 2, Orléans (Blue Devils) ● **Ben Harper et Charlie Musselwhite :** 21, Chamonix Mont-Blanc (Bois du Bouchet) • 25, Thonex (CH, salle des fêtes) ● **L'Impératrice :** 5, Nancy (Autre Canal) • 12, Villeurbanne (Transbordeur) • 13, Montpellier (Rockstore) • 14, Toulouse (Métronum, avec Pétpite) • 26, Bourges (22 d'Auron) ● **Jarboe et Father Murphy :** 22, Lille (Malterie) ● **Jessica93 :** 7, Rennes (Antipode, avec JC Satàn et Julien Desprez) • 27, Bourges (22 d'Auron) ● **Kaviar Special :** 10, Biarritz (Atabal, avec Protomartyr et Demon Vendetta) • 12, Pau (Centrifugeuse) • 13, Toulouse (Airs Solidaires) • 14, Beauvais (Ouvre-Boîte) • 18, Nantes (Stéréolux) • 20, St-Etienne (Fil, avec Concrete Knives) • 28, Chalon-sur-Saône (Péniche) ● **Mélissa Laveaux :** 6, Otteville-lès-Rouen (Trianon Transatlantique) • 15, Cully (CH, Next Step) ● **Machine Head :** 8, Ramonville (Bikini) • 9, Marseille (Cabaret Aléatoire de La Friche) • 15, Villeurbanne (Transbordeur) • 16, Lausanne (CH, Docks) • 24, Strasbourg (Laiterie, *complet*) • **Moon Hooch :** 3, Lille (Aéronef) • 4, Nantes (Stéréolux) • 5, Rouen (106) • 6, Cenon (Rocher de Palmer) • 7, Boulogne-Billancourt (Scène Musicale) • 8, Rambouillet (Usine à Chapeaux) • 12, St-Jean-de-Védas (Victoire 2) ● **Mountain Men et Blue Butter Pot :** 21, Moëlan-sur-Mer (Ellipse) ● **Les Négresses Vertes :** 12, Le Mans (Oasis) ● **Ought :** 27, Nantes (Stéréolux) • 28, Bordeaux (I.Boat) ● **Protomartyr :** 7, Metz (Trinitaires) • 8, Dijon (Vapeur) • 9, La Rochelle (Sirène) • 10, Biarritz (Atabal) • 16, Lyon (Marché Gare) ● **Quintana :** 4, Valcenis (C2) • 6, Le Pin (Bistro du Pin) ● **Raqoons :** 7, Béziers • 20, Tance (Ours Maçon) ● **Shaka Ponk :** 1er, Amiens (Zénith) • 5, Brest (Arena) • 6, Rennes (Liberté) • 7, Caen (Zénith) •

12, Rouen (Zénith) ● 13, Amnéville (Galaxie) ● 14, Grand Saconnex (CH, Geneva Arena) ● 21, Chamonix Mont Blanc (bois du Bouchet) ● 27, Bourges (W) ● **Soom T :** 6, Alès (Capra) ● 26, Bourges (Halle au Blé) ● **Sunvizors :** 7, St-Pierre-d'Oléron (Plus de Son) ● 28, Hauterives (La Ferme) ● **Les Toons :** 7, Vauchette (Rock'n Patate) ● 13, Salaise (Cap(s) ● 22, Grigny (centre Edouard-Brenot)

Festivals

■ **Les Paradis Artificiels :** 16 au 18/3, Lille (divers lieux, avec – le **16** : Editors, Rejje Snow et Goran Bregovic – le **17** : Rone, L'Impératrice, Synapson, Nasser et Klingande – le **18** : Romeo Elvis, Vald, Lorenzo, Biffty et Le 77) *www.lesparadisartificiels.fr*

■ **Autour du Zinc :** 16 au 25/3, Beauvais (divers lieux, avec – le **16** : Grainne Duffy et Willie and the Bandits – le **17** : Hannah Williams & the Affirmations et The Exitements – le **18** : Derobert & the Half Truths et The Marcus King Band – le **19 et 20** : Kaz Hawkins – le **20** : Jo Harman et Elles Bailey – le **21** : DeRobert & the Half Truths et Elles Bailey – le **22** : DeRobert & the Half Truths, Kaz Hawkins et Elles Bailey – le **24** : General Elektriks, Gunwood et DeRobert & the Half Truths) *www.zincblues.com*

■ **Saint Pat'Rock :** 17/3, Noeux-les-Mines (salle Mendès-France, avec dB Project, Verane, New Blow et Farwell In Vegas)

■ **Rock The Pistes :** 18 au 24/3, Châtel, Val d'Illiez, Morzine, Avoriaz et Morgins (plein air, avec – le **18** : Stephan Eicher – le **19** : Alice Merton – le **22** : The Horrors – le **23** : Oscar & The Wolf – le **24** : FFF) *www.rockthepistes.com*

■ **Les Embellies :** 20 au 24/3, Rennes (Maison des Associations, théâtre du Vieux St-Etienne et Ubu, avec – le **20** : O Lake et Suuij – le **21** : Emily Jane White et House Of Wolves – le **22** : Miet, Héron Cendré et Veik – le **23**: Deux Boules Vanille et Yachtclub – le **24** : Jaune, Léonie Pernet, Arm (Psykick Lyrikah) et Drame *www.myspace.com/lesembellies*

■ **Provock Session #8 :** 24/3, Aix-en-Provence (Les Arcades, avec Pleasures, You Said Strange et Electro Retro Spectrum) *www.provock.fr*

■ **Provock Session #9 :** 31/3, Aix-en-Provence (Les Arcades, avec Thirty Fingers, Moon Ra et Overview) *www.provock.fr*

■ **Les Z'Eclectiques (Collection Printemps) :** 25 au 31/3, Chemillé et Cholet (Jardin de Verre et Théâtre Foirail, avec – le **25** : Gogo Penguin – le **31** : Fakear, Lorenzo, Gaël Faye, Salut C'Est Cool, High Tone et Meute) www.leszeclectiques.com

■ **God Save Clermont :** 26 au 31/3, Clermont-Ferrand (divers lieux, avec – le **26** : Manuka Hive et November Fades – le **27** : Oronto Mama et Pretence – le **28** : Crybaby Special et Les Rodriguez – le **29** : Sauce et Dragon Rapide – le **30** : Soft Girls And Boys Club et Lenz-Faraday – le **31** : Penelope Isles et Garciaphone) www.facebook.com/godsaveclermont/

■ **Reperkusound :** 30 et 31/3, Villeurbanne (Double Mixte, avec – le **30** : Bon Entendeur, Meute, Stephan Bodzin, Rhino, Yak aka DVS1, Angel Karel, Freddy K, Karenn et Dax J – le **31** : Soom T, Vandal, Comah, Tetra Hydro K, Billx, Kalki, Oddwave, KDS, Gonzi, Angry Luna, Kokmok, DJ Hasty Boy, Dub Addict Sound System, Sickest Squad, Footprint System Indian Dub, Harry Potar, M'lefik et Pitch) *www.reperkusound.com*

■ **Chaulnes Metal Fest :** 31/3, Chaulnes (centre socio-culturel, avec Carcariass, Aborted, Existance, Azziard et Öbliviöns)

■ **La Meuh Folle :** 6 et 7/4, Alès (Capra, avec – le **6** : Panda Dub, Soom T, I Woks et Giramundo – le **7** : Jahneration, L'Entourloop, General Elektriks, Stand High Patrol, Troy Berkley et DJ N'Zeng) *www.meuhfolle.com*

■ **Chorus :** 7 et 8/4, Boulogne-Billancourt (Scène Musicale, avec – le **7** : Panda Dub, Vitalic, Faada Freddy, Hyphen Hyphen, Ayo, Bachar Mar Khalife, Nasser, Konoba, Danitsa, Moon Hooch, Weval, Chaton, Saro, Diron Animal, Cabadzi x Blier, One Sentence Supervisor et Sekuoia – le **8** : Spreme NTM, Gaël Faye, Lonepsi, Berywam, L'Or du Commun, Loud, Josman, Lost, Tshegue, PLK, Siboy, L'Ordre du Périph, Aaron Cohen, Proses, Dtweezer, S.Pri Noir, HH Freesyle et Wiki) *www.chorus.hauts-de-seine.fr*

■ **Musilac Mont-Blanc :** 19 au 21/4, Chamonix-Mont-Blanc (Bois du Bouchet, avec – le **19** : Stephan Eicher, Rag 'N Bone Man, Texas, Walk Off The Earth et Chrysta Bell – le **20** : Orelsan, Iam, Synapson et Lost – le **21** : Ben Harper et Charlie Musselwhite, Selah Sue, Shaka Ponk et Beth Ditto) *www.musilac.com*

■ **Panoramas :** 20 au 22/4, Morlaix (parc expos, avec – le **20** : Roméo Elvis, Polo & Pan, Fakear, Rone, Panda Dub, Boris Brejcha, Svinkels, Bagarre, Vandal, Amélie Lens, Franch 79, Dr Peacock, Contrefaçon, Madben, Myth Syzer, Marlin, La Fraîcheur, T.Lesco.P et Lena Willikens – le **21** : Boris Brejcha, Biffty, N'To, Worakls, Meute, Joachim Pastor, Stephan Bopdzin, DJ Weedim, Manu Le Malin (aka The Driver), Anetha, La Mverte, Irène Dresel, Romulus, Casual Gabberz, Oxia, Bjarki, Krampf, Hate Models, Mr Gasmask, Jennifer Cardini, Bernard Fevre aka Black Devil Disco Club, Jacidorex, Agents Of Time et Patrice Bäumel) *www.festivalpanoramas.com*

■ **Insolent Collection Printemps :** 14/4, Lorient (Lann Sevelin, avec Vlad, Vitalic, Chill Bump, Harrison Stafford, Stand High Patrol, The Bloody Beetroots, Brain Damage, Fritz Kalkbrenner, Iseo & Dodosound, Mellow Mood et Skindred) *www.festival-insolent.fr*

■ **Provock Session #10 :** 14/4, Aix-en-Provence (Les Arcades, avec Hoboken Division et Sirius Void) *www.provock.fr*

■ **Bain de Blues :** 20 et 21/4, Bain-de-Bretagne (Lieu, avec – le **20** : Dirty Deep, Thorbjorn Risager & the Black Tornado, Cut The Alligator, The Big Sets et Electric Blues Duo – le **21** : Aymeric Maini, Randolph Matthews, Y.Guillevic&A.Sorgues, Dona Oxford et Loscar Combo) *www.baindeblues.com*

*Les dates de concerts pour la période **18/4 au 31/5** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/3 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

Belle And Sebastian
7 FEVRIER, SALLE PLEYEL (PARIS)

De retour avec une trilogie de EP intitulée "How To Solve Our Human Problems", les indie-poppeux de Glasgow se paient la salle Pleyel. La setlist, impeccable, mêle morceaux récents frisant parfois l'eurodance et classiques intimistes des débuts. Stuart Murdoch aime interagir avec son public, causant du Brexit ou de la neige tombée à Paris... Pour le rappel, la foule est encouragée à crier les titres qu'elle aimerait entendre. Le sublime "Jonathan David" est plébiscité. Suivront "The Fox In The Snow" et un "Get Me Away From Here, I'm Dying" parfait pour se dire au revoir.

SYLVIA HANSEL

The Soft Moon
14 FEVRIER, TRABENDO (PARIS)

Passée la soporifique première partie, retentissent enfin, dans une obscurité balayée de phares rouges, les premières mesures de "Criminal". Pesanteur liquide de la basse couplée sur guitare gavée de flanger et batterie martiale rappellent la grande tradition cold. A un détail près : l'indigence du look, cet élément essentiel d'une dramaturgie où, chez Sisters Of Mercy ou Cure, œil et oreille suivaient une même odyssée mélancolique. Luis Vasquez assure néanmoins à lui seul le show avec flamboyance, sautant comme un épileptique sous amphétamines de la Fender au Moog et à de jouissifs djembés (sic) jusqu'à cette apothéose hallucinante, sur "Want".

ALEXANDRE BRETON

Indochine
16 FEVRIER, BERCY (PARIS)

On annonçait un décor de folie, et Indo a tenu parole : une soucoupe volante géante de lumières et d'images surplombait l'Arena pendant le show, plus de deux heures principalement consacrées au nouvel album avec 11 morceaux sur 13 qui en étaient extraits, laissant une portion congrue aux classiques avec un gros medley et l'incontournable trio de tubes "Trois Nuits Par Semaine"/ "J'Ai Demandé À La Lune"/ "L'Aventurier". Avec sa décoloration blonde façon Bowie (à qui il rend hommage), l'elfe Nicola Sirkis arpente la scène dans un océan de lumières, de décors interstellaires et de confettis, le tout avec un son façon rock synthétique et héroïque efficace.

OLIVIER CACHIN

Glen Matlock & Dropkick Murphys
17 FEVRIER, ZENITH (PARIS)

Le rock celtique aussi endiablé qu'alcoolisé est un genre populaire en France grâce à ce groupe de Boston, dont les profondes racines irlandaises vont finir par relier l'ancien et le nouveau monde. Afin de ponctuer ce double évènement parisien, Glen Matlock donne le ton avec un set de sept titres à base de morceaux d'Iggy Pop et des Sex Pistols. Une fois le public mis en appétit, c'est la déferlante verte qui s'abat sur une salle comble et prête à sauter dans tous les sens. Avec un set renouvelé aux deux tiers par rapport à la veille, les Dropkick Murphys savent éviter la monotonie. Quand le niveau des guitares reste supérieur à la cornemuse, le punk celtique est acceptable.

GEANT VERT

Kelley Stoltz
21 FEVRIER, POINT EPHEMERE (PARIS)

"J'ai un nouvel album qui sort bientôt, vous pouvez l'acheter ici si vous voulez. Mais si vous le téléchargez illégalement, ça me va aussi... La prochaine chanson s'appelle 'Are You An Optimist'." Le public est chanceux. En plus d'assister à un merveilleux concert, il découvre en Kelley Stoltz un comique à la Droopy. Des histoires, donc, et des chansons géniales jouées par un groupe aussi improbable que créatif. Les morceaux new wave bizarroïdes des derniers albums composent l'essentiel d'un show qui n'oublie pas de convier de magnifiques vieilleries comme "I Don't Get That". La fin de soirée approche et, stupeur, Stoltz enfile un veston doré pour entrer dans la peau d'un nouveau personnage : Willie Weird, *alias* sous lequel le Californien sort ses albums les plus extravertis. Cela donne un rappel où les reprises procurent un plaisir immense : "Mercy Mercy Me" de Marvin Gaye et "See No Evil" de Television.

BASILE FARKAS

Chain And The Gang
22 FEVRIER, PETIT BAIN (PARIS)

Après la reformation des cultissimes The Make-Up, la promotion d'un livre et l'aventure solo, c'est avec Chain And The Gang que le prêcheur-hurleur stakhanoviste, Ian F Svenonius, s'offre un quatrième retour dans la capitale en moins d'un an. Pour la tournée, le quintette a misé sur un élégant costume léopard et dès les premières mesures, l'harangueur en chef, bouche ouverte/ regard azimuté, déborde sur les premiers rangs. Les riffs répétitifs et la lugubre basse deviennent la bande-son idéale de fin de monde sur laquelle le phrasé/ chanté grave et sensuel du gourou fait merveille. Svenonius endoctrine la foule, éveille les consciences mais surtout fait beaucoup rire au final. Imparable et touchant à la fois.

MATTHIEU VATIN

Insecure Men
24 FEVRIER, LA NOUVELLE VAGUE (ST MALO)

"*Nous sommes des hommes inquiets... aujourd'hui plus que jamais*". C'est par ces mots que Saul Adamczewski, teint blafard et costume en tweed a accueilli la foule. Programmés en début de soirée lors de la version hivernale de La Route du Rock, le groupe du guitariste de Fat White Family a déroulé sa pop électronique déviante devant une audience mi-subjuguée, mi-atterrée. Comme on s'y attendait, le concept de six musiciens taciturnes jouant de la muzak s'avère clivant, mais les meilleurs morceaux du premier album du groupe ("I Don't Wanna Dance With My Baby", et surtout la formidable "All Women Love Me") ont fait leur effet.

ERIC DELSART

Insecure Men

Photo Titouan Massé

mi-atterrée

Muse

Photo Hans-Peter Van Velthoven-DR

Muse
24 FEVRIER, CIGALE (PARIS)

La Cigale est bien évidemment archi-complète pour la venue du trio britannique, et les fans enamourés montrent très vite un entrain admirable, hurlant en chœur les paroles des tubes d'une setlist qui fleure bon les années 2000, centrée sur "Origin Of Symmetry" et "Absolution", avec quelques raretés comme "Eternally Missed". L'hystérie est à son comble pour les immortelles "New Born", "Plug In Baby" ou encore le furieux rappel "Stockholm Syndrome". Alors que le toujours juvénile Matthew Bellamy frétille à la guitare et que Christopher Wolstenholme exhibe une belle collection de basses *lumineuses*, il n'aura manqué que "Knights Of Cydonia" pour que la soirée fût plus belle encore.

JONATHAN WITT

The Sonics
25 FEVRIER, MAROQUINERIE (PARIS)

Avec un effectif renouvelé (de la formation initiale ne subsiste que le saxophoniste Rob Lind), mais de haute volée, la version 2018 des Sonics reste fidèle au son garage qui fit la renommée du groupe en 1965, entré depuis dans la légende. D'où la ferveur rencontrée auprès du public de la Maroquinerie qui affichait complet ce soir-là dans un Paris glacé. Il n'y avait rien à faire d'autre que de servir au mieux la musique : "Cinderella", "Have Love Will Travel", "Psycho", "The Witch", "Strychnine", autant de standards toujours brûlants qui ont rythmé ce set sans temps mort, le dernier de leur tournée européenne. A noter la belle prestation en première partie des Ready-Mades qui avaient emballé la salle avec humour et chaleur.

CHARLES FICAT

Fan Zone

PAR ISABELLE CHELLEY

"La première fois où j'ai entendu 'Cannonball' à la radio"

Ce mois-ci, une collectionneuse ouvre les portes de son antre et de son cerveau : Sylvia, trentenaire et adoratrice des **Breeders**.

Connaître le nom du groupe pour lequel on a un coup de foudre, est-ce si important ? Une fois le mystère résolu, Sylvia (37 ans), correctrice dans l'édition, musicienne et auteure d'un roman, s'est acharnée à tout savoir et tout écouter des frangines Deal.

"Je me souviens de la première fois où j'ai entendu 'Cannonball' à la radio. J'étais en voiture avec mes parents, on allait à la fête des Jonquilles à Gérardmer en avril. J'ai demandé à mon beau-père qui c'était et il m'a répondu, c'est le groupe du mec qui vient de se suicider. J'ai cru qu'il s'agissait de Nirvana. Peu après, en été, ma meilleure amie écoutait une cassette géniale et m'a dit que c'était 'Nevermind' de Nirvana. A la fin, après 'Something In The Way', il y avait 'Cannonball'. Je me suis dit que Kurt Cobain étant féministe, ça devait être Courtney Love ou l'une de ses copines musiciennes qui chantait." Si elle a oublié comment elle a appris l'existence des Breeders, Sylvia se souvient du jour où elle a acheté "Last Splash". *"Le 7 mars 1997. Tous les 7 mars, sans exception, je l'écoute. Quand je l'ai découvert, je me suis plongée dans ma collection de vieux Best et Rock&Folk pour lire des choses sur les sœurs Deal. Et chez L'Oiseau Rare, un disquaire à Metz, j'ai trouvé les deux maxis, l'un avec 'Cannonball' et des faces B fabuleuses et 'Divine Hammer'. Et ça s'arrête là jusqu'à 'Title TK' en 2002. Je l'achète, je vais au concert, je n'aurais jamais tablé sur une reformation."* Pour apaiser le manque entretemps, elle se penche sur l'œuvre solo de Kelley Deal. *"Je ne trouvais pas 'Boom Boom Boom' chez Gibert, mais j'étais avec un pote collectionneur qui a alpagué un vendeur pour lui demander s'il l'avait. Il a répondu :* 'oui, mais on ne l'expose plus, personne ne nous demande jamais ça.'" Sylvia ne se définit pas comme une collectionneuse. Pour elle, l'objet compte moins que la musique, même si entre les CD, les vinyles et les MP3, elle possède tout ce qu'ont sorti les jumelles de Dayton, Ohio. *"Quand je les ai vues au Trabendo en 2002, j'étais assise sur un petit rebord tout près de la scène, en face de Mando Lopez et Kim Deal qui posaient leur bière sur le retour du bassiste. A la fin, un roadie est venu débarrasser et j'ai attrapé la canette de Budweiser que j'ai toujours. Elle est restée longtemps sur mon chevet. Je ne l'ai pas lavée, je la dépoussière..."* Et sans être matérialiste, si l'on touche à ses disques, la sentence est *"la mort. C'est les Breeders, quoi ! Je viens de m'écharper avec une fille qui a osé dire que les Breeders n'ont jamais rien révolutionné. Pardon ? Ça a juste changé ma vie."* Apprenant que Kelley Deal est arrivée dans le groupe sans savoir jouer de guitare, Sylvia n'a pas hésité à investir dans un songbook de "Last Splash". *"La première que j'ai su jouer, c'est 'Drivin' On 9', une reprise un peu country, assez simple. Quand je me suis estimée assez mûre pour jouer dans un groupe, j'ai passé une annonce et les influences, c'était Pixies, Breeders et sans doute aussi les Rolling Stones et le Velvet Underground. Cela m'a permis de monter un groupe nommé Little Fury, comme le nom de la première chanson de 'Title TK'."*★

Absolutely live

Franz Ferdinand
27 FEVRIER, ZENITH (PARIS)

Le départ de Nick McCarty, le passage à cinq et le récent virage électronique entamé avec "Always Ascending" sous la houlette de Philippe Zdar avaient de quoi inquiéter. Les Ecossais, habitués du lieu et toujours entourés d'éclairages et d'écrans ingénieux, eux ne sont pas du genre à tergiverser et demeurent assurément le rouleau compresseur qu'ils étaient au début du siècle. Peroxydé, Kapranos enchaîne les ciseaux avec ses jambes en même temps que les intros implacables de "Do You Want To" et "The Fallen". Thomson abuse du martèlement de grosse caisse et la basse très en avant de Hardy fait mouche sur "Ulysses" et les nouveautés que sont l'entêtant "Lazy Boy" et le discoïde "Feel The Love Go". L'ultime et bienvenu "This Fire" en rappel raccompagne au métro, dans un froid sibérien, le quadra en goguette.

MATTHIEU VATIN

King Gizzard And The Lizard Wizard
27 FEVRIER, 106 (ROUEN)

Jour de fête en forme d'acid test pour les Normands avec ce concert des Australiens au 106. La première partie avec Mild High Club présent sur "Sketches Of Brunswick East" fut très relaxante dans un esprit jazz-rock postmoderne. Puis vint le temps des hostilités avec le désormais célèbre "Rattlesnake" en tête. Au final un concert très pro mais auquel il manquait un peu de passion du côté des musiciens qui semblaient fatigués. King Gizzard ce soir-là avait privilégié *le gros son* et l'on était au final plus proche de Black Sabbath que de l'UFO Club en 1967 avec Soft Machine.

JEAN-EMMANUEL DELUXE

At The Drive-In

Photo Carole Epinette

At The Drive-In
28 FEVRIER, OLYMPIA (PARIS)

Après l'ouverture foutraque des Butcherettes, Death From Above 1979 livre un set affligeant, amenant presque à se demander si le duo canadien n'a pas toujours été un peu surestimé. Derrière cette déconvenue, At The Drive-In entame l'affaire toutes maracas dehors avec le galvanisant "Arcarsenal". Bingo ! Le concert se déroule ensuite comme prévu dans une alternance de morceaux millésimés repris en chœur et d'autres titres qui engendrent une file d'attente aux toilettes. A noter toutefois la prestation impeccable du nouveau guitariste Keeley Davis qui comble à lui tout seul le vide intersidéral laissé par un Omar Rodriguez brillant par son manque d'implication.

JOE HUME

Liam Gallagher
2 MARS, OLYMPIA (PARIS)

A l'ancienne ! L'entrée triomphale d'un Liam barbu, torse bombé sur "Fuckin' In The Bushes" immédiatement enchaîné de "Rock'n'Roll Star", déclenche un karaoké collégial et le sport favori des nombreux hools anglais présents, à savoir le lancer de pinte. Le Patron des Lads, incroyablement et toujours autant en voix, case quelques bonnes surprises de "As You Were", son premier effort solo, comme "For What It's Worth" et "Come Back To Me". Avant que le groupe ne se retransforme en fabuleux tribute band d'Oasis, ne se cachant plus pour un final *Supersonic* : "Cigarettes & Alcohol" et "Live Forever" avant de reprendre "My Way" façon Sid Vicious et de laisser au bout d'une heure et demie les passionnés de britpop et de houblon, l'œil vitreux mais aux anges.

MATTHIEU VATIN

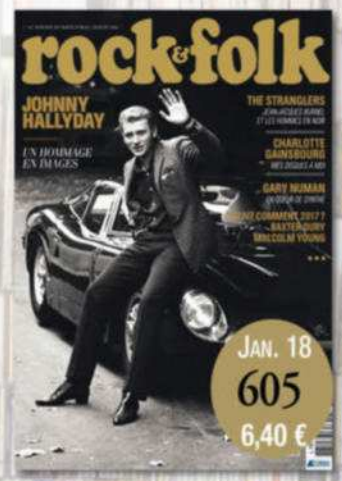
JD McPherson
4 MARS, MAROQUINERIE (PARIS)

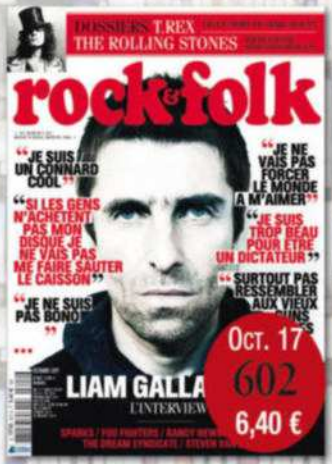
Le piège à filles chicagoan à encore une fois merveilleusement bien fonctionné tout en portant haut les couleurs du rhythm'n'blues, et ce devant un public, disons assez *Licence IV* et conquis d'avance à la cause. Immédiatement une odeur de cuir retourné et de Pento embaume une Maroquinerie pleine comme une rame de RER A. Les gominés accompagnant JD McPherson savent distiller ce rude rock, assemblage tiré des vieux fûts Chess Records/ Specialty, notamment grâce au solide contrebassiste Jimmy Sutton, véritable cerbère du rockabilly. Le dernier album n'atteint pas les sommets des premiers enregistrements ("Signs And Signifiers", "Let The Good Time Roll"), mais au fond qu'importe : JD McPherson à réussi son échappée parisienne, mélangeant habilement références pieuses (Bo Diddley, Magic Sam) et sonorités teintées de fuzz.

LUCAS LE TOUSET

rock&folk

Depuis 50 ans au service du Rock'n'Roll




DOSSIERS T.REX THE ROLLING STONES
rock&folk
"JE SUIS UN CONNARD COOL"
"JE NE VAIS PAS FORCER LE MONDE À M'AIMER"
"SI LES GENS N'ACHÈTENT PAS MON DISQUE, JE NE VAIS PAS ME FAIRE SAUTER LE CAISSON"
"JE SUIS TROP BEAU POUR ÊTRE UN DICTATEUR"
"SURTOUT PAS RESSEMBLER AUX VIEUX STONES"
"JE NE SUIS PAS BONO"
LIAM GALLA
L'INTERVIEW
OCT. 17
602
6,40 €

BON DE COMMANDE : Rock&Folk - Service Abonnements - 45 avenue du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex

Pour commander par téléphone : 03 44 62 43 79 - Sur Internet : boutiquelariviere.fr

Email : .....@.....

Nom/Prénom

Adresse

CP Ville

Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Lariviere** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total

VROFP17 *Frais de port

TOTAL

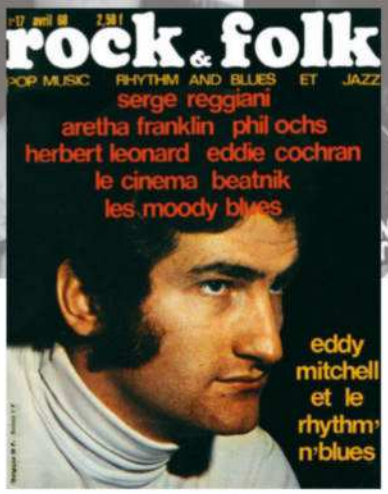
***Frais de port et d'emballage :**
2,10 € par revue -
6,80 € par écrin
Dom-Tom, Etranger, nous contacter au + 33 3 44 62 43 79

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse email. Nous contacter : 03 44 62 43 79 ou : abo.lariviere@ediis.fr Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❐

Ça ne s'invente pas

ROCK 'N'ROLL FLASH BACK

PAR CHRISTIAN CASONI

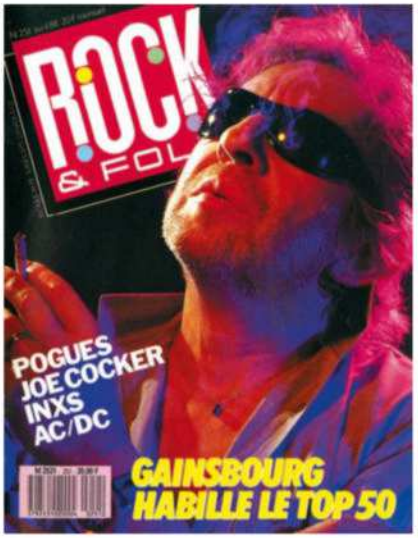

rock & folk
POP MUSIC RHYTHM AND BLUES ET JAZZ
serge reggiani
aretha franklin phil ochs
herbert leonard eddie cochran
le cinema beatnik
les moody blues
eddy mitchell et le rhythm' n'blues

AVRIL 1968 R&F 017

"Après le mouvement flower power, les jeunes ont besoin de quelque chose de violent", annonce Andy Fairweather, chanteur d'**Amen Corner**. Le **rock'n'roll revival** arrive déjà, par les pianos. Les **Beatles** flairent l'aubaine et balancent "Lady Madonna". En fait de flair, **Eddy Mitchell** doit avoir le nez qui pousse par derrière. L'épigone de Jerry Lee Lewis voulait se mettre à la page et enregistrer du R&B à Muscle Shoals avec des Noirs. *"Tous les accompagnateurs sont des Blancs. Ça vous épate, ça, monsieur, hein ?"* Ô temps héroïques où internet n'existait pas encore : **Little Walter** est mort, *"emporté par la maladie"*... le genre de virus contondant qui rebondit sur l'os pariétal. A part ça, **Les Charlots** sont-ils *"les Beatles français ?"* Ils portent les cheveux courts à présent. *"Avant, il fallait un garde du corps pour aller acheter des cigarettes."*

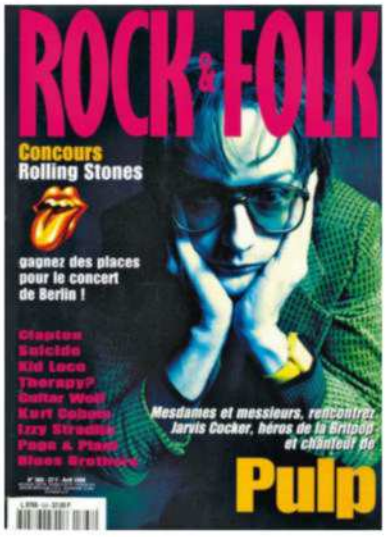
AVRIL 1978 R&F 135

Pour lire l'interview des **Ramones**, il faut tourner le magazine à 90 degrés. Digest : *"On est naturels, on n'est pas normaux, on s'aime qu'entre nous, on n'est pas des pédés, Patti Smith, Tom Verlaine, Richard Hell sont de mauvais poètes, ce sont tous des hippies. Nous, on ne jamme pas, on travaille."* Les **Jam** : *"Qu'est-ce qu'on avait à foutre d'un soliste ? Qu'est-ce qu'on a à branler de New York ? Qu'est qu'on a à foutre des chroniques ? Dès que Bob Geldof* (qui leur faisait un compliment) *ouvre la bouche, il en sort de la merde."* Le Clash ? *"Pauvres minables !"* **Graeme Allwright** va mieux depuis qu'il n'est plus la mère Teresa de toutes les causes et qu'il sait gérer une date. Cet autre article, on n'y comprend rien : *"Afterdark. Balade en noir et blanc d'un jeune homme moderne"* nommé **Orphan**. Et puis **Queen** dans l'ascenseur de "We Will Rock You".



AVRIL 1988 R&F 251

Le mec des **Red Hot Chili Peppers** a passé un T-shirt ! Poisson d'avril, il pose toujours torse-poil. **Gainsbourg** regarde défiler les chanteurs du Top 50 et les dézingue un à un. Demis Roussos ? *"Y sent fort ce mec"*. Nougaro ? *"L'accent toulousain avec le feeling du Bronx, y a un problème"*. Graciés : les Communards et M/A/R/R/S. L'**Australie** photographiée façon naturaliste : les pères à la bière, les mères sous calmants, des mâles sans look qui aiment se mettre sur la gueule. Autopsie de **Chuck Berry** à travers "Hail! Hail! Rock'n'Roll". Sous le pochoir : ce que le film ne veut pas dire. *"Dès qu'on s'aventure au-delà du Berry strictement musical, on joue avec le feu. (...) Vous pouvez porter une main jaune épinglée à votre col, les années de taule, c'est lui qui se les est enfilées."* Disque du mois : **Prefab Sprout**, "From Langley Park To Memphis".



AVRIL 1998 R&F 368

Jarvis Cocker, de **Pulp**, est un type compliqué. Pour réussir un disque, il ne faut sortir ni du pavé ni de la haute, n'être pas trop jeune mais pas trop vieux, ni fataliste ni naïf. Ces deux visionnaires ont mis vingt ans pour être pris au sérieux. **Alan Vega** : *"N'importe quel objet, on nous l'a balancé à la figure, table, chaise, une hache même"*. **Rev** : *"Si tu es sûr de ta musique, tu peux faire avec"*. Ce journaliste anglais (**Johnny Cigarettes**) pleure le retour du rock mégalo, *"solennel et auto-satisfait"*. Radiohead, The Verve, Spiritualized, même Paul Weller avec sa soul *"blanchiotte, veulent qu'on apprécie leur Art, et la dernière chose dont cette secte ait besoin, c'est une bande de teenagers en train de danser devant la scène"*. Ce lecteur est véhément. En conclusion d'un billet de trois phrases lapidaires : *"Rock&Folk, c'est de la merde !"*.

SCORSESE PARLE DES STONES !!!
ROCK & FOLK
TATTOO YOU
MARTIN SCORSESE L'INTERVIEW 100% ROCK'N ROLL
MEAN STREETS A SHINE A LIGHT
EN PASSANT PAR WOODSTOCK
Par Benoît Sabatier

AVRIL 2008 R&F 488

Pour pondérer l'interview trop fun de Cindy et Fred des **B-52's**, Rock&Folk lâche **REM**. Raté. Michael Stipe : *" 'Benny And The Jets' d'Elton John est une putain de chanson punk rock."* Alors on convoque le kraken suprême, **Klaus Schultze**. Une photo le prouve, Klaus n'est pas un homme mais un fatras de claviers nommés VCS3. A moins qu'il ne prépare un vide-grenier. **Martin Scorsese** sort "Shine A Light". Il explique comment les Stones ont fait Scorsese, et comment "Taxi Driver" a contribué à *"l'invention du punk"*. **Anton Newcombe** est jouasse comme un clou rouillé : *"Je peux siffler des Noirs bien violents qui te violeront ton cul pour 100 euros !"*. Un peu plus tard : *"Viens, fais-moi un câlin"*. Que sont devenus les groupes des premières pages, **The Blakes**, **Black Mountain** et les **Shades** ? Et sait-on comment a fini le type qui a imaginé cette couverture ?

CHARLOTTE GAINSBOURG • ORELSAN • EDDY DE PRETTO • RAG'N'BONE MAN
IBEYI • SHAKA PONK • NINA KRAVIZ • LAURENT GARNIER • HYPHEN HYPHEN
TSHEGUE • CABBAGE • CONCRETE KNIVES • QUEEN ZEE • JESSICCA93
ZEAL & ARDOR • MAT BASTARD • PÉPITE • MINUIT • NICK GARRIE
NAKHANE • CELESTE • IAIN MATTHEWS • IGORRR • FEU! CHATTERTON
ALELA DIANE • ISAAC GRACIE • ALICE MERTON • WALK OFF THE EARTH
HOLLIE COOK • DREAM WIFE • SANDRA NKAKE • BAGARRE
MELISSA LAVEAUX • DANI AVEC EMMANUELLE SEIGNER
MARINA HANDS & LA MAISON TELLIER • SOOM T & DUB 4 • ELLIOTT MURPHY
HOMMAGE À LEONARD COHEN • CHRISTOPHER PAUL STELLING...

BOURGES aime la culture !

PRINTEMPS-BOURGES.COM ET FNAC.COM
ET SUR VOTRE MOBILE AVEC L'APPLI « LA BILLETTERIE FNAC SPECTACLES » & DANS LES MAGASINS FNAC, CARREFOUR, GÉANT, INTERMARCHÉ, RIFFX.FR ET POINTS DE VENTE HABITUELS.

243 centre val de loire

France Inter

Culture

Centre-Val de Loire

CHER DÉPARTEMENT

CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX

Crédit Mutuel

RIFFX.fr

Kronenbourg SAS

Les Inrockuptibles

DEEZER

le berry républicain

brain

ANOUS PARIS

rock&folk

CGR CINEMAS

fnac

GROUPE RATP

20 minutes

COMME TANT D'AUTRES AVANT VOUS...

FERMEZ LES YEUX ET IMAGINEZ LA GUITARE DE VOS RÊVES !

Venez créer votre guitare ou basse sur notre configurateur à partir de 499€ :

www.eagletone-custom.com

FABRIQUÉ EN FRANCE